

HENRI LÖEVENBRUCK

LA TRILOGIE MACKENZIE



LE RASOIR D'OCKHAM
LES CATHÉDRALES DU VIDE
LE MYSTÈRE FULCANELLI



La trilogie Mackenzie

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Flammarion et J'ai lu

Le Testament des siècles, 2003
Le Syndrome de Copernic, 2007
Le Rasoir d'Ockham, 2008
Les Cathédrales du vide, 2009
L'Apothicaire, 2011
Le Mystère Fulcanelli, 2013
Nous rêvions juste de liberté, 2015
J'irai tuer pour vous, 2018

Aux Éditions J'ai lu

Gallica

1. *Le louvetier*
2. *La voix des brumes*
3. *Les enfants de la veuve*

La Moïra

1. *La louve et l'enfant*
2. *La guerre des loups*
3. *La nuit de la louve*

Sérum – Saison 1

avec Fabrice Mazza

Épisode 1

Épisode 2

Épisode 3

Épisode 4

Épisode 5

Épisode 6

Aux Éditions Bragelonne

La Moïra, édition intégrale

Gallica, édition intégrale

Site officiel de l'auteur
www.henriloevenbruck.com

Henri Lœvenbruck est membre
de la Ligue de l'imaginaire
www.la-ldi.com

HENRI
LŒVENBRUCK

La trilogie Mackenzie

Le rasoir d'Ockham
Les cathédrales du vide
Le mystère Fulcanelli



LE RASOIR D'OCKHAM
Illustrations et calligraphie : David Lozah © Flammarion
© Flammarion, 2008

LES CATHÉDRALES DU VIDE
© Flammarion, 2009

LE MYSTÈRE FULCANELLI
© Flammarion, 2013

© Éditions J'ai lu, 2023, pour la présente édition

LE RASOIR D'OCKHAM

*Aux frères Séchan,
fins amateurs de sssrilleur,
et aux habitants d'une petite maison
de rêve sur la butte Montmartre.*

Avant-propos

Ce livre est une fiction. Loin de moi l'idée de faire croire à quiconque que ce que vous y trouverez est bien réel. Je ne suis pas de ces gens-là...

Toutefois, le carnet de Villard de Honnecourt existe vraiment et, selon les historiens, il manquerait plusieurs feuilles à ce mystérieux portfolio.

Retrouvé en 1825 dans un fonds provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ce qu'il reste du manuscrit daté du XIII^e siècle est à présent conservé à la Bibliothèque nationale sous la référence MS. Fr. 19093. Vous pouvez également en trouver de nombreuses reproductions sur Internet.

Je tiens à remercier vivement Fabrice Mazza, auteur du *Grand Livre des énigmes*, qui m'a aidé à décrypter les pages secrètes de Villard.

PREMIÈRE PARTIE

La lumière

Les entités ne doivent pas être multipliées par-delà ce qui est nécessaire.

Guillaume d'OCKHAM (1285-1347)

Villard de Honnecourt vous salue et prie tous ceux qui utiliseront les machines que l'on trouvera dans ce livre qu'ils se souviennent de lui.

Villard de HONNECOURT (~1200-~1240)

01.

Quand il entendit s'enfoncer doucement la longue et large aiguille dans l'arrière de son crâne, Christian Constantin comprit qu'il allait mourir d'une atroce manière.

Et cette lumière, de plus en plus éblouissante.

Allongé sur la table en chêne, cela faisait longtemps déjà qu'il ne pouvait plus bouger. Le paralysant qu'on lui avait injecté était redoutablement efficace et particulièrement vicieux : Christian Constantin était conscient de tout ce que l'on faisait subir à son corps, à sa chair, à son crâne, mais sans pouvoir lutter. Il ne pouvait pas même laisser s'exprimer la peur panique qui l'envahissait pourtant de façon si violente.

On avait attaché ses mains et ses bras, au tout début sans doute, avant que le produit ne fasse effet, et à présent il ne parvenait plus à déplacer une seule partie de son corps. Il ne pouvait qu'assister, impuissant, à son lent assassinat. Ne pas comprendre, ne pas savoir qui le contrôlait et pourquoi, était la plus cruelle et la plus barbare des tortures, bien plus effroyable que l'idée de la mort elle-même.

S'il ne pouvait vraiment la sentir, cette aiguille qu'il avait vue scintiller dans un éclat vif, il entendait toutefois sa progression à travers la fontanelle et par le trou étroit qu'on avait percé dans la suture de l'os frontal et des pariétaux.

Il y eut d'abord des bruits de succion répugnants, suivis d'un frottement sec, celui d'un morceau de fer qui glisse contre une écorce épaisse. Puis la pénétration superficielle et délicate dans un corps flasque : son lobe pariétal. Une invasion méticuleuse et franche, comme la trompe d'un insecte géant venu planter ses œufs dans la chair vivante.

On me trépane alors que je suis éveillé.

À mesure que l'aiguille pénétrait dans son cerveau, il essayait de se persuader qu'il rêvait. *Mais les rêves n'ont pas cette couleur, Christian.* Les rêves peuvent nous abuser, mais le réel, lui, ne ment pas.

Le liquide se propagea dans son cerveau. Et la peur, soudain, se transforma en une nuée d'images imprécises.

Ce fut alors le début d'un grand égarement. Une issue de secours, peut-être, ou l'annonce d'une mort qui se voyait approcher dans un dernier miroir. Une fanfare funèbre. Des flashes sans queue ni tête envahirent son esprit et son champ de vision. Des petits bouts de sa vie, ou de la vie d'un autre, sa femme, soixante années d'existence, des visages inconnus, oubliés, des bruits étourdissants, *et cette lumière, de plus en plus éblouissante.*

Et tout s'éteignit d'un coup.

Puis vint le froid de la mort, ce courant glacial qui le violait tout entier. La douleur, l'effroi, mille milliers de cris qui refusèrent de sortir.

Christian Constantin, quelques dixièmes de seconde à peine avant de s'éteindre enfin, eut une dernière pensée, brève et précise. Une dernière bribe de conscience.

Dans un éclair, un sursaut, il comprit.

Il comprit pourquoi on le tuait.

Son *carré*. Leur secret. C'était une évidence. Tardive mais absolue. On allait dérober leur secret. Leur secret si ancien.

Et alors il mourut.

02.

I. Au commencement.

Le premier carré est entre nos mains. La rosace renferme déjà à elle seule tous les mystères du microcosme et du macrocosme.

Plus rien ne pourra nous arrêter.

Le creux doit sortir.

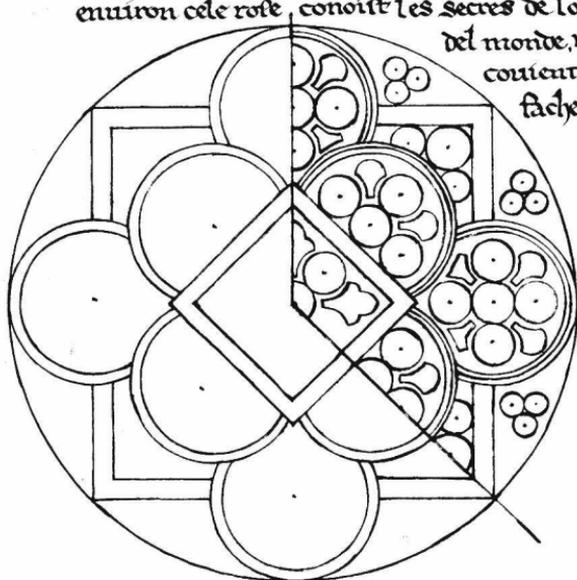
DEUXIÈME PARTIE

Le ciel

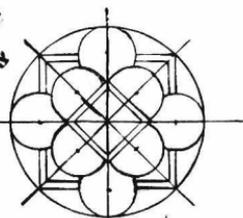
L:VJ.C:

LE OG SA VI CI RA BR PB

Cil qui set lire co qui est estricel. Cij petites uerres roondes
enuiron cele rose, conoist les secrez de lordonance
del monde, mais a cele fin
couient que li uoirres
fache bon ueure.



Se es destines, si come iou, a faire
haute outaigie, si lordonance de choses
entras. Lors oguitor sauoir re
li uerra Vilars de huncort car il i
a un point de le tiere u une entree



oblue est muchie lequele solement conoissent li grant
anchent del siecle gieu et par la puet on visiter
Interiora Terra.

03.

Ari Mackenzie fut réveillé en sursaut par la sonnerie de son téléphone, à l'autre bout de l'appartement. Le soleil bas de l'hiver filtrait à travers les volets en rais de lumière blanche. Il se frotta les yeux, tourna la tête et regarda le réveil sur sa table de nuit. Il peina à lire les quatre chiffres rouges. L'image floue s'éclaircit lentement. 08:13. Qui pouvait bien l'appeler à cette heure-là ?

Après plusieurs sonneries, le répondeur se mit en route. Ari se redressa sur son lit. Il hésita. À quoi bon se précipiter dans le salon, puisque, comme toujours, la personne allait raccrocher avant qu'il n'arrive ? Il connaissait le principe : c'était l'une des manifestations vicieuses de la loi de Murphy. Il grogna. Il avait horreur d'être réveillé ainsi, surtout quand il s'était couché tard la veille en compagnie d'un single malt écossais.

Dès le premier mot, il reconnut la voix de Paul. Paul Cazo, le plus vieil ami de son père. Rapidement, il comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

« Ari ! Je t'en supplie... C'est très urgent. Viens me voir à Reims dès que tu peux. Aujourd'hui. Ça ne peut pas attendre. Je... Je ne peux rien te dire au téléphone. C'est très grave... Je... »

Ari bondit hors de son lit et courut vers le salon, mais quand il atteignit le téléphone, Paul Cazo avait déjà raccroché et la cassette du vieux répondeur était en train de se rembobiner.

Il ouvrit brusquement le tiroir de la commode et en sortit son carnet d'adresses. Il composa rapidement le numéro de Paul Cazo. La ligne était occupée. Il pesta, racrocha, puis fit le numéro une seconde fois, sans succès.

Sans attendre plus longtemps, il courut dans la salle de bains, enfila son jean et sa chemise blanche, attrapa son téléphone portable, puis partit vers l'entrée en glissant les pans de sa chemise dans son pantalon. Il prit son holster au portemanteau, y glissa le 357 Magnum Manurhin qu'il gardait caché dans une boîte à chaussures, puis il mit son trench-coat noir et sortit de l'appartement.

La dernière phrase de l'ami de son père résonnait dans la tête d'Ari Mackenzie tandis qu'il descendait en courant l'escalier grinçant de son vieil immeuble parisien : « Je ne peux rien te dire au téléphone. » Tournant autour de la vétuste cage d'ascenseur, il enjambait quatre à quatre les marches couvertes d'un lino rouge défraîchi. Arrivé en bas, il attrapa son téléphone dans sa poche et, sans s'arrêter, composa une nouvelle fois le numéro de Paul Cazo. La ligne était toujours occupée.

L'hiver était tombé bien vite sur la capitale, cette année-là. Pas un de ces petits hivers complexés qui vous frôlent gentiment la nuque, non, un bon gros hiver bulldozer qui remplit le métro de sans-abri, quand il ne les saisit pas d'un coup, foudroyés sur une grille de platane dans le silence des cœurs enneigés, un sale hiver de Première Guerre mondiale, qui fait fumer les bouches et monter les épaules des silhouettes en laine.

Dans la plupart des quartiers de Paris, le froid n'incitait pas à sortir, mais il restait toujours beaucoup de monde sur les trottoirs de la rue de la Roquette. C'était d'ailleurs en partie pour cela qu'Ari n'avait jamais quitté le coin : quelle que fût la période, il y avait constamment de l'animation, de la vie. Et malgré l'embourgeoisement quelque peu agaçant de la Bastille, il n'aurait pu abandonner le grouillement de ses faubourgs ; peut-être s'était-il un peu embourgeoisé lui-même.

D'un pas vif, le col relevé, les poings serrés au fond des poches de son manteau, il traversa la grande place.

« Viens me voir à Reims dès que tu peux. Aujourd'hui. »

Jamais Ari n'avait entendu cet accent de panique dans la voix de Paul Cazo. C'était un être d'une grande sérénité, pas du genre à s'affoler pour une broutille. Il était même l'homme le plus pondéré qu'Ari eût jamais rencontré, un gentleman à l'anglaise, toujours souriant, calme et confiant. L'inquiétude qui avait transparu dans son message ne laissait rien présager de bon.

Depuis que son père avait partiellement perdu la raison, Ari avait trouvé chez Paul un réconfort discret mais sans faille. Cet ancien architecte à la retraite faisait régulièrement le trajet Reims-Paris pour rendre visite à son vieil ami dans sa résidence spécialisée de la porte de Bagnolet et lui manifester son soutien et son indéfectible attachement. Puis il passait des heures avec Ari, comme s'il se sentait responsable. Il était la seule personne avec qui Ari pouvait évoquer l'ancien temps, l'époque pas si lointaine où son père était encore capable de tenir une véritable conversation.

Paul Cazo avait connu Jack Mackenzie au tout début des années 1950, quand ce dernier était arrivé du Canada sans un sou. Très vite, ils étaient devenus proches, et Paul avait toujours été présent lors des moments pénibles : à la mort d'Anahid, la mère d'Ari, puis après l'« accident » qui avait laissé Jack Mackenzie dans l'état de démence précoce où il se trouvait aujourd'hui. Ari lui était infiniment reconnaissant et, à présent, il ne pouvait s'empêcher d'être des plus inquiets. Il s'était certainement passé quelque chose de grave.

Il s'engouffra dans le métro bondé pour rejoindre la gare de l'Est.

04.

II. Il y a une étendue.

Je continue sur cette étendue, la voie qui m'est tracée.

Étrangement, ce fut plus facile que la première fois. Les gestes me viennent presque naturellement, maintenant. Et puis j'étais en terrain connu. Il est mort sans surprise, en silence.

J'ai ressenti la même excitation et peut-être du plaisir. Le plaisir de retrouver cette intensité. Le sang. La peur dans leurs yeux, au tout dernier instant. L'intérieur de leur crâne. L'interdit.

Je me débarrasse de ce qui pourrait me retenir. C'est comme si je n'étais pas moi-même dans ces moments-là. Pourtant c'est ce que je dois devenir. C'est ma mission. Par elle, je me dépasse.

Les choses se mettent en place. Le secret se dévoile. Les carrés se juxtaposent et le message prend forme. Le secret se dessine sur l'astrolabe. Bientôt nous pourrions retourner à la source.

Le creux doit sortir.

05.

Quand le taxi le déposa au pied de l'immeuble de Paul, dans la rue Salin, au cœur du vieux Reims, Ari Mackenzie sut aussitôt qu'un drame était survenu et son rythme cardiaque s'accéléra.

Le ciel sombre était pommelé de nuages menaçants. Deux voitures de police et une camionnette de pompiers étaient garées en épi devant le trottoir. À 18 heures à peine, il faisait déjà noir. L'obscurité et le froid de l'hiver, quelques curieux dressés sur la pointe des pieds, les flashes bleus des gyrophares qui se reflétaient sur les murs de pierre, tout respirait la tragédie et Ari se sentit gagné par une bouffée d'angoisse. Au vu du nombre de

policiers mobilisés, un événement grave avait forcément eu lieu.

D'une main tremblante, il paya le chauffeur de taxi et sortit dans le froid mordant. Son esprit était si tourmenté que les bruits de la rue lui parvenaient confusément, comme étouffés. À mesure qu'il avançait, les souvenirs défilaient comme une vieille bande-annonce couleur sépia, avec images et voix.

10 juin 1981. Comme chaque jour, un peu après 16 h 30, retour de l'école par la rue Jean-François-Lépine, dans le 18^e. Arrivée à l'appartement du boulevard de la Chapelle, en haut du vieil immeuble. Là, derrière la porte, le visage troublé de Paul Cazo : « Ta maman est... ta maman est morte, mon petit.

— *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

— *Ça veut dire... Ça veut dire qu'elle a arrêté de vivre. »*

Puis Paul, chez eux, pendant de longues semaines, le temps que Jack Mackenzie retrouve la force de faire front. D'élever seul son fils.

Ellipse. Jack Mackenzie, veuf, taciturne, silencieux, qui ne parle pas beaucoup, même à son fils. La journée, il est lieutenant de police dans le quartier de la Goutte-d'Or, le soir, il boit, un peu. 31 décembre 1992. L'« accident ». Mission de routine dans un squat de dealers. Le contrôle tourne mal. Jack reçoit une balle de 9 mm en pleine poitrine. Nouvel an, les pompiers tardent à venir. Arrêt cardio-respiratoire de plus de dix minutes. Hypoxie, lésions au cerveau. Le médecin diagnostique une démence neurologique précoce. « Il faut bien comprendre que votre père ne retrouvera jamais toute sa tête, monsieur Mackenzie. » Et à nouveau, le visage de Paul, toujours là, fidèle, discret. Indéfectible.

Fondu au noir.

Ari se faufila péniblement entre les badauds et se précipita vers la porte cochère. Là, il exhiba sa carte, un geste superflu car il devina dans le regard de son collègue

que celui-ci l'avait identifié en tant que membre « de la maison », peut-être même reconnu.

Jusqu'en province, il arrivait qu'on reconnaisse Ari Mackenzie, non qu'il jouît de la notoriété d'un grand flic parisien, mais plutôt à cause de la réputation sulfureuse qu'on lui avait faite quelques années plus tôt au sein de la Police nationale.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Homicide.

En entendant ce mot, Ari sentit comme un coup de poignard dans ses entrailles. C'était pire qu'il ne l'avait imaginé.

Mais il refusait d'additionner les évidences. Il tenta de calmer sa respiration. Inutile de paniquer si vite. Il y avait encore la possibilité que la victime fût quelqu'un d'autre ; après tout, Paul n'était pas le seul à habiter l'immeuble. Néanmoins, la coïncidence était grande.

Rassemblant tout son courage, Ari traversa le hall vieilli et se dirigea vers l'escalier en colimaçon. Était-il prêt à affronter ce qu'il trouverait là-haut ? Il lui semblait entendre encore la voix de Paul. *Je ne peux rien te dire au téléphone.*

Il monta les marches, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Son corps semblait avoir déjà compris l'inéluctable. Ses jambes peinaient à le porter. S'appuyant sur la vieille rambarde en bois, il leva la tête et vit l'attroupe-ment sur le palier du deuxième étage. Porte droite.

Pas de doute. Il s'agissait bien de l'appartement de Paul Cazo.

06.

C'était un restaurant chic de l'avenue Franklin-Roosevelt, face au Palais de la Découverte, richement décoré dans un style Belle Époque. Dorures et velours, linge blanc éclatant, lumière tamisée. Les clients parlaient à voix basse dans l'ambiance feutrée de la grande salle et les serveurs,

impeccables dans leurs costumes sombres, marchaient sans faire de bruit. C'était un havre de silence au milieu de la cohue parisienne.

Les deux hommes étaient assis face à face, autour d'une table à l'écart. Ils n'avaient pas choisi l'endroit au hasard. Ici, la discrétion faisait partie du service.

Le premier, la soixantaine passée, long visage, tête chauve, mince, avait l'élégance d'un lord britannique, ou d'un vieil acteur du Royal National Theatre de Londres. Le second, la quarantaine, visage rond, peau mate, courts cheveux noirs et lunettes de soleil, ressemblait plutôt à un jeune chef d'entreprise du CAC 40, survolté, avec une lueur d'arrogance dans le regard.

— Tenez, dit le plus âgé en faisant glisser une enveloppe de papier kraft sur la nappe blanche.

— C'est l'original ?

— Allons ! C'est une copie, pour le moment. Vous ne récupérerez les originaux qu'à la fin. Ce sont les termes de notre arrangement, mon cher, vous le savez bien.

L'homme aux lunettes noires prit l'enveloppe et la rangea sans même l'ouvrir dans la poche intérieure de sa veste.

Un serveur vint essuyer leur nappe avec un ramasse-miettes en métal. Les deux hommes commandèrent un café ; le vieil homme avec une amabilité exagérée et le second avec une sécheresse qui contrastait sensiblement.

— Êtes-vous sûr d'avoir confié ce travail à la bonne personne ? s'enquit le plus jeune.

— Tout à fait. Je n'en doute pas un seul instant. Nous avons les deux premiers carrés, n'est-ce pas ? Pour le moment, vous êtes bien obligé d'admettre que tout se déroule exactement comme nous l'avions prévu.

— Pour le moment, oui. Mais je n'aurais peut-être pas fait le même choix que vous. Vous avez opté pour la personne la plus mystique de votre... groupe. Elle peut nous claquer dans les doigts n'importe quand.

— Les plus dévots sont souvent les plus dévoués. Je pense que son allégeance à notre cause est, au contraire,

bien plus forte que celle de n'importe qui d'autre. Vous n'avez aucun souci à vous faire de ce côté-là, ayez confiance. En revanche, il se pourrait que nous ayons un léger problème...

L'homme fronça les sourcils. Il avait toujours eu horreur des euphémismes. Pour lui, un « problème » ne pouvait pas être « léger ».

— De quoi s'agit-il ?

— L'architecte avait, semble-t-il, contacté l'un de ses amis. Or cet ami... Comment dire... Il ne s'agit pas de n'importe qui.

— C'est-à-dire ?

— Ari Mackenzie, cela vous dit quelque chose ?

Le visage du quadragénaire s'assombrit.

— Je vois. C'est embêtant. Vous faites bien de me prévenir.

— Voulez-vous que je l'ajoute à la liste ? demanda le vieil homme.

— Non. Je vais m'occuper de lui. Votre recrue ne doit pas perdre de temps avec ce genre de chose. Terminez ce que vous avez à faire. Concentrez-vous sur les carrés, je me charge du reste.

— C'est entendu.

— Il vous en reste quatre...

— Quatre en effet. Et le creux pourra sortir...

— Si vous le dites, conclut l'homme aux lunettes en avalant son café d'une seule traite.

07.

Ari eut un haut-le-cœur en entrant dans la pièce.

Il y avait déjà foule à l'intérieur. Les techniciens de l'IJ¹ s'affairaient sur la scène du crime. Photographie, relevé d'empreintes, prise de cotes... Mais Mackenzie parvint à voir le cadavre derrière eux.

1. Service de l'identification judiciaire.

Dans sa carrière, il avait plusieurs fois été amené à découvrir des corps mutilés et des scènes d'homicide particulièrement atroces. Avec les années, il avait fini par s'y habituer. Mais cette fois, le corps allongé devant lui n'était pas celui d'un inconnu. C'était le corps de Paul. Et maintenant, il était mort. Avec un trou au milieu du crâne.

Ari ferma les paupières un instant et s'appuya sur l'encadrement de la porte. Mais l'image restait là, gravée comme une persistance rétinienne.

Le vieil homme, entièrement nu, avait été ligoté sur la table à l'aide d'une fine corde blanche, par les poignets, les chevilles et le torse. Il portait plusieurs marques de coups sur les bras, la poitrine, et son arcade sourcilière droite était ouverte, maculée de sang séché. Des lividités apparaissaient çà et là, qui donnaient à sa peau une couleur violacée. On avait méticuleusement rasé son crâne ; quelques cheveux gris étaient éparpillés sur le coin de la table et le sol. Presque au milieu du scalp, à l'emplacement de la fontanelle, un orifice d'environ deux centimètres de diamètre laissait s'échapper les dernières gouttes d'un liquide visqueux et grisâtre. Son visage, figé, exprimait un effroi qu'un début de rigidité accentuait encore et ses yeux, grands ouverts, fixaient le plafond. L'aspect de la cornée, déjà piquetée, donnait à son regard un air glacial.

Il régnait dans la pièce une odeur forte qui piquait les narines. Il y avait certes le mélange écœurant de la chair en charpie, de la sueur et des excréments, mais Ari était certain de distinguer autre chose. Un parfum acide qui lui rappelait celui des salles de dissection et s'ajoutait à la nausée qui le gagnait davantage.

La fenêtre de la cuisine était ouverte et laissait entrer le froid de janvier. Ari plaqua un mouchoir sur son nez et se frotta le visage, comme si cela avait pu chasser ces images.

— Il a le droit de rester ici, lui ? Oh ! monsieur ! Vous me faites de l'ombre, là...

C'était la voix du photographe de l'IJ.

— C'est bon, Marc, monsieur est de la maison.

Le commissaire Alain Bouvatier, un homme d'une trentaine d'années, petit et maigre, le cheveu court, un bouc taillé de près, les traits fins, s'avança vers Ari.

— Ça va ? Vous êtes tout pâle.

Au même instant, un nouveau flash éblouit Ari. Sous la vive lumière, l'espace d'une seconde, le sang répandu tout autour de la table prit une teinte écarlate et le corps de Paul sembla plus blanc encore.

— Ça va, répondit Ari sans conviction. Ça va... C'est juste que je... Je le connaissais.

Le commissaire fronça les sourcils.

— C'est pour ça que vous êtes là ? J'ai cru que la DCRG¹ était sur le coup... Vous n'êtes pas en service ?

— Non, lui et moi avions rendez-vous...

Bouvatier hocha lentement la tête. Il avait beau prendre un air assuré, Ari devinait qu'il n'était pas habitué à ce genre de spectacle. À Reims, ce n'était sûrement pas son lot quotidien et il était encore un jeune commissaire.

— Vous pouvez me confirmer qu'il s'agit bien de Paul Cazo ?

Ari déglutit douloureusement. Il aurait aimé pouvoir affirmer le contraire.

— C'est bien lui.

— Je vois. Merci. Bon, ce n'est peut-être pas une bonne idée que vous restiez ici. D'autant que vous n'avez pas d'habilitation judiciaire, aux RG, hein... Allez, vous devriez sortir, maintenant, je prendrai votre déposition demain au commissariat.

— Non... Attendez, c'était un ami de mon père, je voudrais...

— Justement, coupa le commissaire. Je suis désolé, mais il faut nous laisser faire notre boulot. Et puis le procureur va débarquer d'un instant à l'autre...

1. Direction centrale des renseignements généraux, ou RG, service du ministère de l'Intérieur chargé de la recherche et de la centralisation des renseignements destinés à informer le gouvernement, essentiellement sur la sécurité intérieure.

Ari acquiesça. Il savait qu'il ne servait à rien d'insister et il n'aimait pas entrer en conflit avec des collègues. À vrai dire, ce dont il avait vraiment envie, à présent, c'était d'un whisky sec.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'appartement de Paul et tâcha de mémoriser tout ce qu'il pouvait y voir. Il voulait se raccrocher à ça : l'analyse. C'était ce qu'il savait faire de mieux, sa spécialité, sa force. Embrasser d'un seul regard, enregistrer, utiliser sa mémoire photographique. À cet instant, cela l'aidait à se focaliser sur autre chose que le choc qu'il venait de subir. Il détailla la pièce. Les meubles luxueux, assortis, les quelques bibelots, un tableau représentant un temple ancien, une vitrine, les objets exposés à l'intérieur, la télévision, éteinte, le magnétoscope, encore sur l'heure d'été, la bibliothèque, les livres, si nombreux, certains très vieux, un ordinateur, un bureau mal rangé... C'était comme s'il scannait discrètement tout ce qui l'entourait, comme s'il cartographiait les lieux du crime.

Il adressa un dernier regard au commissaire et sortit rapidement.

De plus en plus de curieux s'étaient attroupés sur le trottoir. Au loin, entre les immeubles, on apercevait un flanc de la cathédrale de Reims, majestueuse, comme un vaisseau ancien flottant au milieu des brumes, prêt à partir. Au-dessus d'un portail de la façade ouest, Ari distingua une parcelle du gâble. Le Christ, sur un trône, soutenait à bout de bras le globe terrestre, au milieu d'une myriade d'anges.

La mine grave, Mackenzie se faufila à travers la foule puis, à quelques centaines de mètres de l'immeuble de Paul Cazo, il trouva un café encore ouvert.

C'était un troquet de province qui n'avait pas tout à fait quitté le siècle précédent, avec des tables usées, des miroirs décorés à l'effigie de grandes marques de bière, des vieux cendriers jaunes, un comptoir en aluminium, un panneau du tiercé et deux ou trois clients qui avaient l'air d'être ici comme chez eux.

En franchissant le pas de la porte, on était saisi par une odeur de renfermé. Un flipper jouait en boucle une musique nasillarde, à peine couverte par les vieux tubes d'une station de radio locale qui passaient sur le poste posé au-dessus de la machine à café.

Ari s'assit au fond de la salle, à une table cachée dans l'ombre. Le patron ne tarda pas à venir prendre sa commande en traînant des pieds, le regard fuyant.

— Qu'est-ce que vous avez comme whisky ?

Il grimaça en entendant la réponse. Il aurait donné n'importe quoi pour un bon single malt d'une petite île d'Écosse, mais ce n'était évidemment pas la bonne adresse. Inutile de jouer les Parisiens.

— Bon, eh bien, servez-moi ce que vous voulez, mais un double et sans glace, surtout. Sans glace.

Tandis que le patron lui apportait son verre, Ari prit soudain conscience que la dernière fois qu'il avait vu Paul, ils avaient justement bu un verre dans un bar à whisky du Marais, à Paris. Sans doute était-ce, inconsciemment, ce qui l'avait amené ici.

Il porta le verre à ses lèvres. En reposant son whisky, il nota la présence d'une femme, la trentaine passée, qu'il n'avait pas remarquée en entrant. Elle était assise de l'autre côté de la pièce, comme lui, seule à une table. Elle avait une longue chevelure blonde et, peut-être, les yeux bleus – en tout cas Ari aima à le penser. Elle l'observait fixement et lui adressa un sourire. Il crut lire dans ses yeux un peu de compassion. Quelque chose d'un « qu'est-ce qu'on fout là, hein ? ». Ari inclina la tête poliment. En d'autres circonstances, il n'aurait pas résisté à l'envie de lui offrir un verre et d'entamer la conversation. Il n'était pas du genre à se priver de ces plaisirs-là. Mais son esprit ne pouvait se détacher de la scène de crime. Une seule chose le préoccupait. Pourquoi Paul ? Pourquoi l'avait-on assassiné ? Et pourquoi le vieil homme lui avait-il dit : « Je ne peux rien te dire au téléphone. » ? Quel message important voulait-il lui transmettre ?

S'il y avait une chose que tous ses amis – et même les amis de son père – savaient au sujet d'Ari, c'était qu'il était un homme de confiance et que, en cas d'urgence, on pouvait toujours compter sur lui. Non qu'il fût un benêt dévoué, loin de là, mais il avait construit ses amitiés sur le principe qu'un appel au secours n'était jamais à prendre à la légère. En réalité, c'était même là sa définition de l'amitié : l'important n'était pas forcément d'être présent les jours de fête, mais de ne jamais être absent les jours de crise. En outre, Ari était un célibataire de trente-six ans, sans enfants, et son drôle de métier avait beau lui prendre beaucoup de temps, il lui laissait une certaine liberté de mouvement. En bref, c'était un homme plutôt disponible. Pourtant il ne lui semblait pas que cela fût la seule raison pour laquelle Paul l'avait appelé. Pour le prier ainsi de venir au plus vite à Reims, sans pouvoir parler au téléphone, le vieil homme avait certainement eu quelque chose de très grave à lui confier. Mais quoi ?

Un peu après minuit, obligé de quitter le café qui fermait, Ari se paya une chambre minable dans un hôtel minable, à quelques pas de là. Il aurait aimé rentrer à Paris, chez lui, mais il avait promis au commissaire d'aller faire sa déposition. Il faudrait attendre le lendemain.

Allongé sur son lit, Ari revoyait l'image du corps de Paul, ligoté sur sa table de cuisine. Après tout, c'était l'achèvement idéal d'une soirée comme celle-là : déprimer seul dans une chambre qui sentait le moisi et cuver les quelques mauvais whiskys de trop qu'il avait avalés dans un troquet de seconde zone.

Il éprouva alors un sentiment violent de solitude. La mort de Paul le laissait seul face à son père. Il héritait soudain d'une responsabilité qu'il avait jusque-là partagée avec le vieil architecte et il se demandait s'il serait capable de faire front. Étrangement, Ari s'était depuis longtemps préparé au décès de son père, mais pas à celui de Paul.

L'isolement qu'il subissait dans cette chambre ne lui paraissait qu'une allégorie de ce que sa vie, bientôt, allait devenir. Quatre murs enfermant un silence profond.

Aucun partage, aucune béquille, plus personne sur qui s'appuyer, apprendre à vivre seul.

Apprendre à vivre seul.

Après tout, était-on jamais autre chose que livré à soi-même ? La vie ne nous menait-elle pas, irrémédiablement, vers une expérience qui ne se partage pas ?

À 2 heures du matin, tandis que le sommeil et les effets de l'alcool commençaient enfin à atténuer son angoisse, Ari se leva pour fermer les volets. Il vit alors une voiture démarrer en bas de l'hôtel. Une vieille et longue berline américaine marron. Et il ne put s'empêcher de se dire qu'il avait déjà vu cette voiture.

08.

Ari était réveillé depuis près d'une heure, étendu sur son lit, le regard perdu, la tête prise par une migraine carabinière, quand le téléphone de la chambre se mit à sonner.

— Allô ?

— M. Mackenzie ?

— Oui.

— Bonjour, Mona Safran à l'appareil. Je suis une amie de Paul.

Ari se redressa sur le lit, fronçant les sourcils. Comment cette femme dont le nom ne lui disait rien pouvait-elle savoir qui et où il était ?

— On se connaît ? demanda-t-il d'une voix méfiante.

— Moi, je vous connais. Je sais que Paul devait vous voir et, après ce qui est arrivé, j'ai pensé que vous deviez loger dans l'un des hôtels près de chez lui. J'ai tenté ma chance. Je voudrais vous rencontrer.

Quelque chose ne tournait pas rond. Cet appel tombait comme un cheveu sur la soupe.

— Quand ça ?

— Maintenant, si vous le pouvez. Je suis dans une brasserie à deux pas de votre hôtel.

— Vous êtes une amie de Paul ?

— Il était mon professeur à l'École d'art et de design de Reims, il y a quelques années. Nous sommes restés amis... Alors, vous me rejoignez ?

Ari hésita avant de répondre. Ce coup de fil lui paraissait étrange mais, après tout, il pourrait peut-être apprendre quelque chose. Et pour le moment, toute information était la bienvenue.

— Entendu. Laissez-moi un quart d'heure et je suis là.

N'ayant emporté aucune affaire de rechange, il partit dans la minuscule salle de bains enfilet ses vêtements de la veille. Cette tenue ne changeait pas vraiment de celle qu'il portait chaque jour. En toute saison, Ari arborait un jean, une chemise blanche et son long trench-coat noir ; cela lui évitait d'avoir à réfléchir à la façon de s'habiller le matin et il semblait qu'en prime cela seyait plutôt bien à sa taille, ses yeux bleus et ses épais cheveux poivre et sel. C'était son *look*, voilà tout. Lola lui avait dit un jour qu'il ressemblait à George Clooney, en moins grand ; il n'en demandait pas plus.

Dehors, Ari découvrit le visage de Reims, à la lumière du soleil d'hiver. Dans ce quartier, la cité des sacres avait gardé quelque chose de médiéval. Où qu'il posât son regard, Ari ne put apercevoir le moindre immeuble moderne. La ville offrait un spectacle anachronique. Il ne manquait plus que la foule en guenilles des portefaix déambulant au milieu du cloaque des ruelles, entre les rangées d'échoppes et de magasins que les artisans, orfèvres, boulangers, drapiers, apothicaires et autres bouchers, apprêtaient de mille couleurs criardes dans l'espoir d'appâter le chaland, le tout sous la protection de la cathédrale, dressée au-dessus des toits.

Ari marcha dans les artères de la ville, se laissant pénétrer par la beauté des pierres. Une dizaine de minutes plus tard, il entra dans la brasserie que lui avait indiquée sa mystérieuse interlocutrice. Il vit une femme lui faire signe, assise à une table au fond de la salle.

C'était une femme élégante dont il se dégageait une aura sombre, presque dramatique. Ses cheveux mi-longs,

légèrement dégradés, étaient d'un noir profond et lumineux, ses sourcils deux traits fins, ses yeux obscurs et sévères, comme des têtes d'épingle, et elle portait un manteau droit foncé qui lui faisait de larges épaules. Telle une femme fatale tout droit sortie d'un vieux polar, elle s'efforçait visiblement de masquer son chagrin derrière une apparence austère.

— Mona Safran, enchantée. Asseyez-vous.

— Merci.

— C'est moi qui vous remercie d'avoir accepté de venir...

— Si vous êtes une amie de Paul, c'est normal.

— Une bonne amie, oui.

— Il ne m'a jamais parlé de vous.

Un vague sourire s'esquissa sur le visage de la jeune femme.

— Mais il m'a souvent parlé de vous, en revanche. Il vous aimait beaucoup.

— Vous habitez Reims ?

— Non.

— Alors, que faites-vous ici ?

— J'ai essayé de joindre Paul au téléphone toute la soirée d'hier. Inquiète, j'ai fini par appeler sa voisine qui m'a appris la terrible nouvelle. Je n'arrive toujours pas à y croire. Je suis venue ce matin au plus vite.

Elle marqua une pause.

— Vous êtes dans la police, n'est-ce pas ?

— En quelque sorte.

— Paul vous appelait le « chasseur de sectes », dit-elle d'une voix presque ironique.

— Vous avez une idée de la raison pour laquelle on l'a assassiné ? demanda Ari, peu désireux de s'étendre sur sa profession.

— Non, pas la moindre. J'espérais que vous pourriez m'éclairer. Paul m'avait juste confié qu'il avait des soucis et qu'il voulait vous en parler, sans me dire de quoi il s'agissait.

— À moi non plus. Il n'en a pas eu le temps.

— Les policiers de Reims ont-ils une idée là-dessus ?

— Pas que je sache, répondit Mackenzie.

Mona Safran, le visage grave, sortit de son sac un paquet de Black Devil. Elle glissa l'une de ces étranges cigarettes noires dans sa bouche et tendit le paquet à Ari.

— Vous fumez ?

— Oui, mais pas ça, désolé...

Il prit son paquet à son tour et lui offrit du feu.

La femme tira une bouffée sur sa cigarette parfumée et laissa s'échapper lentement la fumée d'entre ses lèvres.

Un silence embarrassant s'installa entre eux. Ari était persuadé que cette femme lui cachait quelque chose et il ne pouvait s'empêcher de penser que sa démarche n'était pas naturelle... Pourquoi était-elle venue si vite sur les lieux ? Quels liens l'unissaient à Paul ? Ils devaient avoir trente ans d'écart, Ari ne pouvait imaginer qu'elle ait été sa maîtresse.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que Paul était l'un de mes meilleurs amis et qu'il n'a pas de famille. Il m'avait désignée comme exécutrice testamentaire...

— Je vois, dit Ari en tâchant de masquer sa surprise. Et pourquoi vouliez-vous me voir, moi ?

— Il fallait bien que nous nous rencontrions un jour. Et j'ai pensé que, de par votre métier, vous pourriez m'en dire plus sur ce qu'il s'est passé.

— Tout ce que je sais, c'est que Paul a été assassiné de façon atroce. Je ne peux rien vous dire de plus.

— Je vous laisse mon numéro, monsieur Mackenzie. Si vous en apprenez davantage, je vous serais reconnaissante de me tenir au courant. La police ne voudra sans doute pas tout me dire... Paul comptait beaucoup pour moi, et j'ai besoin de comprendre.

Ari se contenta de prendre le morceau de papier sur lequel Mona Safran avait écrit son numéro.

La femme regarda sa montre puis elle lui adressa un sourire désolé.

— Je vais devoir vous laisser. N'hésitez pas à m'appeler, Ari.

Elle se leva sans rien ajouter, le salua et régla l'addition au comptoir avant de sortir de la brasserie.

Interloqué, Ari resta encore quelques minutes à sa table en se demandant ce que pouvait bien cacher cette rencontre invraisemblable. Ce n'était pas seulement la façon dont s'était déroulée la courte entrevue qui le dérangeait, mais aussi la personnalité de cette femme. À la fois distante et entreprenante, hautaine et étrangement sensuelle. Ari ne voyait pas ce qui pouvait la relier à Paul Cazo. Et que celui-ci ait désigné comme exécutrice testamentaire une femme dont Ari n'avait jamais entendu parler était pour le moins troublant.

Il but plusieurs cafés, fuma cigarette sur cigarette. Après être parvenu à diminuer largement sa consommation d'alcool, cela faisait cinq ans maintenant qu'Ari essayait de se débarrasser de cette autre addiction, sans succès. Il avait même tenté la méthode Allen Carr dont tout le monde disait qu'elle faisait des miracles ; il avait arrêté deux semaines puis repris de plus belle en jetant le livre à la poubelle. Le plus paradoxal, c'était que, depuis le décès de sa mère, Ari était terrifié à l'idée de mourir jeune. Cette peur l'habitait au quotidien et, pourtant, la lourde menace d'un cancer ne suffisait pas à lui donner la force d'arrêter le tabac. C'était comme si, au contraire, la cigarette était le seul moyen de calmer ses angoisses de mort.

Mackenzie écrasa nerveusement son dernier mégot dans le cendrier et, vers 10 h 30, il alla faire sa déposition au commissariat de police, de l'autre côté de la ville.

Alain Bouvatier, le commissaire de la veille, se montra plutôt courtois, compatissant même. Ari ne savait jamais à quoi s'en tenir avec les collègues. Depuis quelques années, sa réputation lui jouait souvent des tours. Il était devenu une sorte de vilain petit canard de la DCRG.

En 1992, brillamment diplômé de l'école de police et déboussolé par l'« accident » de son père, Ari, sur un

coup de tête, s'était engagé au sein de la FORPRONU¹, en tant que policier civil, afin de participer à une mission de démilitarisation en Croatie. Là-bas, il en avait vu de toutes les couleurs. Un peu trop, sans doute, pour un jeune homme de son âge. Après qu'il eut passé un an de service dans l'enfer de Zagreb, la DCRG avait débauché cette jeune recrue prometteuse, fils de flic de surcroît. Il avait alors connu son heure de gloire, en 1995, quand le précédent directeur des RG, en accord avec le gouvernement de l'époque, avait fait de la lutte contre les sectes une priorité. Ari, qui s'était révélé l'un des plus brillants analystes de sa génération, féru d'ésotérisme, avait été chargé de monter le fameux « groupe sectes » de la rue des Saussaies. Jouissant des faveurs de sa hiérarchie, il avait alors été considéré comme l'une des figures montantes du renseignement et rapidement atteint le grade de commandant. Mais après ces débuts idylliques, le changement de gouvernement avait entraîné une révision des priorités. Les violences des banlieues avaient fait passer la problématique des dérives urbaines au tout premier plan et relégué la question des sectes. Néanmoins, pour Ari, cela ne faisait aucun doute : quelqu'un en très haut lieu avait cédé aux pressions des principales organisations sectaires installées sur le sol français et contraint les RG à lever le pied sur ce sujet délicat. Fou de rage, il avait failli à son devoir de réserve et laissé filtrer des informations dans *Le Canard enchaîné*. L'affaire avait fait grand bruit et Ari avait dû subir la foudre de ses supérieurs mis dans l'embarras.

Malgré tout, Mackenzie était un élément bien trop précieux pour que la Direction centrale se résolût à se séparer de lui, et il bénéficiait de l'estime et de la protection de certains de ses supérieurs. En outre, personne en France n'avait une aussi bonne connaissance des sectes et de tous les sujets qui pouvaient s'en approcher de près ou de loin, mysticisme, occultisme...

1. Force de protection des Nations unies.

Après cette faute professionnelle, on avait ôté à Ari tous ses collaborateurs et il s'était retrouvé seul dans sa section. Un jour ou l'autre, il le savait, celle-ci serait amenée à disparaître. Dans le renseignement, l'heure était au remaniement : nul n'ignorait la fusion, dans un avenir proche, des RG avec la DST¹, avec laquelle ils partageaient déjà de nouveaux locaux. Ari ne doutait pas que son « groupe » – pouvait-on encore parler de « groupe » à présent qu'il était seul ? – serait dissous à cette occasion.

Pour l'heure il n'était pas mécontent de travailler en solitaire, cela lui donnait une certaine liberté.

Ainsi, Ari Mackenzie traînait à travers toute la Police nationale une réputation de trublion des RG, passé par la Croatie, ce qui lui valait tantôt l'admiration des uns tantôt la méfiance des autres. Le jeune commissaire, visiblement, faisait partie de la première catégorie. Il prit la déposition d'Ari sans trop le bousculer.

— Depuis quand ce rendez-vous avec M. Cazo était-il fixé ?

Ari rapporta l'appel de Paul. Le commissaire l'écouta avec attention tout en prenant des notes. Après une bonne heure d'interrogations, celui-ci lui posa une dernière question :

— Connaissez-vous Mona Safran ?

— Depuis ce matin seulement.

— Elle vous a appelé ?

— Nous nous sommes rencontrés.

— Vous n'aviez jamais entendu parler d'elle ?

— Non.

— C'est étonnant... Vous dites que M. Cazo était un de vos meilleurs amis, et vous ne connaissez pas son exécutrice testamentaire.

— Cela m'a étonné, moi aussi.

1. Direction de la surveillance du territoire, service de renseignement du ministère de l'Intérieur chargé du contre-espionnage, de la lutte antiterroriste et de la protection du patrimoine économique et scientifique de la France.

- Très bien. Je n'ai pas d'autre question...
- Vous me tiendrez au courant des avancées de votre enquête ?
- Je vous dirai ce que je pourrai, Mackenzie. Mais ne m'en demandez pas trop. Vous savez comment ça marche...
- Vous avez des pistes ?
- Non. C'est un peu tôt. Ce que je peux vous dire, pour le moment, c'est que M. Cazo est décédé aux alentours de 17 heures et que son assassin lui a... vidé le crâne. Entièrement.

09.

Vers midi, quand Ari arriva devant sa chambre d'hôtel pour récupérer ses affaires, il vit que la porte était entrouverte. Peut-être la femme de ménage... Lentement, il la poussa du bout des doigts.

Le lit était encore défait, les volets fermés. Il fit un pas en avant. Il entrevit alors son sac posé par terre, grand ouvert, et toutes ses affaires étalées autour. Sans un bruit, il avança dans la pénombre et s'approcha de la salle de bains. Le cœur battant, il se pencha pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Personne.

Il relâcha ses muscles et alluma la lumière. La chambre affichait un sacré désordre. On avait soulevé le matelas, ouvert les meubles et fouillé ses effets personnels à la va-vite. Quelques minutes avant qu'il n'entre, probablement.

Sans hésiter, il saisit son sac, fourra tout en vrac dedans, sortit de la chambre et courut à la réception.

- Vous partez ?
- Quelqu'un est venu dans ma chambre ?
- Le patron de l'hôtel écarquilla les yeux.
- Pardon ?
- Est-ce que quelqu'un est venu pendant mon absence ?
- Non, monsieur, non, je ne crois pas. Vous attendiez quelqu'un ?

— Vous n'avez vu personne ?

— Non. Il y a un problème, monsieur ?

— Non, non. Tenez, dit Ari en tendant rapidement sa carte de crédit, je voudrais vous régler.

Tout en payant, il jeta des coups d'œil dehors. Son visiteur n'était peut-être pas très loin.

Une fois sur le trottoir, ne voyant personne, il se dirigea vers la gare de Reims, située à quelques rues de là, s'il se souvenait bien. À l'aller il avait pris un taxi, mais une petite marche dans le froid de l'hiver ne lui ferait pas de mal. Ari n'était pas un grand marcheur, cela n'avait jamais été son truc. Pour tout dire, il avait même horreur de ça. Mais il y avait des exceptions ; il n'était pas du genre à se complaire dans le malheur et quand il sentait venir les symptômes d'un coup de déprime, il dérogeait à la règle et soignait le mal par la marche.

Il s'engagea dans la ruelle pour rejoindre le trottoir d'en face ; à peine avait-il posé un pied sur le pavé qu'il entendit un crissement de pneus. Surpris, il s'immobilisa et aperçut à quelques mètres une voiture qui fonçait droit sur lui. Il hésita un millième de seconde. Un millième de seconde de trop, peut-être. Sauter en avant ou reculer ? Quand il opta pour la deuxième option, la voiture n'était qu'à une dizaine de mètres de lui seulement. Il y eut un nouveau crissement de pneus. La berline chassa légèrement du train arrière sur la chaussée glissante. Ari fit un bond de côté. Son dos heurta le capot d'un véhicule et il bascula par-dessus. Puis il y eut un vacarme énorme, un choc soudain, un bruit de verre brisé et de tôle froissée. Le monde se mit à tourner autour de lui. Propulsé en l'air, il sentit une douleur pénétrante au niveau de la hanche avant de retomber violemment sur le sol. Sans attendre, il se redressa et vit la berline marron s'éloigner. Il en était certain : c'était la même voiture qu'il avait vue démarrer en trombe la veille depuis la fenêtre de sa chambre. Il n'eut pas le temps de déchiffrer la plaque mais reconnut une immatriculation allemande. La voiture disparut dans une rue adjacente.

Ari se reposa un instant contre la voiture accidentée, sonné. C'était sûrement le type qui avait fouillé sa chambre. Quelqu'un en voulait à sa peau ou cherchait à l'intimider. À le dissuader d'enquêter sur la mort de Paul...

Le patron de l'hôtel, alerté par le vacarme, courut jusqu'à lui.

— Vous allez bien ? lança-t-il d'un air affolé.

— Oui, oui, ça va, répondit Ari en se massant la hanche.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. Un chauffard qui a perdu le contrôle...

— Vous avez relevé sa plaque ?

— Non.

— Restez ici, je vais appeler la police.

Ari n'avait pas envie de faire une nouvelle déposition. Une seule chose comptait à présent : rentrer à Paris et faire le point. Inutile de moisir ici. Les policiers se débrouilleraient avec le patron de l'hôtel. Il renfila sa chemise dans son pantalon et descendit la rue en boitant.

Trois quarts d'heure plus tard, il était installé dans le train pour Paris. La tête appuyée contre la fenêtre, il regardait disparaître à l'horizon la ville du sacre des rois et tentait d'oublier la douleur à la hanche qui le lançait de plus en plus.

À mesure qu'il s'éloignait de Reims, Ari n'arrivait pas à croire qu'il ne reverrait plus jamais Paul. Peut-être prenait-il seulement maintenant conscience de cette terrible réalité.

10.

En fin d'après-midi, Ari arriva fourbu à Levallois-Perret, devant les nouveaux locaux de la DCRG, au 84 de la rue de Villiers.

Malgré sa hanche endolorie, il était venu directement de la gare, se doutant qu'on devait s'inquiéter de son absence. Et il avait une ou deux choses à vérifier. Après ce qui

s'était produit, il ne pouvait pas rester les bras croisés. Il avait besoin de réponses.

Il monta rapidement dans son bureau au dernier étage. C'était un large immeuble moderne, tout en verre, où la sécurité, assurée par le SSMI¹, était particulièrement impressionnante. Sas, badges, gardiens, caméras de surveillance, portes blindées, vitrages pare-balles jusqu'au deuxième étage, renforcement de la protection périmétrique pour réduire l'effet de souffle en cas d'attaque terroriste à l'explosif... À présent que les RG partageaient leurs locaux avec la DST, Ari avait l'impression d'avoir fait un bond dans le futur. Malgré le confort des nouveaux bâtiments, la modernité des bureaux et de l'infrastructure, il regrettait l'époque de la rue des Saussaies. Le vieil immeuble en pierre, les bureaux en bois et la moquette élimée... Ari était un Parisien pure souche et l'idée de venir se perdre dans ce coin de banlieue sans caractère ne l'avait pas enchanté. En outre, il était connu pour son allergie à la technologie moderne et se moquait de l'équipement dernier cri dont disposaient désormais les services. Des quelque six cents policiers qui travaillaient pour la DCRG à Levallois, Ari était certainement le seul qui rechignait encore à se servir de l'informatique. C'était devenu une plaisanterie en interne, plaisanterie qui, toutefois, n'amusa pas tout le monde. Mais il était un homme de papier, de livres, et moins il se servait des machines, mieux il se sentait. Son travail était la plupart du temps irréprochable, ce qui coupait court aux critiques de sa hiérarchie.

Le commissaire divisionnaire Gilles Duboy, chef de la section Analyse et Prospective, entra sans frapper. C'était un homme de petite taille, la cinquantaine, les cheveux noirs coupés court et coiffés à la romaine, les yeux sombres, la mâchoire carrée, le visage dur.

Le bureau d'Ari Mackenzie était un espace étroit, tout au bout du couloir de la section, ce qui en disait long sur

1. Service de sécurité du ministère de l'Intérieur.

l'importance que l'on accordait à ses recherches. Quand Duboy daignait passer sa porte, c'était rarement pour venir échanger des amabilités.

— Vous avez vu l'heure, Ari ?

— Désolé. J'ai eu des petits soucis personnels...

Le visage de Duboy se détendit légèrement.

— Oui. Je suis au courant. C'était un ami proche, ce Cazo ?

Ari n'avait pas envie de répondre. En outre, sa hanche le faisait encore atrocement souffrir et il était pressé que Duboy disparaisse avant qu'il ne remarque quelque chose.

Voyant que Mackenzie restait silencieux, le commissaire divisionnaire enchaîna sur un ton sec :

— J'ai reçu un coup de fil du procureur de Reims qui veut savoir ce qu'un de mes agents foutait là-bas... Vous n'êtes pas censé aller sur le terrain sans mon accord. Vous aviez un tuyau, Ari ?

— Non. Paul Cazo m'avait téléphoné le jour même, il voulait me voir de toute urgence. J'ignore pourquoi.

— Ah oui ? Vraiment ?

— Vraiment.

Duboy fit une moue sceptique.

— Mettez-vous au boulot, mon vieux, vous avez un paquet de notes qui sont remontées de province entre hier et aujourd'hui et il est déjà trop tard pour les synthèses de fin de journée.

Duboy s'apprêta à refermer la porte derrière lui.

— Gilles ! Attendez !

— Quoi ?

— Ils ont trouvé quelque chose, à Reims ?

— Vous vous moquez de moi ?

Ari fut étonné du manque de compassion de son supérieur. Certes, ils avaient toujours entretenu des rapports un peu tendus. Duboy estimait que Mackenzie profitait de sa réputation d'excellent analyste pour s'octroyer des libertés qu'aucun autre agent ne se permettait et cela l'agaçait au plus haut point. Il n'y avait jamais eu beaucoup de tendresse entre eux, mais Ari ne s'était pas imaginé

qu'il était indifférent à Duboy au point que celui-ci ne manifeste pas la moindre empathie dans un moment aussi pénible. Il mit cela sur le compte du stress. En période d'élections, la direction des RG était toujours sur les nerfs.

— Pas du tout. Simplement... Le modus operandi n'était pas banal. On n'aurait pas dit que c'était un coup d'essai. Le procureur vous a peut-être dit quelque chose...

— Non, Ari, il ne m'a rien confié. Il n'est pas censé me confier quoi que ce soit. Quant à vous, vous n'avez pas intérêt à mettre votre nez là-dedans, c'est clair ? Le ministère ne vous paie pas pour jouer les officiers de police judiciaire, mais pour écrire des synthèses sur les sectes, vous vous souvenez ?

— Bien sûr, comment oublier ?

Le chef de section secoua la tête d'un air blasé.

— Au travail, Ari. J'en ai marre de vous couvrir auprès de l'état-major qui ne vous voit pas souvent derrière cette vitre...

Mackenzie acquiesça en le regardant partir. Dès que la porte fut fermée, il décrocha son téléphone.

— Iris ? C'est Ari.

— Tiens, un fantôme...

— Tu pourrais me sortir des infos sur deux personnes dans les fichiers automatisés ?

— Et puis quoi, encore ? Tu peux pas consulter les fichiers sur le réseau comme tout le monde ?

— Tu sais bien que j'ai horreur de ces machines, Iris.

— Je suis pas ta secrétaire !

— Iris, je t'en prie. Je te demande une faveur...

— Bon, vas-y, je t'écoute...

Il épela lentement les noms de Paul Cazo et Mona Safran.

— C'est noté. Mais t'abuses, quand même...

— Je sais... J'en ai vraiment besoin.

— Ça va. Je t'envoie ça sur ta messagerie dès que possible.

— Non, non, je passerai les prendre sur ton bureau, je préfère une version papier.

Il raccrocha. Sans conviction, il balaya du regard les notes des sections départementales qu'on avait déposées sur son bureau. Il les éplucha une à une et ne releva rien d'extraordinaire. Ici, les Pionniers du Nouvel Âge qui installaient une antenne dans une petite ville d'Alsace, là, des scientologues qui démarchaient en vendant les bouquins de Ron Hubbard dans un café, plus loin, une autre secte qui ouvrait une école de musique pour recruter... Rien qui éveillât son intérêt.

L'esprit ailleurs, il commença néanmoins la rédaction d'une première synthèse. Tout en écrivant, il ne pensait qu'aux événements de la veille. Qui pouvait en vouloir à un type comme Paul ? Avait-il été choisi au hasard par un tueur fou ? Mais il l'avait appelé en urgence. Il se sentait forcément menacé... Et qui était au volant de la berline marron ? Le meurtrier ? Avait-il essayé de tuer Ari ou simplement de l'effrayer ? Et cette Mona Safran, que cachait-elle ? Comment se faisait-il qu'elle avait été choisie par Paul pour l'exécution de son testament ?

Se poser toutes ces questions l'aidait aussi à contenir son chagrin. Inconsciemment peut-être, refusant de céder au désespoir, Ari préférait laisser la place à la rage et à la colère. Et peut-être même à la vengeance. À cet instant, il se fit une promesse. Celui qui avait charcuté Paul paierait.

Une heure s'écoula sans qu'il pût réellement se concentrer sur son travail, puis, alors qu'il remâchait sans cesse les faits, la sonnerie de son poste le fit soudain sursauter.

— Ari Mackenzie ?

— Oui.

— Commissaire Bouvatier, de Reims.

Ari reposa aussitôt ses dossiers sur son bureau et fit pivoter sa chaise vers la fenêtre.

— Vous avez du neuf ?

— Pas grand-chose. Mais j'ai reçu les rapports d'autopsie et toxicologique. Nous connaissons mieux la cause du décès. J'espère que vous êtes conscient que je ne suis pas censé vous appeler, hein ? Le proc' ne serait pas ravi...

— Je vous écoute, Bouvatier. Je vous revaudrai ça.

— Mouais. Je vous préviens, ça risque d'être pénible à entendre...

— Je vous écoute, répéta Ari.

— Bon. On a affaire à un véritable malade. Le meurtrier a d'abord ligoté sa victime avant de lui injecter un dérivé de curare dans le sang.

— C'est un anesthésiant ?

— Non. Le curare, ça n'anesthésie pas, ça paralyse. La victime ne peut plus bouger du tout mais reste entièrement consciente et sensible à la douleur.

— Je vois.

— Ensuite, à l'aide d'un trépan, son ou ses meurtriers lui ont foré un trou à l'emplacement de la fontanelle.

— Paul était-il encore conscient ?

— Oui, mais avec le curare, il ne pouvait pas se débattre. Le commissaire marqua une pause.

— Allez-y, insista Ari.

— Ensuite, le ou les tueurs ont injecté un mélange d'acide concentré et de tensioactif, un détergent industriel, à l'intérieur du cerveau, avec une longue seringue.

Ari se souvint de l'odeur qu'il avait remarquée en découvrant le corps de Paul. Une odeur qui piquait le nez.

— La mort n'a pas été immédiate, poursuivit le commissaire. La victime a probablement eu, pendant de longues secondes, de terribles hallucinations avant de décéder. Le cerveau s'est liquéfié avant d'être aspiré au moyen d'une pompe d'un genre indéterminé. Le crâne de la victime était presque entièrement vide. Pour le moment, c'est tout ce que je peux vous dire. On a relevé des empreintes, mais je n'ai encore rien là-dessus.

Ari resta silencieux le temps d'assimiler ces informations. De les accepter à défaut de les comprendre.

— Vous savez si le *modus operandi* correspond à celui d'autres meurtres ? demanda-t-il enfin.

— A priori, non. Mais on cherche, vous vous en doutez bien.

— Je... Je peux peut-être vous aider, non ?

— Écoutez, Mackenzie, je vous ai promis de vous mettre au courant, j'ai l'habitude de tenir parole, mais laissez-nous faire notre boulot, OK ? Quand un collègue se mêle d'une affaire personnelle, ça tourne toujours mal. Et puis, c'est pas votre domaine. Entendu ?

— Mmmh.

— Si vous voulez que je continue de vous informer, promettez-moi de ne pas vous en mêler, d'accord ?

— Oui, oui.

Ari savait pertinemment qu'il ne pourrait pas tenir sa promesse. Son interlocuteur ne devait pas être dupe non plus.

— Bien. Je vous tiens au courant.

Ari raccrocha et sortit un carnet Moleskine de son bureau pour noter, comme à son habitude, les informations qui lui semblaient essentielles. Écrire sur ces carnets noirs lui permettait de mettre de l'ordre dans ses idées. Quand il eut fini, il glissa le calepin dans sa poche et descendit dans le bureau d'Iris Michotte, abandonnant derrière lui les synthèses qu'il aurait dû écrire pour son chef de section.

Iris et lui entretenaient des rapports particuliers. Cinq ans plus tôt, cette trentenaire qui travaillait à la sous-direction de la Recherche était sortie avec Ari. Leur histoire avait duré quelques mois – un record pour Mackenzie. À cette époque, Ari buvait beaucoup et cela n'avait pas facilité les choses. Leur rupture avait été l'occasion d'éclats de voix et de scandales, toutefois ils gardaient l'un pour l'autre une certaine tendresse. Avec le temps, leur relation s'était transformée en amitié. Ils se chamaillaient beaucoup, mais Iris avait à présent pour lui une affection presque maternelle. Elle était en tout cas la seule personne à la DCRG que Mackenzie considérait comme une amie.

— Tiens, dit-elle en lui tendant deux minces dossiers. Il n'y a pas grand-chose. Pas de casier judiciaire, rien de palpitant.

Ari récupéra les deux chemises et remercia sa collègue d'un signe de la tête.

— Ouh la ! Toi, il y a quelque chose qui ne va pas, lança-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle avait un visage rond, une chevelure courte, rousse, coiffée dans un style années 1930, à la Joséphine Baker, et des rides qui lui donnaient quelques années de plus que son âge.

— Rien de grave, t'inquiète pas.

Ari ne lui laissa pas le temps de poser d'autres questions et quitta son bureau en lui adressant un semblant de sourire.

Sans se soucier de ce que pourrait en penser Duboy, il sortit directement de l'immeuble de Levallois et prit le métro. Installé au fond du wagon, il parcourut discrètement les pages que contenaient les deux chemises.

Sur Mona Safran, rien d'intéressant. Âgée de trente-quatre ans, célibataire, sans enfants, elle habitait le village de Vaucelles, dans le Nord, et tenait une galerie d'art à Cambrai. Elle avait bien suivi des cours à l'école d'art et de design de Reims, où elle avait dit avoir rencontré Paul. Au fichier des infractions constatées, elle apparaissait deux fois, mais en tant que victime, dans des affaires de vol. Rien au fichier des renseignements généraux, aucune mention répertoriée pour des activités politiques, philosophiques, religieuses ou syndicales.

Quant à Paul Cazo, ce n'était pas beaucoup mieux. Rien qu'Ari ne sût déjà. Seules ses activités d'architecte et d'enseignant étaient mentionnées. L'information qu'Ari recherchait ne figurait nulle part. La veille, dans l'appartement de Paul, un détail l'avait intrigué et il avait espéré trouver une confirmation dans le fichier des RG, mais ce n'était pas le cas.

Il lui faudrait regarder ailleurs.

11.

À la sortie du métro Bastille, Ari s'arrêta pour savourer le moment : retrouver son quartier était la seule chose positive qui lui fût arrivée depuis la veille.

Il se sentait chez lui, à l'ombre de la colonne de Juillet. Pour rien au monde il n'aurait abandonné le secteur, ni son appartement situé au début de la rue de la Roquette, dans un ancien immeuble dont la seule gloire, à en croire le panneau qui ornait la façade, était d'avoir accueilli Paul Verlaine et sa mère pendant une année... Les plus chauvins du quartier affirmaient même que le maître du clair-obscur y avait rédigé *Les Poètes maudits*, et les autres, beaucoup plus nombreux, n'en avaient tout simplement rien à faire. Ari appréciait l'anonymat dont on pouvait encore jouir dans une rue si fréquentée. Bien sûr, quelques-uns des plus anciens commerçants – et une bonne partie du personnel de l'An Vert du Décor, le bar qui avait sa prédilection – savaient plus ou moins qu'il était flic, ou quelque chose comme ça, mais les visages changeaient souvent, les boutiques se renouvelaient rapidement et les traiteurs chinois se chassaient les uns les autres à la même vitesse que celle de la hausse de l'immobilier. Anonyme ou non, après quinze années passées dans le coin, Ari avait établi des routines rassurantes qu'il n'était pas près d'abandonner.

Arrivé dans son appartement, il fut accueilli par les ronronnements de son vieux chat de gouttière.

— Tu dois mourir de faim, mon pauvre Morrison !

L'animal qui hantait le domicile d'Ari Mackenzie était une légende. Nul ne connaissait son âge réel, mais il devait avoir au moins quatorze ans puisqu'il était arrivé clandestinement dans le deux pièces peu après qu'Ari avait emménagé. Il n'était pas très beau, pas très aimable et Ari disait qu'il miaulait faux et de dos, raison pour laquelle il l'avait appelé Morrison, lui qui n'avait jamais été un fan des Doors. Mais avec le temps, il s'était attaché à

l'animal et jamais il n'aurait supporté qu'il s'échappe de l'appartement et retourne vivre dans les rues de Paris, avec les plus voyous de ses congénères.

Il lui donna à manger, puis il se servit un whisky et s'installa à la table du salon pour lire son courrier. La première enveloppe était une relance d'EDF. Ari ne prit pas la peine de l'ouvrir et la déposa sur la pile qui s'entassait derrière lui. Son salaire de commandant de police était tout à fait honorable, mais entre les mensualités de ses deux prêts immobiliers – quelques années plus tôt, sur un coup de tête, il avait aussi acheté une petite maison dans l'Hérault où il se réfugiait dès qu'il pouvait – et l'argent qu'il consacrait à son père, Mackenzie avait souvent des fins de mois difficiles. Il avait pris la mauvaise habitude de régler ses factures en retard, et c'était devenu un cercle vicieux. À peine payait-il les deux ou trois mois accumulés que déjà les nouvelles quittances arrivaient... La deuxième enveloppe contenait une carte postale de sa tante Mariam qui lui demandait quand il viendrait enfin la visiter à Nice, où elle avait ouvert un restaurant. Il la mit de côté en se promettant d'y répondre au plus vite. Mariam était la seule famille qui lui restait du côté de sa mère ; il s'en voulait de ne pas lui accorder plus de temps. Le reste du courrier n'était que publicités et relevés bancaires. Le lot quotidien, comme si rien n'avait changé, comme si la mort de Paul n'altérait aucunement le cours des choses.

Ari but son whisky d'une seule traite, il partit se doucher, se raser, avant de ressortir.

Au coin de la rue des Tournelles, de l'autre côté de la place, Ari aperçut la devanture bigarrée du Passe-Muraille. C'était une librairie à la façade d'un vert terni, étroite, coincée entre une banque et la porte cochère d'un immeuble haussmannien. Dans la vitrine, derrière les affiches élégantes des galeristes du quartier, on devinait déjà l'adorable désordre des librairies à l'ancienne, pleines de promesses et de trésors, où les piles de livres semblent tenir par miracle et où la logique du classement est si peu manifeste qu'elle invite au dialogue avec le libraire.

Ari se faufila entre les présentoirs où s'élevaient les clichés noir et blanc des cartes postales de Robert Doisneau et poussa la fragile porte vitrée. Il n'y avait qu'un seul client à l'intérieur, un jeune garçon rondouillard, le nez plongé dans une bande dessinée, à l'arrière du premier rayon. C'était un tout petit fonds de commerce, d'une vingtaine de mètres carrés, où le soin apporté à l'optimisation de l'espace l'emportait largement sur le moindre souci d'harmonie visuelle. Au beau milieu, un large meuble divisait la pièce en deux couloirs, l'un consacré aux romans, le second aux BD et aux beaux livres. Ari aurait pu jurer qu'il y avait davantage de bouquins entre ces quatre murs que dans certaines des plus grandes enseignes de la rue de Rivoli. Sans compter les piles qui prenaient la poussière dans la cave exigüe qu'il avait eu un jour le privilège de visiter.

Tout de suite à gauche, derrière une vieille caisse enregistreuse grise, perchée sur un tabouret de bar, une jeune femme leva lentement son regard préoccupé vers le nouvel arrivant. Adossée au mur, accroupie sur le tabouret, elle ressemblait à une étudiante d'université avec ses baskets à l'effigie des Sex Pistols. Elle portait un haut turquoise, bien léger pour la saison, dont la couleur se mariait à ses grands yeux bleus de petite fille étonnée, soigneusement soulignés de noir, et à sa belle peau cuivrée. Ses lunettes rectangulaires lui donnaient un faux air de secrétaire studieuse qui contrastait avec le piercing en acier qu'elle avait sur la langue et qu'elle ne cessait de faire glisser entre ses dents. Sa chevelure brune entourait son visage chafouin et descendait en cascade sur ses épaules fragiles. Elle avait un petit nez gracieux, de discrètes fossettes et des lèvres délicates, harmonieux ensemble où l'on devinait des sourires faciles. Elle était belle comme une nymphe qui s'ignore et fumait comme une star de l'Actor's Studio.

D'un air contrarié, la jeune femme posa sur ses genoux le volume des Presses de la Renaissance qu'elle était en train de lire.

— Tiens ! C'est le retour du flicard...

Elle avait une délicieuse voix cassée qu'elle ne supportait pas mais qui avait toujours séduit Ari.

— Bonjour, Lola.

— Eh bien ! Ça faisait une éternité ! Tu viens me rendre visite ou t'as un service à me demander ?

Ari haussa les épaules en jetant un coup d'œil au jeune client replet de l'autre côté de la boutique. Le garçon semblait bien trop occupé par sa BD pour leur prêter attention. C'était l'un de ces étudiants passionnés à qui la librairie laissait tranquillement découvrir les nouveautés du rayon. Ces gamins n'avaient pas les moyens d'acheter beaucoup de titres mais, mieux informés qu'elle, ils n'étaient pas avares de conseils et lui permettaient de connaître les dernières tendances quand passaient les représentants.

— Non, non, je venais te saluer. Qu'est-ce que tu lis ?

— *Éloge du désir* de Blanche de Richemont, répondit la jeune femme en exhibant un instant la couverture de son livre. Laisse tomber, c'est pas ton truc.

— Le désir ?

La librairie leva les yeux au plafond en tirant une bouffée sur sa cigarette.

— Mais non, ce genre de bouquins, pauvre idiot ! C'est trop bien pour toi. Tu pourrais au moins me faire la bise !

Ari se mit sur la pointe des pieds, passa la tête pardessus la caisse enregistreuse et déposa un long baiser sur la joue de la jeune femme. Il réprima une grimace de douleur en sentant la blessure à sa hanche qui se réveillait.

— Où t'étais, Ari ?

— Bah, beaucoup de boulot en ce moment... Et toi ?

— Il n'y a pas grand monde, c'est pas folichon.

— On croirait entendre ton patron. Vous êtes toujours mécontents, vous, les commerçants !

— Ben, regarde. On peut pas dire qu'il y ait foule...

Le jeune homme derrière eux n'avait pas terminé sa lecture et personne d'autre n'était entré.

— En effet. Bon... En fait, Lola, euh...

La librairie secoua la tête, désabusée.

— J'en étais sûre ! T'as un service à me demander !

Ari passa de l'autre côté de la table et attrapa la main de la jeune femme d'un air penaud. Cela faisait maintenant trois ans qu'ils se connaissaient et il fallait bien admettre que leurs rapports n'étaient pas des plus simples.

Depuis quinze ans qu'il habitait le quartier, Ari, qui était un lecteur compulsif, avait toujours fréquenté le Passe-Muraille. Il aimait bien le propriétaire, un vieil anarchiste bolivien dont il se demandait comment il faisait pour rentabiliser son affaire et qui prétendait aujourd'hui être trop âgé pour tenir la boutique. Trois ans plus tôt, le Sud-Américain avait donc embauché une jeune femme – trente-cinq heures par jour, comme elle disait ironiquement – et la fréquence des visites d'Ari, déjà fort honorable, avait étrangement décuplé. Dès le premier jour, il était tombé sous le charme de Dolores Azillanet – qu'il était le seul à pouvoir appeler Lola –, une Bordelaise âgée de vingt-trois ans à l'époque, passionnée de littérature, de peinture et de bons mots. Enjouée, dissimulant sa fragilité derrière des airs délurés, elle avait rapidement manifesté, malgré leurs dix ans d'écart, l'intérêt qu'elle lui portait en retour. Trop vite et trop fort pour cet handicapé de l'engagement qu'était Ari. Ils avaient été amants pendant près d'un an, puis le fourbe avait pris ses distances, peut-être parce qu'il se sentait trop bien avec elle et qu'il avait peur de l'amour, du grand amour. Depuis, ils entretenaient tant bien que mal une amitié complice mais ambiguë. Lola, persuadée qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, en voulait à Ari de refuser l'évidence, et Ari, terrifié à l'idée de la décevoir un jour, feignait de ne plus éprouver pour elle qu'une connivence fraternelle, couchait avec des femmes sans intérêt, mais la désirait en secret. En somme, ils étaient deux imbéciles, comme tous les gens qui s'aiment.

— Tu dînerais avec moi ce soir ?

La libraire écarquilla les yeux.

— Tu te moques de moi ?

— Non... Ça me ferait plaisir.

— Tu as un problème ? Ou bien ça fait longtemps que t'as pas tiré un coup ?

Ari pencha la tête d'un air las.

— Non, non. Ça me ferait plaisir, c'est tout.

— Et on dînerait où ?

— Chez moi.

Lola secoua la tête en ricanant.

— Je vois le genre...

— Mais non, je t'assure ! Bon, fais comme tu veux, Lola. Ça me ferait vraiment du bien de dîner avec toi, juste dîner, mais si ça te saoule, je comprendrais parfaitement.

— Quelle heure ?

— 21 h 30 ? Je vais d'abord passer voir mon père.

Elle capitula en soupirant. Ari lui caressa la joue d'un air reconnaissant, puis sortit sans rien ajouter.

12.

Depuis son « accident », Jack Mackenzie vivait dans une résidence spécialisée, porte de Bagnolet, payée, en partie seulement, par sa pension d'invalidité de la Police nationale. Logé dans un studio relativement confortable, il bénéficiait des services de la résidence et d'un suivi médical, tout en gardant un semblant d'indépendance. Pourtant, chaque fois qu'Ari traversait le hall d'entrée, il ne pouvait réprimer un frisson où se mêlaient un sentiment de culpabilité et l'angoisse de retrouver son père mort au milieu de son appartement.

— Bonjour, papa.

Le vieil homme avait ouvert la porte et dévisageait son fils d'un air hagard. Âgé de soixante et onze ans, il en paraissait bien dix de plus. Les joues creusées, les paupières tombantes, les yeux jaunes, une barbe taillée en pointe et les cheveux gris, il avait le regard triste des gens qui n'attendent que la mort. Il portait une robe de

chambre bleue et Ari se demanda si son père avait enfilé des vrais vêtements ce jour-là, ou même la veille.

— Il faut se méfier de la haine pour Pinochet, pour la CIA, pour la société et compagnie, chuchota Jack Mackenzie en guise de bonjour, avant de refermer la porte à clef derrière son fils.

Comme il le faisait chaque fois, le vieil homme rejoignit directement son fauteuil. Ensuite, il regardait fixement le poste de télévision éteint, comme s'il était captivé par des images que personne d'autre ne pouvait voir.

Ari, respectant la routine, entra dans la cuisine et fit un peu de vaisselle. Puis il vint s'asseoir à côté de son père.

L'appartement n'était pas grand et le mobilier, qui n'avait pas été changé depuis la construction de la résidence, était modeste et austère. Les murs, peints en beige, n'étaient ornés d'aucun tableau et il n'y avait pas de bibelots dans le salon. Jack Mackenzie avait toujours refusé qu'Ari y apportât la moindre touche de décoration. Il préférait l'ambiance neutre et apaisante de son appartement. Ari le trouvait encore plus sinistre qu'une chambre d'hôpital.

— Papa, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Il y a aussi le grave problème de la respiration.

Ari avait renoncé depuis longtemps à répondre aux phrases de son père quand il n'en comprenait pas le sens. Sinon, la conversation n'en finissait pas et devenait de plus en plus surréaliste. Par moments, Jack Mackenzie exprimait des choses sensées – il aimait par exemple parler avec son fils des chansons de Georges Brassens ou évoquer l'histoire du Canada et de l'Arménie – et Ari se raccrochait à ces rares instants de lucidité. Ce soir, il espérait seulement que son père en aurait un. Parce qu'il avait une question importante à lui poser.

— Papa, je suis venu te dire que Paul, ton ami Paul Cazo, est mort hier soir.

Le vieil homme resta silencieux. Il ne regarda même pas son fils. Après quelques secondes, qui parurent une éternité à Ari, il leva lentement le bras et bougea les

doigts comme s'il tenait la télécommande pour changer de chaîne.

Ari posa sa main sur l'épaule de son père.

— Allons, ne fais pas comme si tu ne m'avais pas entendu. Je sais que ça te fait beaucoup de peine, papa. Je sais que tu aimais Paul plus que n'importe qui.

Jack Mackenzie cligna plusieurs fois des yeux, sans quitter du regard l'écran gris-bleu. Son visage, soudain, sembla se détendre, perdre un peu de sa rigidité.

— C'est que, vois-tu, je ne veux aucun rapport avec le contexte, articula-t-il à voix basse avec une lenteur exagérée, et Ari vit alors une larme perler au bord de sa paupière.

Il serra le bras de son père, comme soulagé que celui-ci lui ait montré, à sa façon, qu'il comprenait, au moins partiellement, ce qui se passait autour de lui.

Ils restèrent un long moment ainsi, sans parler, puis le vieil homme se tourna vers son fils.

— Ari, qui a gagné la Coupe du monde de football en 1998 ?

— La France, papa, c'était la France. Tu te souviens ? Je t'ai emmené sur les Champs-Élysées le soir de la finale, quand tout le monde faisait la fête.

— Non. Non, je ne m'en souviens pas. Tu sais, Ari, je crois que je perds la tête.

— Mais non, papa.

— C'est depuis qu'Anahid est morte, tu vois. Tout le monde meurt, maintenant. À part moi. Et toi, tu es amoureux d'une femme, mon fils ?

Ari ne put s'empêcher de sourire. Chaque fois que son père revenait à la réalité, il lui posait la même question.

— Non, papa, toujours pas.

— Tu devrais faire plus attention aux femmes, Ari. Leur offrir des fleurs. Les femmes adorent qu'un homme leur offre des fleurs. Anahid, je lui portais des orchidées. Elle adorait les orchidées. Un jour, à Londres, je l'ai emmenée voir le musée des orchidées. Tu ne peux pas imaginer combien d'espèces différentes il existe. Plus de vingt mille,

si je me rappelle bien. Vingt mille, tu te rends compte ? Bien sûr, elles ne sont pas toutes aussi belles, mais tout de même ! Tu ne m'avais pas parlé d'une fille qui vend des livres à la Bastille ?

— Papa, je voudrais te poser une question au sujet de Paul.

— Paul ? Paul Cazo ? Oh, tu sais, c'est un type extraordinaire. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Papa...

Ari se demandait si c'était bien la peine d'interroger son père. Si c'étaient le lieu et l'heure... Mais la veille, dans la vitrine de Paul, deux objets l'avaient intrigué. Et il avait envie de savoir. Parce que cela aurait pu être une piste. Un début de piste.

Sur l'une des étagères en verre, parmi d'autres bibelots, il avait remarqué un compas et une équerre entrecroisés. Depuis, la question le poursuivait sans qu'il ait pu trouver la réponse dans les dossiers que lui avait donnés Iris. Personne ne connaissait Paul aussi bien que Jack Mackenzie. La réponse se nichait peut-être quelque part dans les méandres de ses souvenirs.

— Papa, est-ce que Paul était franc-maçon ?

Le vieil homme ne réagit pas tout de suite. Puis il se frotta la barbe, un geste qu'il faisait souvent quand il voulait montrer qu'il réfléchissait.

— Si on inventait un langage sans précédent et sans aucun rapport, c'en serait fini de notre caractère démentiel.

Ari soupira.

— Papa, s'il te plaît, essaie de te souvenir. Est-ce que Paul était franc-maçon ?

— Attends... Attends... Oui, Ari. Pierre Mendès France était franc-maçon.

— Oui, papa, je sais, mais Paul ?

— Oh, il y en a eu beaucoup. Voltaire, Mozart... Et même Louise Michel. Cette incroyable Louise Michel ! Et puis, comment s'appelle-t-il déjà, celui qui a inventé Sherlock Holmes ?

— Conan Doyle.

— Oui, c'est ça. Conan Doyle. Il était franc-maçon. Il y en a beaucoup. C'est pour ça que les nazis voulaient les tuer. Comme les juifs. Et puis il y a eu le génocide arménien, aussi. C'est pour ça que ta mère est venue en France avec ses parents et qu'elle t'a appelé Ari. C'était le prénom de son grand-père, mort là-bas.

— D'accord, mais tu ne m'as pas répondu pour Paul. J'ai vu chez lui une équerre et un compas, dans une vitrine. Tu crois qu'il était franc-maçon ?

— Mais non, Ari ! Paul était architecte ! Ce n'est pas la même chose. Tu dis n'importe quoi. Un jour, j'ai commencé à apprendre le swahili.

Ari se leva doucement. Pourquoi lui avait-il posé cette question ? Après tout, même si son père avait répondu par l'affirmative, il n'aurait pu en être sûr.

Il resta auprès de lui jusqu'à 20 heures, rangeant ici et là quelques affaires, parlant de tout et de rien, comme les médecins le lui avaient recommandé, pour obliger son père à discuter. Puis il lui servit le dîner qu'on avait laissé devant la porte, sur une table roulante, et il lui annonça enfin qu'il devait partir, avec ce pincement au cœur qui l'étreignait chaque fois.

Jack Mackenzie, qui ne montrait jamais de tristesse, le raccompagna jusqu'à la porte. Mais, avant de s'enfermer, il attrapa Ari par l'épaule, se pencha à son oreille et lui chuchota :

— Tu devrais lui offrir des orchidées, à ta librairie. Je suis sûr que les libraires aiment les orchidées.

13.

Un peu avant l'heure prévue, Lola sonna à la porte de l'appartement. Ari lui cria depuis la cuisine que c'était ouvert et qu'elle pouvait entrer.

Les célibataires endurcis comme Ari Mackenzie ont deux choix, en cuisine. Soit ils se font livrer leurs dîners,

réchauffent des plats surgelés ou passent leur temps dans les restaurants, soit, pour lutter contre la routine, ils deviennent des cuisiniers hors pair. Ari faisait partie de la seconde catégorie. Il était devenu, avec le temps, un véritable cordon-bleu et son seul défaut était d'être assez lent. Il prenait son temps, s'attardait à chaque étape, mais il concoctait des plats toujours différents, souvent inventifs. Lola et lui avaient même établi un petit jeu auquel ils ne dérogeaient jamais : il y avait dans l'entrée un carnet sur lequel la libraire donnait une note et livrait ses impressions sur le repas, chaque fois qu'elle venait dîner rue de la Roquette.

— J'ai piqué un côte-rôtie dans la cave de mon oncle, annonça la jeune femme en entrant dans le salon.

— Laisse pas sortir Morrison ! s'écria Ari dans la pièce adjacente.

— C'est bon, arrête de stresser comme ça, j'ai fermé la porte !

La jeune femme entra dans la cuisine.

— Ça sent bon...

— Merci, mais tu n'as rien à faire ici, tu sais que j'ai horreur qu'on me regarde cuisiner. Va plutôt déboucher ta bouteille et attends-moi dans le salon, j'arrive.

— OK, OK !

Lola attrapa le tire-bouchon et partit exécuter sa tâche. Puis elle s'affala sur le vieux canapé bordeaux, fatiguée par sa longue journée de travail.

Cela faisait deux ou trois semaines qu'elle n'était pas revenue chez Ari et elle sourit en voyant que rien n'avait changé. Toujours le même désordre.

Ari se moquait des apparences. En ce qui concernait ses vêtements ou la décoration de son appartement, il n'avait pas le moindre goût pour le luxe. Les deux seuls caprices que l'analyste s'était autorisés dans sa vie, c'était sa maison dans l'Hérault et sa voiture ; une MG-B cabriolet de 1968, vert anglais, qu'il gardait soigneusement dans un box de l'autre côté de l'immeuble et qu'il ne sortait qu'occasionnellement. Il avait emmené Lola en balade une

ou deux fois et elle avait été étonnée du sourire de gosse qu'arborait Ari dans ces rares moments. À sa connaissance, il n'y avait que deux choses dans la vie qui donnaient à Mackenzie ce regard malicieux. Sa décapotable anglaise et les bonnes bouteilles de whisky écossais.

Le deux pièces ressemblait à un appartement d'éternel étudiant, à la seule différence qu'il n'y avait pas d'ordinateur et que, Mackenzie vivant, il n'y en aurait sans doute jamais. Une seule des trois fenêtres du salon n'avait pas de jalousie et il faisait toujours assez sombre à l'intérieur. Cinq larges bibliothèques bondées emplissaient deux des quatre murs. Depuis plusieurs années elles ne suffisaient plus et les livres – dont la plupart avaient été achetés au Passe-Muraille – débordaient de partout, au-dessus des strates plus anciennes. Il y avait même des piles par terre et Lola s'était toujours demandé comment Ari pouvait s'y retrouver. Mais c'était un sujet tabou. On ne touchait pas aux livres de M. Mackenzie.

Dans un coin, entre deux bibliothèques, il y avait les deux guitares d'Ari. Sur les autres murs étaient accrochés quelques posters, essentiellement des clichés noir et blanc de grands photographes américains de la seconde moitié du xx^e siècle. Ari avait horreur des tableaux. Surtout des natures mortes. Un jour, au musée d'Orsay, il avait fait pleurer Lola de rire en lâchant à voix haute devant une toile de Cézanne : « Quand je vois une nature morte, j'ai envie de l'enterrer. »

Les meubles, quant à eux, étaient tous dépareillés, récupérés à droite et à gauche au fur et à mesure des années, sans réel souci esthétique. En face du canapé trônait une immense télévision, encadrée de tours de DVD bancales, surchargées elles aussi.

Et puis, derrière la télévision, il y avait la grande armoire secrète. Du moins ce que Lola s'amusait à désigner ainsi. Ari y conservait tout ce qui concernait de près ou de loin son travail. Autant dire qu'il y avait là non seulement une incroyable collection de documents, de livres et de films sur les sectes, les religions, les sciences

occultes, l'ésotérisme et l'alchimie, mais aussi des objets divers et variés touchant à ces domaines. Un véritable petit musée du mysticisme, d'autant plus incongru qu'Ari Mackenzie était un parfait cartésien, athée, allergique aux croyances populaires. Lola aimait d'ailleurs le taquiner avec ça, affirmant, juste pour l'agacer, qu'elle croyait fermement au surnaturel, ce qui était exagéré, bien qu'elle fût plus ouverte que lui sur ces questions. Ari démarrait au quart de tour et plus d'une fois elle s'était amusée à le rendre hystérique en lui racontant qu'elle avait une amie qui avait une amie qui avait assisté à un phénomène paranormal, ou tout simplement en faisant mine de lire devant lui son horoscope de la semaine.

Lola aimait cet appartement qui ressemblait bien à Ari : ses goûts personnels, sans fioritures, ses livres, le paradoxe entre son côté adolescent et ses habitudes de vieux célibataire. En même temps, elle le maudissait parce qu'il était le lieu qui symbolisait ce qu'elle n'aurait sans doute jamais avec lui. Un espace de vie commun. Une intimité à partager. Ari lui avait mille fois signifié qu'il ne voulait pas franchir le pas. Pourtant, elle sentait qu'il l'aimait, plus fort sûrement qu'il n'avait jamais aimé. Et elle, elle aurait donné n'importe quoi pour être enfin avec lui. Mais Ari, un jour, avait refermé la porte. Et elle ne comprenait pas vraiment pourquoi. Elle ne comprenait pas ce qui le retenait. Un soir, il lui avait dit qu'il ne voulait pas d'enfants. Elle avait répondu que ce n'était pas un problème pour elle, que ce qu'elle souhaitait, c'était lui et rien d'autre. Peut-être avait-il deviné que ce n'était pas tout à fait vrai. Que l'idée de ne jamais être mère effrayait Lola. Et que même si elle était prête à ce sacrifice, cela restait, malgré tout, un sacrifice. Ou bien était-ce autre chose, de plus profond, de moins explicite. En attendant, elle l'aimait, et la douleur silencieuse de devoir se contenter de cette amitié complice la chagrinait. Mais elle n'avait pas le choix. Elle ne voulait pas le perdre.

Laisant glisser son regard de l'autre côté de la pièce, Lola remarqua un bouquet de fleurs roses aux larges

pétales striés de fuchsia, glissé dans un vase et encore enrobé de papier de soie blanc. Ce n'était pas dans les habitudes d'Ari d'avoir des fleurs chez lui.

— C'est pour qui, les fleurs ? lança-t-elle en direction de la cuisine.

Ari apparut dans le salon avec des biscuits apéritif.

— Eh bien, c'est pour toi. Ce sont des orchidées. Enfin, un *orchis papillon*, plus exactement.

— Tu vas me faire croire que tu les as achetées pour moi ? se moqua la jeune femme.

— Oui.

Lola sourit.

— Je ne te crois pas, mais c'est gentil quand même.

Elle se poussa pour lui laisser une place. Ari s'assit à côté d'elle en grimaçant.

— Bon, alors, Ari, dis-moi ce qui se passe. Tu n'as pas l'air dans ton état normal.

Il s'enfonça dans le canapé, prenant garde à sa hanche endolorie. Il aurait aimé lui dire la vérité, déballer son histoire, mais il ne s'en sentait pas la force. Pas maintenant. Il avait envie de penser à autre chose et il ne voulait pas passer la soirée à jouer les victimes.

— Rien. Beaucoup de boulot, c'est tout.

Lola s'approcha et lui posa une main sur la cuisse.

— Elle est jolie ?

Ari leva les yeux au plafond.

— Ben quoi ? insista la jeune femme en souriant. Elle est jolie ou pas ?

— Écoute, franchement, Lola, je ne vois pas de quoi tu parles...

— Eh, oh, je te connais, mon vieux. Je te vois pas pendant des semaines, puis soudain tu réapparaîs, tout déprimé, et là, je trouve des fleurs dans ton appartement ! Tu me prends pour une idiote ? Tu t'es fait larguer, c'est ça ?

Ari sourit à son tour.

— Tu sais bien que je n'ai d'yeux que pour toi, Lola.

— Ouais, ben, dans ce cas-là, tu ferais mieux de me demander en mariage avant que je convole avec un autre !

— J'étais sûr qu'en t'invitant chez moi, j'allais pouvoir me changer les idées...

Il prit la main de Lola sur sa cuisse et la serra entre ses paumes.

— Ça faisait longtemps, murmura-t-il.

La jeune femme se laissa faire un instant, puis elle enleva sa main et se redressa sur le canapé.

— Alors ? On le boit, ce côte-rôte ? Mon oncle va m'étriper quand il découvrira que j'ai piqué une bonne bouteille, alors autant la déguster dignement.

Ari se leva péniblement, partit chercher des verres et revint dans le salon, mais il s'installa cette fois en face de son amie, sur un fauteuil.

— Tu t'es fait mal quelque part ? demanda Lola en le voyant grimacer. C'est elle ? T'es tombé sur une griffeuse, c'est ça ? Une lionne ?

— Mais non ! C'est un chauffard qui a failli me renverser, je me suis un peu égratigné la hanche, c'est tout.

— Fais voir...

— Non, non, je t'assure, ça va.

Il prit la bouteille de vin et remplit leurs deux verres.

— Allez, à la tienne !

Après quelques verres, Ari parvint à changer de sujet de conversation et ils passèrent enfin à table.

Malgré le peu de temps qu'il avait eu pour préparer le repas, Ari n'avait pas failli à sa réputation. Amoureux des îles – où il avait promis à Lola qu'un jour il s'enfuirait avec elle –, il s'essayait régulièrement à la cuisine antillaise. Ce soir-là, il avait concocté un poulet au citron avec un peu d'ail et de piments, qu'il avait accompagné d'un gratin de légumes et d'un peu de riz blanc. Lola se régala et s'efforça de lui changer les idées en parlant littérature. Elle connaissait son amour pour Guy Debord et lui vanta les mérites d'une nouvelle édition commentée. Il se laissa entraîner avec plaisir sur ce terrain, plutôt heureux de penser à autre chose, au moins le temps d'un repas.

En vingt-quatre heures, il avait découvert le cadavre de son plus proche ami et manqué mourir écrasé par un inconnu... La présence de Lola lui évitait de ressasser ; le répit ne serait néanmoins que de courte durée. Il n'était pas certain de trouver facilement le sommeil. Alors ils parlèrent encore de Dos Passos, de Faulkner, de Romain Gary et, comme toujours, Ari finit par réciter son laïus sur les auteurs français qui avaient depuis trop longtemps oublié d'être « aussi » des *story-tellers*, ce qui irritait Lola. Chaque fois qu'elle lui présentait un nouveau romancier national, Ari faisait la fine bouche en prétextant qu'il avait déjà lu ça quelque part et elle lui reprochait de boudier son plaisir, par snobisme.

À la fin du dîner, Ari se leva avec difficulté, à cause de sa hanche mais aussi parce qu'ils avaient vidé à eux seuls la bouteille de vin.

— Bon, je vais nous faire des cafés ?

Lola le regarda d'un air amusé.

— Je sais pas si c'est une très bonne idée que tu prennes un excitant... Je te préviens, c'est pas parce que t'as l'air triste et vulnérable ce soir qu'on va baiser pour autant, hein ?

— Très drôle ! Tu veux un café, oui ou non ?

— Avec deux sucres.

Il se dirigea vers la cuisine, mais alors qu'il passait devant la dernière fenêtre du salon, il s'immobilisa.

— C'est pas vrai ! lança-t-il, stupéfait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ari ne répondit pas et se précipita dans l'entrée. C'était comme s'il était dégrisé d'un seul coup.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Il s'arrêta devant la commode, ouvrit le premier tiroir et en retira son 357 Magnum qu'il glissa dans sa ceinture, puis il sortit sur le palier sans donner d'explication à son amie et descendit l'escalier en trombe. Une fois en bas, il traversa la cour obscure à toute vitesse, la poitrine fouettée par le vent glacial, ouvrit le porche et bondit sur le trottoir.

Mais la voiture n'était plus là.

Pourtant, il était certain de l'avoir vue. Là, garée en bas de chez lui. La longue berline américaine marron. Il ne pouvait pas s'être trompé : il avait même eu le temps de vérifier la tôle froissée à l'endroit où la caisse avait tapé.

Ari fit quelques pas sur le trottoir, se hissa sur la pointe des pieds, mais non. Elle avait bien disparu. Il jura et remonta dans son appartement.

— Ça va pas, non ? Mais qu'est-ce qui t'a pris ? T'es gonflé, quand même !

Lola l'attendait, debout dans l'entrée, les bras croisés.

— J'ai cru voir un fantôme.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Rien, je t'assure, laisse tomber. Ferme vite, le chat va sortir.

Lola fronça les sourcils. Depuis qu'elle connaissait Ari, elle ne l'avait jamais vu aussi nerveux. Il avait beau n'avoir rien dit, elle devinait qu'il se passait quelque chose de grave.

— Tu veux venir dormir à la maison, Ari ?

— Non, non.

— Tu es sûr ?

— Certain. Je t'appelle un taxi. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Tu ne vas pas m'appeler un taxi, j'habite à deux minutes de marche !

— Alors je te raccompagne.

— Non. Tu es crevé, t'as vraiment pas l'air dans ton assiette, mon vieux. Je peux rentrer toute seule, je te remercie. Mais promets-moi de te reposer un peu, d'accord ?

— Je te raccompagne jusqu'en bas.

Lola enfila son manteau et s'apprêta à sortir.

— Attends !

Ari fit demi-tour et retourna dans le salon. Il revint avec le bouquet.

— Tu as oublié tes orchidées.

La jeune femme prit les fleurs en souriant, puis ils descendirent ensemble au pied de l'immeuble. Là, Ari la

serra fort dans ses bras. Il aimait tant la sentir blottie près de lui, sentir sa petite poitrine écrasée contre son cœur, son souffle dans son cou. Il recula la tête et résista à une terrible envie de l'embrasser sur la bouche, comme ils l'avaient fait mille fois dans le passé. Lola dut s'en rendre compte et se dégagea.

— Prends soin de toi, Ari, et appelle-moi vite, OK ?

— Promis.

La jeune femme s'éloigna, le pas mal assuré. Il la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout de la rue.

Hanté par les images des deux derniers jours, il ne trouva le sommeil que très tard.

14.

La nuit noire et glaciale était tombée depuis longtemps sur Cambrai. Les rues, scintillantes de pluie, étaient désertes et toute la ville était plongée dans le silence. Mona Safran referma la porte en verre de la galerie, jeta un dernier coup d'œil sur le trottoir et baissa le rideau électrique.

Elle enleva son long manteau trempé et s'ébouriffa les cheveux en frissonnant. Elle était pressée de rentrer chez elle, mais elle avait une dernière chose à faire qui ne pouvait pas attendre. Elle ramassa le paquet de courrier amassé au bas de la porte et le posa sur le comptoir.

Elle traversa la longue pièce sans allumer la lumière. Elle n'avait pas l'habitude de voir sa galerie ainsi, dans la pénombre. Les tableaux accrochés aux murs prenaient une teinte différente, sombre et mystérieuse. Elle entra dans la réserve et se dirigea tout droit vers le coffre. Du bout des doigts, elle composa le chiffre symbolique de la combinaison : 1 488.

Elle sortit de son sac le boîtier métallique qui protégeait le carré, l'ouvrit avec précaution et regarda le vieux parchemin. Le visage grave, elle caressa délicatement la

surface rêche du papier, puis elle referma le petit réceptacle et le glissa dans le coffre.

Pour le moment, il était plus prudent de le garder ici.

La grande brune récupéra ses affaires et sortit affronter le froid de l'hiver, impatiente de retrouver le confort de sa maison. Les questions du commissaire de Reims l'avaient éreintée. Elle avait dû réfléchir soigneusement à chacune de ses réponses, sans le laisser transparaître, et se plier sans sourciller à la prise de ses empreintes. Nul doute que la police les avait retrouvées partout dans l'appartement. Mais cela ne la confondait pas pour autant : Mona venait souvent dans l'appartement de Paul. Pour le moment, l'enquête du commissaire ne l'inquiétait pas vraiment ; il semblait complètement perdu. Non, ce qui la préoccupait surtout, c'était Ari Mackenzie. Paul avait-il eu le temps de lui parler ? Elle craignait que l'agent de la DCRG n'en sache bien plus qu'il ne voulait l'admettre. Et ils avaient besoin de savoir à quel point. D'une façon ou d'une autre, elle allait devoir le faire parler.

15.

Le lendemain matin, Ari se rendit tôt à Levallois, beaucoup plus tôt que d'habitude, bien décidé à poursuivre ses recherches.

Après avoir lancé un rapide coup d'œil aux notes encore entassées sur son bureau, il passa le reste de la matinée à essayer de trouver une piste dans la vie de Paul Cazo. Une faille, quelque chose de caché qui pût indiquer qu'il avait des ennemis, qu'il avait commis des erreurs ou trempé dans des affaires suspectes.

Paul avait été architecte. Il avait obtenu son diplôme au milieu des années 1960 après des études à l'École nationale supérieure des beaux-arts. Quatre ans plus tard, il avait été inscrit sur les listes d'aptitude à l'enseignement de l'architecture. Il avait d'abord travaillé dans un grand cabinet de Reims, puis s'était installé à son compte au

cœur de la ville. Lauréat de nombreux prix, il avait été président du Corps des architectes conseils trois années consécutives. Pendant les quinze dernières années de sa carrière, il s'était consacré presque exclusivement à l'enseignement, à la recherche et aux études d'urbanisme et de réhabilitation. À en juger par la liste de ses réalisations, il avait souhaité travailler essentiellement sur des projets de logements sociaux, ce qui n'étonna guère Ari. Paul était un homme dévoué qui s'intéressait davantage à ce qu'il était en mesure d'apporter à la société qu'à l'argent que pouvait lui rapporter son métier. Ne laissant rien au hasard, Ari éplucha une à une les différentes créations du défunt ; pas une seule n'était entachée du moindre scandale, aucune n'avait défrayé la chronique. Nulle mention de pots-de-vin, d'abus de biens sociaux... Le parcours de Paul Cazo était exemplaire, rien dans sa carrière ne laissait soupçonner qu'il ait pu s'attirer de véritables ennuis.

Vers midi, alors qu'il n'avait toujours pas trouvé d'indice, Ari vit apparaître le visage rond d'Iris à la fenêtre de son bureau. Il lui fit signe d'entrer.

— Tu viens déjeuner en bas ? demanda son ex avec un sourire aimable.

— Je supporte plus cette cantine...

— On peut aller au resto, si tu veux. Il faut bien que tu manges, mon garçon !

— Non, je t'assure, c'est gentil, mais j'ai pris du retard dans mon boulot.

— Comme tu voudras.

Elle s'éclipsa aussi discrètement qu'elle était apparue et, quelques minutes plus tard, Ari se leva de son bureau. Ayant épuisé toutes les pistes sur le passé de Paul, il voulait à présent descendre aux archives, et l'heure du déjeuner était sans doute la meilleure. Il y avait rarement du monde pendant les repas.

Le transfert des fichiers manuels de la DCRG de Paris jusqu'à Levallois n'avait pas été une mince affaire. Et même si le gigantesque travail de numérisation, ralenti par les évolutions successives des systèmes d'exploitation

utilisés par les services, avait bien avancé, il restait une quantité impressionnante d'archives papier, de microfiches et de microfilms.

La question de l'appartenance de Paul Cazo à la franc-maçonnerie continuait de tarauder Ari et même s'il n'était pas certain que cela pût avoir une véritable importance, la présence de l'équerre et du compas dans la vitrine du vieil homme était pour l'instant la seule chose qui l'avait étonné. Peut-être se laissait-il influencer par l'habitude professionnelle qu'il avait de s'intéresser aux sociétés secrètes ; l'appartenance à une loge maçonnique restait un fait somme toute assez banal, mais c'était le seul indice qui pût indiquer qu'il y avait dans le passé de Paul Cazo quelque chose qu'Ari ne savait pas encore. Quelque chose d'un peu mystérieux. Pour peu que l'architecte ait occupé un poste important dans l'une des diverses obédiences maçonniques françaises avant que tout soit informatisé aux RG, il se pouvait qu'Ari en trouve la trace au sous-sol.

Parcourir les fichiers manuels des renseignements généraux était un travail de fourmi, long et laborieux, mais il adorait ça. Ari était capable de passer des heures au milieu de ces vieilles fiches poussiéreuses ; il aimait l'écriture soignée des agents de l'époque, la couleur jaunie du papier et l'excitation que l'on éprouve chaque fois que l'on tire un nouveau tiroir en bois, impatient de voir quel secret il recèle.

Année par année, il consulta les archives constituées par ses aînés sur les activités des loges maçonniques entre le début des années 1960, moment à partir duquel Paul aurait pu être initié, et la fin des années 1970, quand la saisie de ces fichiers devint informatisée. Il consulta la liste des dignitaires, puis le nom des frères ayant participé à des colloques ou à des réunions publiques, ce que les maçons appelaient des « tenues blanches ouvertes ». N'ayant rien remarqué de spécial, il élargit sa recherche à toutes les fiches évoquant la maçonnerie en général.

Il était près de 18 heures quand Ari dut se résoudre au fait qu'il ne trouverait probablement rien ici, que le nom

de Paul Cazo ne figurait nulle part et qu'il ne lui restait plus qu'une seule solution. Une solution qu'il aurait préféré ne pas envisager, mais il n'avait pas d'alternative. Il se raccrochait à un ridicule brin de paille, mais c'était tout ce qu'il avait. Il décida de remonter dans son bureau pour appeler un contact qu'il avait au Grand Orient de France.

Arrivé au septième étage, Ari tomba nez à nez avec Duboy. Le chef de la section Analyse et Prospective semblait fou de rage.

— Vous vous moquez de moi, Mackenzie ?

— Pardon ?

— On vous a cherché tout l'après-midi. Vous n'êtes même pas joignable sur votre portable !

— J'étais aux archives.

— Qu'est-ce que vous foutiez aux archives ?

— Je cherche des infos pour une note.

— Tout l'après-midi ? Vous me prenez pour un imbécile, Mackenzie... Vous croyez que je ne devine pas ce que vous êtes en train de faire ? Je vous avais demandé de ne pas vous mêler de cette affaire !

— Ces synthèses seront demain matin sur votre bureau, chef.

Ari avait prononcé ce dernier mot avec une pointe d'ironie qui n'avait pas échappé à son supérieur.

— Vous ferez moins le malin tout à l'heure : le directeur adjoint vous attend dans son bureau.

Ari fut certain de déceler un sourire sur le visage de son supérieur.

— Depierre a quelque chose d'urgent à vous annoncer, Mackenzie. Si j'étais vous, je ne le ferais pas attendre une seconde de plus.

Le chef de section lui tapa sur l'épaule d'un air condescendant et s'éloigna d'un pas rapide.

Ari resta un instant immobile dans le couloir. Un rendez-vous inopiné chez le directeur central adjoint n'était pas bon signe, surtout si cela provoquait la satisfaction de Duboy. Ari devina qu'il allait se faire remonter les bretelles. Mais au lieu de se rendre directement chez

Depierre, comme le lui avait recommandé le chef, il partit dans son propre bureau.

En traversant l'étage, il croisa les regards de collègues qui le dévisageaient d'un air inquiet. Tout l'immeuble devait être au courant de ce qui l'attendait. Il s'efforça de ne pas y prêter attention. Il avait d'autres soucis en tête.

Arrivé dans son bureau, il s'assit sur son fauteuil pivotant. Une diode rouge clignotait sur son téléphone. Il consulta la liste des appels en absence. Les numéros de poste de Depierre et de Duboy apparaissaient plusieurs fois. Mais ce n'était pas ce qui l'intéressait. En haut de la liste, il reconnut un numéro qui lui sembla bien plus important : celui du commissaire de Reims. Il le rappela aussitôt.

— Commissaire Bouvatier ?

— Oui. J'essaie de vous joindre depuis tout à l'heure, Mackenzie.

— Vous avez du nouveau ? le pressa Ari.

— Sur le meurtre de votre ami, pas grand-chose...

— Alors quoi ?

Le commissaire se racla la gorge, puis il annonça enfin la nouvelle.

— On m'a appris cet après-midi qu'il y avait eu un meurtre à Chartres ce matin. Et devinez quoi ?

— Même mode opératoire ?

— Oui. La victime, un homme d'une cinquantaine d'années, a été ligotée sur la table de sa salle à manger et on lui a entièrement vidé le crâne.

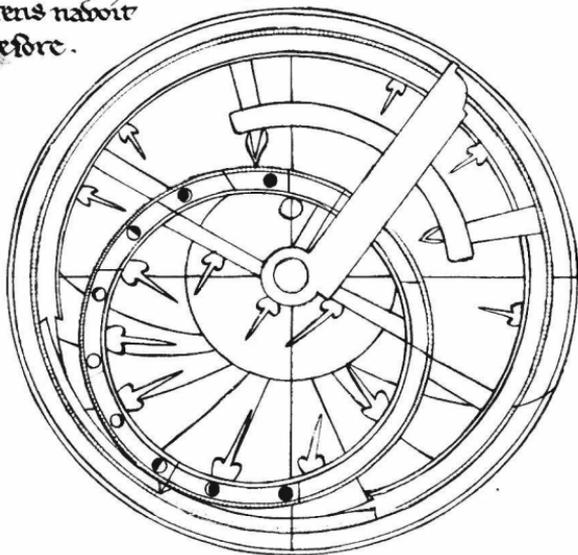
TROISIÈME PARTIE

La terre

L:VJL:

LA RP - O VI SA

De ui cer engen que gerbers daureillac aporta ichi
li quez nos aprent le mistere de co qui est en son
leciel et en cel tens nadoit
nule estriture de fore .



Por bien comencher, ia le cors de le lune deuras fuir
les uiles de franche e dailleurs lors prenras tu
mesure por co que acuelles bonkemin.

16.

Les deux hommes, par précaution, avaient choisi de ne jamais se rencontrer deux fois au même endroit. Ce jour-là, ils s'étaient donné rendez-vous sous la Grande Arche de la Défense. Le vent de l'hiver sifflait sous la toile blanche dressée entre les colonnes de la gigantesque structure et faisait vibrer les longs câbles entrecroisés. Il y avait peu de monde, en cette saison, et l'esplanade ressemblait à un port abandonné. Les grandes tours scintillaient au soleil bas de l'hiver, projetant mille éclats de lumière dans le ciel blanc de Paris.

Ils entrèrent côte à côte dans l'ascenseur en verre qui menait au sommet de la Grande Arche. Le temps de la montée suffisait pour ce qu'ils avaient à se dire et, ici, personne ne pouvait les entendre.

La capsule transparente s'éleva au-dessus du parvis ivoirin.

— Tenez, dit le plus âgé en sortant une enveloppe de sa poche. Et de trois.

— Vous l'avez regardé ?

— Évidemment. Ce qu'il contient m'intéresse tout autant que vous.

— Cela prend forme ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— C'est difficile à dire, pour le moment. Le troisième carré représente une statue que je n'ai pas encore identifiée. Il faudra attendre de les avoir tous, soyons patients.

Mais vous verrez, il y a des choses passionnantes. Nous ne serons pas déçus, j'en suis certain.

— Parfait.

L'élégant homme chauve se retourna vers la baie vitrée et admira la vue qu'ils avaient sur la longue voie royale de la capitale. L'Arc de triomphe et la Concorde s'alignaient parfaitement.

— Vous vous êtes occupé de Mackenzie ? Demanda-t-il sans quitter ce spectacle des yeux.

— C'est en cours. Dites à votre recrue de ne plus s'en mêler. Mes hommes ont repéré sa voiture en bas de chez Mackenzie. Ce n'est pas malin. Je vous ai dit que je m'en chargeais moi-même... Je n'aime pas l'improvisation.

— Bien sûr. Je lui dirai. Ne vous inquiétez pas. Tout se déroule comme prévu.

L'ascenseur s'immobilisa en haut de la Grande Arche. Les deux hommes en sortirent et chacun partit de son côté.

17.

— Asseyez-vous, Mackenzie.

Ari s'installa en face du directeur central adjoint. Depierre était un homme de la cinquantaine, un peu fort, brun, le crâne gagné par un début de calvitie, et qui portait sur son nez de trop grosses lunettes aux montures nacrées. Il avait fait l'essentiel de sa carrière à la DST avant d'atterrir à la DCRG au grade d'inspecteur général. Il s'avérait un directeur adjoint fin, brillant et pour lequel Ari avait beaucoup de respect. Il était arrivé à ce poste au mérite, sans le moindre appui politique, et on sentait qu'il aimait la maison, qu'il avait une vision plutôt saine du rôle que devaient jouer les RG au sein de la République. Le mot « service » n'avait pas à ses yeux n'importe quelle valeur. Mais c'était aussi un homme strict et rigoureux qui, s'il connaissait les qualités de Mackenzie, n'était pas particulièrement fanatique de ses méthodes.

— Écoutez, monsieur l'inspecteur général, je suis sincèrement désolé si je suis un peu absent, ces temps-ci, mais...

— Je vous arrête tout de suite. Ce n'est pas pour ça que je vous ai convoqué, Mackenzie, même si votre absentéisme notoire n'arrange pas les choses.

Ari fut surpris par la réponse de son supérieur, mais surtout par le ton qu'il avait employé, d'une inhabituelle gravité.

— J'ai eu droit à un coup de fil furieux du procureur de Reims. Il n'apprécie pas que vous mettiez votre nez dans son enquête et je partage son agacement.

— Je ne mets pas mon nez dans son enquête !

— Allons, Mackenzie, ne faites pas l'innocent ! Je sais que M. Cazo était proche de votre famille et je comprends que vous ayez envie de savoir ce qu'il s'est passé, néanmoins vous connaissez nos principes. On ne mélange pas le boulot et la vie privée. Un point c'est tout.

— Écoutez, Depierre, je n'ai rien fait de bien méchant. J'essaie juste de comprendre pourquoi cet homme sans histoires s'est fait assassiner. C'est un type à qui je dois beaucoup, et...

— Justement, Mackenzie, justement. J'ai peur que vous ne vous mettiez dans une situation délicate, avec cette affaire, et je n'ai pas envie que cela rejaillisse sur votre travail ou sur celui de vos collègues. Je respecte vos compétences, mais vous ne pouvez pas négliger nos méthodes. Ici, on est une équipe, et dans une équipe, on doit respecter les règles. Vous êtes sur le point de faire des bêtises, là. J'ai décidé de vous donner quelques jours.

Ari écarquilla les yeux, incrédule.

— Une mise à pied ?

— N'exagérons rien... Vous avez des jours de vacances à prendre et je pense que c'est le bon moment. Prenez un peu de distance, le temps que cette enquête soit finie. Un petit voyage vous ferait du bien, non ?

— Non. Pas du tout, non ! J'ai du boulot. Excusez-moi, mais je n'ai absolument pas envie de prendre des vacances !

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, Ari. Je ne vous propose pas de prendre des vacances. Je vous l'ordonne.

L'analyste se laissa tomber contre le dossier de son fauteuil. Il ne manquait plus que ça ! Après le meurtre inexplicable de Paul, cette histoire de vacances forcées était complètement irréaliste. Il aurait aimé croire qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie, mais ce n'était pas le genre du directeur adjoint.

— Alors je fais quoi, moi ? Je prends mes affaires et je rentre chez moi, c'est ça ?

Depierre ajusta ses grosses lunettes.

— Eh bien, ma foi, oui. Vous avez quinze jours de vacances à rattraper, je vous demande de les prendre immédiatement.

— Quinze jours ?!

Sidéré, Ari jugea toutefois qu'il ne servait plus à grand-chose de rester ici. Il se dirigea vers la sortie, puis, avant de fermer la porte, il adressa un dernier regard au directeur adjoint.

— J'en ai vu de toutes les couleurs, ici, mais le coup de la mise à pied déguisée en vacances, on me l'avait jamais fait !

Depierre ne sut quoi répondre et, de toute façon, Ari ne lui en laissa pas le temps. Il claqua la porte et regagna son bureau. Hors de lui, il prit son trench-coat et s'apprêta à sortir. Mais alors qu'il gagnait la sortie, son regard se posa sur la corbeille du courrier. L'une des enveloppes portait une écriture qu'il aurait reconnue entre mille.

C'était celle de Paul Cazo.

18.

— Sylvain Le Pech, cinquante-six ans, patron d'une entreprise de charpenterie. Un homme sans histoires,

à première vue. Il a été retrouvé ce matin par sa voisine, vers 11 heures, chez lui, ligoté sur la table de sa salle à manger, et en piteux état. C'était pas beau à voir...

L'autopsie était quasiment terminée quand Alain Bouvatier était entré dans la salle où un médecin légiste officiait sous les yeux d'un commissaire divisionnaire. Sans hésiter, Bouvatier avait fait le trajet depuis Reims pour rencontrer son collègue et échanger des informations.

En traversant les rues de Chartres, il n'avait pu s'empêcher de comparer la ville à Reims. Les cœurs des deux cités avaient de nombreux points communs, tant par la couleur des murs que par la domination imposante de leur cathédrale. Il avait l'impression de retrouver ici quelque chose de l'esprit qui régnait chez lui... Une sorte de survivance du passé, muette, portée par les pierres.

C'est le commissaire divisionnaire Allibert, de la division criminelle de la DIPJ¹ de Versailles, qui était chargé de l'enquête. Un homme d'une cinquantaine d'années, bedonnant, avec quelques rares cheveux qui se battaient sur le crâne. Bouvatier sentit tout de suite qu'ils n'étaient pas de la même école.

Allibert lui tendit deux Polaroid.

— Regardez. Ça ressemble au vôtre ?

Bouvatier prit les photos et les étudia minutieusement. Tout concordait. La position du corps, étendu nu sur la table, la fine corde blanche sur les poignets, les chevilles et le torse et, bien sûr, le trou sur le dessus du crâne, du même diamètre.

— Oui, très exactement. Vous avez retrouvé des traces d'acide et de tensioactif dans la boîte crânienne ? demanda Bouvatier.

Le médecin légiste, qui était en train de recoudre la poitrine du cadavre de l'autre côté de la pièce, opina du chef.

1. Direction interrégionale de la police judiciaire.

- Une sacrée dose, oui.
- Et du curare dans le sang ?
- Ça, il faudra attendre les résultats de l'analyse, mais cela pourrait être le cas, en effet, j'ai noté une certaine hypotonie musculaire.
- Vous m'avez apporté votre dossier ?
- Oui. Il est là, répondit Bouvatier en lui donnant une chemise. Vous pourrez me passer une copie du vôtre ?
- Allibert fronça les sourcils.
- Eh bien... Vous n'êtes pas au courant ?
- De quoi ?
- Je suis gêné, mais... Le procureur Rouhet, de Chartres, a décidé de regrouper les deux instructions. C'est ma division à la DIPJ qui va reprendre toute l'enquête.
- Vous plaisantez ?
- Non, je suis désolé...
- Vous voulez dire qu'on me retire l'affaire ?
- Disons qu'il a paru plus simple aux deux procureurs de centraliser le dossier. On a visiblement affaire à un meurtrier en série, c'est assez logique.
- Ils auraient pu me prévenir !
- Je suis navré. Je vous tiendrai au courant, si vous voulez...
- J'aimerais bien, oui, c'est quand même moi qui ai ouvert le dossier !
- Allons, ne vous plaignez pas, Bouvatier. À mon avis, ça va être un sacré merdier, cette histoire.
- Le commissaire de Reims ne répliqua pas. En réalité, il savait pertinemment que son collègue était ravi de récupérer l'enquête pour lui seul. Une affaire comme celle-là, c'était une aubaine dans une carrière de flic. Mais il était inutile de résister. Le procureur de Chartres aurait certainement le dernier mot et Bouvatier n'était pas un homme de réseau, il ne pourrait pas faire pression pour garder la main.
- Je vois. Vous direz au procureur qu'il aurait pu m'avertir et m'éviter le trajet.

- Bah, vous savez comment ça marche, Bouvatier.
- Oui. Je sais...
- Je vous raccompagne ?

19.

Comme à son habitude, Ari s'était arrêté à l'An Vert du Décor, à l'angle de la rue de la Roquette et de la rue de Lappe, un de ces établissements qui suivaient la mode des lounge bars, avec une déco faussement vieillie. Gros fauteuils feutrés, murs gris peints à l'éponge, une *ambient music* diffusée sur des haut-parleurs discrets et un mobilier qui semblait tout droit sorti de chez un brocanteur.

Le personnel était jeune, les deux serveuses plus que charmantes et le plaisir des yeux comptait pour beaucoup dans la fidélité d'Ari. Il fallait bien reconnaître qu'avec les années son faible pour les jeunes femmes s'aiguisait, et il aimait ce jeu de flirt complice, sans véritable arrière-pensée, auquel il se livrait volontiers avec elles, comme si c'eût été une forme de politesse. Ce rituel amusait beaucoup moins Lola quand il s'y prêtait devant elle, mais cela le motivait peut-être encore davantage. Lola était si jeune et si belle, attirait tant de regards qu'il avait parfois ce besoin bassement humain de chatouiller un peu sa jalousie.

— Bonjour, Ari. Ça fait un moment qu'on ne t'a pas vu ! On commençait à s'inquiéter que tu aies changé de crémerie !

Élodie était une grande blonde affable, légère et enjouée, qui portait toujours des tenues incroyablement sexy pour mettre en valeur ses longues et belles jambes, ses épaules menues et son dos délicieusement musclé. Cela faisait un peu plus d'un an qu'elle travaillait dans le bar et, à force de le voir traîner ici jusque tard dans la nuit, elle avait fini par bien connaître Mackenzie. À une ou deux reprises, elle était allée nourrir Morrison

pour lui rendre service. En échange, Ari avait fait sauter quelques-uns de ses PV.

— Mais non. Tu sais bien que je ne peux pas me passer de vous. Mais j'ai pas mal de boulot, en ce moment, répondit-il.

— Pauvre chou ! Un whisky ?

— Comme d'habitude. Et dis au patron de me changer cette musique inaudible !

La serveuse éclata de rire.

— Pas assez rock pour toi, c'est ça ?

— C'est de la soupe !

— Quand est-ce que tu nous fais un concert ici ?

— Un jour, peut-être...

Élodie s'éloigna en lui adressant un clin d'œil.

L'année précédente, le jour de la fête de la musique, Ari, qui n'était pas mauvais guitariste, était venu faire un bœuf avec le groupe de blues qui avait investi les lieux. Depuis, le patron de l'An Vert du Décor ne cessait de lui proposer de venir faire son propre concert. Mais cela faisait longtemps que Mackenzie avait laissé la musique de côté. Pendant toute son adolescence, il avait participé à plusieurs formations de rock et de blues, arpenté les petites scènes parisiennes avec un certain succès ; il avait complètement arrêté depuis son entrée dans la police. Question de temps. Il se contentait de jouer tout seul chez lui, certains soirs. L'envie de remonter sur scène le titillait régulièrement, bien sûr, mais il était incapable de franchir le pas.

La programmation changea enfin dans les haut-parleurs avec une chanson de Benoît Dorémus. Ari eut un sourire satisfait. Il avait besoin d'un bon whisky et de rock. Un mélange qui, paradoxalement, lui permettrait de réfléchir plus librement.

Pendant le trajet de Levallois à Bastille, il n'avait pu s'empêcher de se demander si cette histoire de mise à pied avait un rapport avec ce qui se passait depuis deux jours. Quelqu'un avait-il fait pression sur ses supérieurs pour les obliger à mettre Ari à l'écart ? À moins que les

liens qu'il croyait voir entre les événements de ces dernières vingt-quatre heures ne fussent que la conséquence de son habituel sentiment de persécution. Lola lui reprochait souvent d'être complètement parano, ce à quoi il se contentait de répondre que c'était une qualité essentielle dans son travail.

La serveuse lui apporta un verre de whisky.

Ari apprécia le nez légèrement fumé du breuvage, but une première gorgée et dégusta le bouquet de malt et de sherry. Il aimait ces single malt d'Écosse qui avaient un goût en bouche assez doux tout en gardant un caractère prononcé. Celui-ci avait la particularité d'avoir un final assez long où des saveurs d'épices refaisaient surface.

Ari sortit de sa poche l'enveloppe de Paul. Il l'avait ouverte dans le métro mais avait voulu attendre l'intimité du bar pour l'examiner de plus près.

Il n'y avait pas de lettre, pas un seul mot de son ami, mais seulement une photocopie, sans la moindre explication.

Ari aplatit le papier devant lui et l'inspecta.

C'était la copie d'une feuille de manuscrit visiblement très ancien. La page comportait du texte ainsi qu'un large dessin qui occupait presque tout l'espace. On eût dit l'extrait d'un codex de Léonard de Vinci ou quelque chose de plus vieux encore. Par endroits, les contours de la page originale étaient révélés par le contraste de la photocopie, imprécis, abîmés comme ceux d'un antique parchemin. En haut de la feuille, il y avait neuf lettres et un tiret, groupés deux par deux, qui faisaient penser à une sorte de code secret. « LE RP –O VI SA ». Plus bas, deux textes de tailles différentes, l'un à côté, l'autre en dessous de l'illustration, évoquaient de l'ancien français et le tracé des lettres trahissait une écriture médiévale. Ari reconnaissait les racines de certains mots, mais pas suffisamment toutefois pour comprendre le sens du message.

Le dessin représentait une sorte de boîtier circulaire où deux disques gradués venaient se superposer autour d'un axe, lequel était fermé à son sommet par une cheville. Le disque supérieur était ajouré ; il semblait pouvoir pivoter, et sur l'une de ses branches étaient dessinées les différentes phases d'un cycle lunaire.

Tout en haut de la feuille, à gauche, une inscription plus moderne surplombait l'ensemble. Elle avait sans doute été écrite au stylo à plume par-dessus l'original : « L :: VdH :: ».

La seule chose qu'Ari savait avec certitude, c'était que ces trois points en triangle qui apparaissaient après certaines lettres étaient caractéristiques des abréviations utilisées par les francs-maçons dans leur alphabet crypté. Pour le reste, il se demandait bien ce que pouvait représenter cette feuille et, surtout, pourquoi Paul Cazo la lui avait envoyée par la poste.

Ari tentait de déchiffrer le texte quand il sentit son téléphone vibrer dans sa poche.

— Allô ?

— Mackenzie ?

Il reconnut la voix du commissaire Bouvatier.

— Bonsoir. Vous avez du neuf ?

— J'ai une mauvaise nouvelle et, comment dire... une plus mauvaise nouvelle encore à vous annoncer.

— Allez-y, je ne suis plus à ça près.

— Je suis à Chartres. La mauvaise nouvelle, c'est que nous avons bien affaire à un meurtrier en série. Les deux affaires concordent : le détergent, le curare, le crâne vidé...

— Et la plus mauvaise nouvelle ?

— On m'a retiré le dossier.

— Comment ça ?

— Le procureur de Chartres veut garder le bébé pour lui tout seul : il a confié l'enquête à la DIPJ de Versailles. Le procureur de Reims lui confie le dossier. Je ne suis plus sur le coup.

Ari se garda de préciser que, décidément, c'était la journée des licenciements abusifs. Bouvatier reprit :

— Je suis désolé. Je vais tout de même essayer d'avoir des infos... Je vous tiendrai au courant si j'ai quoi que ce soit, promis, mais l'affaire n'est plus entre mes mains.

— C'est très aimable, Bouvatier. Pourquoi faites-vous ça ?

— Bah, on est un peu pareils, vous et moi.

— Vraiment ? Eh bien, je vous plains.

Le commissaire laissa échapper un rire.

— J'ai suivi de loin vos histoires, au moment du remaniement, chez vous. Je me sens assez solidaire de vos... prises de position.

— C'est gentil, merci. Cela dit, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de la fermer, à l'époque.

— Des soucis ?

— Bah... Je vous raconterai un de ces quatre. En tout cas, merci à vous. Si un jour je peux vous rendre service...

— On verra. En attendant, bon courage, Mackenzie.

Ari raccrocha. Il commençait à se faire tard et l'An Vert du Décor était de plus en plus bondé. Cela devenait difficile de travailler. Il rangea la mystérieuse lettre dans sa poche, but son whisky, posa un billet sur la table et prit la direction de son appartement.

Le vent hivernal s'infiltrait dans son trench-coat et il en releva le col contre son cou en frissonnant. La nuit était déjà tombée et Ari accéléra le pas, pressé de trouver chez lui un peu de calme et de chaleur. Dehors, il y avait encore foule. Habités du quartier qui filaient tête basse, fêtards amassés dans les bistrotts et sur les trottoirs, touristes curieux, commerçants chinois ouverts jusque tard dans la nuit, voitures, scooters, la rue grouillait comme un jour d'été. Il passa le porche, prit son courrier puis s'engouffra dans le vieil escalier. Arrivé en haut des marches, alors qu'il était sur le point d'ouvrir la porte de son appartement, il s'immobilisa. Il venait d'entendre un bruit.

Il s'approcha et colla son oreille contre le bois. Il en était certain maintenant : quelqu'un était à l'intérieur.

Par précaution, il plongea la main dans son manteau et prit son revolver. Puis il ouvrit la porte et s'engagea dans l'entrée, l'arme au poing. Son salon était sens dessus dessous. La scène de l'hôtel de Reims se répétait. Tous les tiroirs avaient été ouverts, tous les objets jetés au sol...

Les bruits venaient de la chambre. Ari sentit le rythme de son cœur s'accélérer. Il avança prudemment. Ne pas signaler sa présence. Il fallait voir qui était là, avant de décider comment réagir.

Les doigts serrés sur son revolver, il progressa en crabe, penchant la tête pour essayer de regarder l'intérieur de la chambre. Au milieu du salon, il marcha malencontreusement sur un boîtier de CD. Immédiatement, les mouvements cessèrent de l'autre côté de la cloison. Il était repéré.

— Qui est là ? lança-t-il. Sortez doucement !

À peine eut-il prononcé ces paroles qu'une ombre vacilla dans la pièce voisine et qu'un coup de feu éclata. Ari roula sur le sol pour se mettre à l'abri. Il tenta de reprendre sa respiration.

Une chose était sûre, ce n'était pas un banal cambriolage...

Il devait vite se mettre à couvert. Accroupi, il rejoignit la cuisine, son revolver pointé vers la chambre. À mi-chemin, il crut voir une silhouette bouger et, d'instinct, tira à son tour. La déflagration résonna dans tout l'appartement, suivie d'un bruit de chute et de verre brisé. Un tableau qui s'était décroché. Les voisins avaient probablement déjà appelé la police. Un troisième coup de feu éclata, mais Ari, réfugié dans la cuisine, était désormais hors de portée. Le tireur, visiblement seul, essayait peut-être de couvrir une sortie, mais il n'avait aucun moyen d'atteindre l'entrée sans s'exposer entièrement. Il était bloqué dans la chambre. La seule issue possible pour lui était la fenêtre, mais du troisième étage, Mackenzie lui-même ne s'y serait pas risqué.

Placé en embuscade, prêt à tirer, Ari n'avait rien de mieux à faire qu'attendre.

Voyant que l'autre ne bougeait pas, il se décida à lui parler.

— T'as le choix, mon pote. Soit tu sors gentiment de ma piaule avec les mains sur la tête, soit tu te fumes une clope sur mon lit en attendant sagement l'arrivée des flics, mais là, je veux pas te décevoir, je vois pas comment tu vas pouvoir t'en sortir...

Aucune réponse, évidemment.

Après un court instant, Ari entendit un petit bip, puis une voix qui murmurait. « Michaël ? C'est moi. Le type est rentré. Je suis bloqué dans l'appartement. Viens me sortir de là. »

Coup de bluff ? Pas sûr. C'était en tout cas trop dangereux pour Ari de rester dans la cuisine. Si un autre individu entraînait dans l'appartement, les choses risquaient de se compliquer. À un contre deux, sauf dans les mauvais films, les chances de s'en sortir étaient minces. Il fallait réagir. Bloquer la porte de l'appartement en espérant l'arrivée de la police ? Non, il deviendrait à son tour une cible facile. Sortir ? Hors de question qu'il laisse le champ libre à ces types. Il fallait les affronter une fois pour toutes et savoir qui ils étaient. Plus de temps à perdre, il devait mettre un terme à cette situation, par la force.

Ari prit sa respiration, puis, brusquement, sortit de la cuisine. En entendant la voix de son adversaire, il s'était fait une idée de l'endroit où il s'était réfugié : derrière le lit, accroupi sans doute, les bras en appui sur le matelas, prêt à tirer si Ari pénétrait dans la pièce.

Sans quitter sa chambre des yeux, il traversa l'appartement d'un pas rapide. Arrivé près de la fenêtre, il estima la hauteur où devait se trouver l'homme et tira par trois fois dans la cloison. Il le savait, les balles de son 357 Magnum n'auraient pas de peine à traverser la fine couche de plâtre.

Il entendit alors le bruit sourd et lourd d'un corps qui s'effondre. Peut-être était-ce du bluff. Mieux valait rester prudent.

En silence, il s'approcha, se plaqua contre le mur, puis roula à l'intérieur. Les gestes qu'il avait appris en Croatie lui revenaient naturellement, comme des automatismes. Le cœur battant, il s'immobilisa à quelques pas de la porte, son arme pointée devant lui. Puis, tout doucement, il tourna autour du lit et finit par apercevoir le corps inerte de son adversaire, étendu dans cette position grotesque que donne parfois la mort violente. Comme disloqué.

Du bout du pied et tout en le maintenant en joue, il bascula l'homme sur le dos. Par miracle, deux des trois balles qu'il avait tirées avaient atteint leur cible. L'une à l'épaule, et l'autre, fatidique, à la tempe. Le visage de l'intrus était en bouillie.

Alors qu'Ari s'apprêtait à le fouiller, il sursauta : quelqu'un venait d'enfoncer la porte d'entrée. Il se demanda si c'était le complice du type étendu devant lui, ou bien les flics, enfin. Mais il n'avait pas entendu leurs sirènes... La réponse ne se fit pas attendre. Il distingua bientôt les pas de plusieurs personnes, puis une voix qui s'écria :

— Police !

Ari se pencha, prit rapidement le portefeuille dans la poche du cadavre et lut son nom avant de le remettre à sa place. Il n'était pas du genre à voler des indices à des collègues... Puis, saisissant le téléphone portable que le cadavre tenait encore serré au creux de sa main, il appuya sur la touche verte pour faire apparaître le dernier numéro appelé, celui du dénommé « Michaël ». Il le mémorisa instantanément.

En repositionnant le téléphone dans la main du cadavre, Ari remarqua sur son avant-bras un tatouage représentant un soleil noir. Il avait déjà vu ce symbole quelque part, mais ce n'était pas le moment de fouiller dans ses souvenirs. Il se redressa rapidement.

— Je suis là, dans la chambre ! lança-t-il en se retournant vers le salon. Je suis le commandant Mackenzie, de la DCRG, et le propriétaire des lieux...

— Sortez les mains sur la tête.

Ari rangea son arme dans son holster, prit sa carte de police dans la main droite et sortit lentement de la pièce, les bras en l'air. En haut de son placard, il fut soulagé d'apercevoir Morrison, blotti entre deux piles de vêtements. Le pauvre chat s'était réfugié là, terrorisé par les coups de feu.

Ari entra dans le salon. Trois policiers en uniforme, blafards, lui faisaient face, l'arme au poing.

— Vous n'étiez pas obligés de défoncer la porte, glissa-t-il ironiquement, elle était ouverte...

Puis il pointa du pouce en direction de son lit.

— Le type est là. Mais je crois que c'est trop tard pour le SAMU...

20.

Vers 23 heures, Ari quitta le commissariat avec l'inspecteur général Depierre, venu le rejoindre au pied levé.

En quarante-huit heures, c'était la deuxième déposition qu'il avait dû faire et il avait eu du mal à garder son calme. L'arrivée en renfort du directeur central adjoint des RG avait toutefois permis de clarifier la situation. Légitime défense ou non, il y avait eu homicide, et sans l'aide de Depierre, Mackenzie aurait probablement passé la nuit en garde à vue.

Après plus de deux heures d'explications, Ari avait été autorisé à repartir libre, mais l'accès à son appartement, devenu scène de crime, lui était interdit.

— Merci, dit-il en s'arrêtant sur le trottoir.

Les deux hommes se faisaient face dans l'obscurité. La température était si basse que des bouffées de vapeur s'échappaient de leurs bouches.

— De rien, Mackenzie. Vous reconnaissez maintenant que mon idée de vous mettre à l'écart était plus que justifiée ? Je vous reproche de vous être trop impliqué dans

une affaire criminelle, et le soir même vous abattez un type dans votre appartement...

Ari fit une moue embarrassée.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir, Mackenzie ? demanda le directeur adjoint en enlevant ses grosses lunettes pour en essuyer les verres avec son mouchoir.

— Je vous assure que je n'en sais pas plus que vous, mais j'ai la certitude que tout cela a un rapport avec le meurtre de Cazo. Quelqu'un essaie de me faire peur, de m'empêcher de mettre mon nez là-dedans.

— Ça tombe bien, puisque vous allez prendre des vacances. Il est impératif que vous gardiez vos distances le temps que l'on éclaircisse toute cette histoire. Vous voulez que je vous fasse mettre sous protection ?

— Certainement pas !

Le directeur adjoint sourit. Il ne s'était pas attendu à une autre réponse.

— Vous avez quelque part où aller ce soir ?

— Oui, oui, ne vous en faites pas pour moi.

— Je vous dépose ?

— Non, merci, cela me fera du bien de marcher.

— Entendu. Je ne veux plus entendre parler de vous pendant deux semaines, Ari, c'est bien clair ?

Depierre serra vigoureusement la main de son collègue et Ari crut déceler dans le regard de son supérieur une sincère compassion. Pour lui, c'était déjà un grand soulagement.

— Encore merci d'être venu m'assister.

Le directeur adjoint acquiesça, puis les deux hommes partirent chacun de leur côté.

Depuis le début de la semaine, le thermomètre tombait chaque soir en dessous de zéro et on annonçait de la neige dans les prochains jours. Le froid et l'épaisseur de la nuit alourdissaient l'atmosphère et n'arrangeaient en rien l'humeur déjà chargée de Mackenzie. Ses pas le guidèrent naturellement vers la place de la Bastille.

En chemin il se remémora la scène dans son appartement, comme s'il prenait conscience maintenant de ce qu'il s'était vraiment passé.

Il avait tué un homme.

Le constat lui tomba dessus comme un fardeau qu'on lui aurait lâché sur le dos par surprise. Il y avait des années qu'il n'avait pas supprimé la vie à un homme, et même si la légitime défense ne faisait aucun doute – l'autre avait tiré le premier –, il ne pouvait s'empêcher de ressentir dégoût, malaise et culpabilité. Il ne voulait pas être de ces hommes qui tuaient sans la moindre hésitation. Et pourtant... Pourtant, il n'avait pas hésité. Pas un seul instant. Et cela ne faisait pas de lui l'homme qu'il aurait aimé être.

Ce n'était pas le moment de s'apitoyer. Pour l'instant, il devait concentrer son attention sur une seule chose : quelqu'un avait assassiné Paul, et c'était probablement cette même personne qui s'attaquait à lui. L'heure était venue de reprendre les choses en main, d'agir. Il le devait à Paul. Il se l'était promis. Il prit son téléphone portable et composa un numéro qu'il s'était juré de n'utiliser qu'en cas d'extrême urgence. Il lui semblait que les circonstances le justifiaient.

— Allô ? Manu ? C'est Ari à l'appareil.

— Tiens, Mackenzie en personne !

Emmanuel Morand était un agent de la DST qu'Ari avait rencontré en Croatie et avec qui il avait travaillé à plusieurs reprises. L'un et l'autre s'étaient souvent rendu service, bien que leurs maisons respectives fussent pour le moins en concurrence et que la collaboration entre elles ne fût pas toujours évidente. La DST et la DCRG avaient plutôt pour habitude de se tirer dans les pattes, surtout depuis que la rumeur selon laquelle le président de la République souhaitait fusionner les deux services s'était confirmée. Mais Ari et Emmanuel étaient l'un comme l'autre des agents à part, qui n'avaient pas la culture corporatiste et ils avaient l'un pour l'autre une estime qui

dépassait largement le cadre du protocole et les querelles de clochers.

— Je sais pas pourquoi, j'aurais pu parier que tu allais m'appeler ! glissa Morand avec un soupçon d'ironie dans la voix.

— Vraiment ?

— Tu sais, les rumeurs courent vite... Maintenant que j'ai des collègues à la même adresse que toi, je suis au fait de toutes les conneries que tu fais, mon pote !

— Écoute, Manu, j'ai besoin d'un service.

— Je m'en doute, sinon tu n'appellerais pas sur ce numéro et à cette heure ! Bon, dis-moi vite ce que je peux faire pour toi... Je suis en plein boulot, là.

Après quelques années de terrain, Emmanuel Morand travaillait à présent au centre d'écoutes de la DST que l'on situait, officiellement, « en forêt, dans la banlieue parisienne ».

— Tu pourrais me tracer un téléphone portable ?

— Rien que ça ?

— Eh ! On a un contrat, Manu ! Si je te réclame ça, c'est que j'ai pas d'autre solution.

Son ami fit entendre un petit rire nerveux.

— OK, OK, c'est bon, balance.

Ari lui dicta le numéro de téléphone portable qu'il avait mémorisé. Deux heures au moins s'étaient écoulées, mais le complice, le supposé « Michaël », se trouvait peut-être encore dans le quartier, ou pas très loin.

— C'est noté. Je t'appelle si je le chope... Mais tu sais, ça peut prendre du temps, hein ? D'abord, il faut que je trouve une fenêtre de disponibilité, et si ton type est hors zone ou s'il a coupé son portable, c'est plus difficile. S'il enlève sa batterie, là, c'est carrément impossible.

— Fais comme tu peux, Manu. Et appelle-moi dès que tu le localises. Quelle que soit l'heure.

— Ça marche. Prends soin de toi, Ari.

Mackenzie raccrocha et se remit en route. S'il y avait un moyen de retrouver le complice de l'homme qu'il venait de

tuer, il pourrait les identifier et peut-être comprendre ce qu'ils cherchaient chez lui. Il patienterait, s'il le fallait... Pour l'instant, c'était sa meilleure piste.

21.

Lola écarta doucement la frange noire qui lui retombait sur le front, puis, cherchant désespérément le meilleur arrangement, elle la remit en place tout en éparpillant un peu ses cheveux. Elle poussa un soupir. Elle n'aimait pas son front. Elle le trouvait trop grand et elle n'arrivait jamais à trouver une coiffure qui le dissimulât correctement. Elle fixa son visage dans le miroir ovale de la salle de bains, puis soutint son propre regard, comme pour se défier elle-même. Ses yeux étaient encore rouges et brillants.

Mais qu'est-ce que tu fous, ma fille ?

Elle avait passé la soirée à pleurer, comme elle le faisait trop souvent, ces jours-ci. En rentrant de la librairie, elle s'était assise sur son clic-clac et s'était laissée flotter vers ce territoire sombre qui, chaque fois, la faisait chavirer. C'était comme une drogue, un rituel idiot. Elle insérait dans la chaîne hi-fi ce CD où elle avait elle-même compilé tous les morceaux de musique qui avaient marqué des moments forts de sa relation avec Ari, puis, les pieds recroquevillés sous les fesses, enfoncée dans le canapé, elle relisait ses lettres. Ces si belles lettres qu'il lui avait envoyées, au tout début, débordantes de phrases et de rêves délicieux, des lettres d'adolescent à peine fardées par les mots abandonnés d'un adulte raisonnable et cultivé. Tout à la fois naïves et sincères, elles célébraient cet amour passionnel, inattendu, qui les avait bouleversés l'un et l'autre, et trahissaient déjà l'angoisse d'un avenir flou, peut-être impossible. *Je ne sais pas où on va, mon petit dauphin, mais la route est si belle !* Elle avait versé tant de larmes sur ces grandes feuilles blanches que, ici et là, un mot disparaissait sous une tache d'encre diluée ;

peu importait puisqu'elle les connaissait par cœur. Elle aurait pu réciter chaque phrase les yeux fermés, la voix d'Ari résonnant à travers ses propres lèvres.

Comme elle se sentait stupide !

Pourquoi ce besoin de replonger dans des souvenirs dont elle savait pourtant qu'ils ne pourraient lui faire que du mal ? C'était comme si elle éprouvait l'intime obligation de faire renaître cette peine, de la revivre dans une célébration autodestructrice. Elle s'abandonnait à corps perdu et se noyait dans ses pleurs pendant de longues soirées. Peut-être était-ce, à long terme, le remède dont elle avait besoin. Se faire du mal pour se faire du bien.

Il y avait ce morceau sur lequel ils avaient fait l'amour pour la première fois. *Glory Box*, ballade envoûtante du groupe de trip hop anglais Portishead. Dès la première note, elle savait que cette musique lui tirerait des larmes douloureuses qui lui brûleraient la gorge jusqu'à la faire suffoquer. Puis les paroles du refrain redoubleraient le flot de ses pleurs...

*Give me a reason to love you,
Give me a reason to be... a woman !¹*

Pourtant elle l'écoutait jusqu'au bout, et parfois même une seconde fois. Et elle pleurait plus fort encore.

À présent, debout dans sa salle de bains, la poitrine serrée dans un soutien-gorge noir, son corps fragile appuyé contre le lavabo, elle se demandait pourquoi. Et jusqu'à quand. Jusqu'à quand durerait ce refus d'oublier. Ses amis, depuis tout ce temps, s'étaient lassés de lui demander de passer à autre chose et d'envoyer Ari au diable. Sa propre mère, quand elle daignait l'appeler de Bordeaux, semblait chaque fois plus désespérée de constater que sa fille restait enfermée dans cette abnégation. *Tu n'as*

1. « Donne-moi une raison de t'aimer,
Donne-moi une raison d'être... une femme ! »

qu'à revenir à Bordeaux, Dolores. Je t'avais bien dit que tu n'aurais pas dû t'en aller. Et ça t'apprendra à aller avec des types plus vieux que toi. Je savais bien que c'était un salaud, celui-là. Sortir avec une gamine ! Cela faisait presque un an que tout le monde lui disait que c'était ridicule, qu'elle était ridicule. Mais Lola en avait assez d'écouter les autres, d'écouter sa mère. Elle voulait vivre enfin à sa manière, indépendante. Et tant pis si c'était douloureux. Au moins, elle avait, pour la première fois, le sentiment de choisir.

Car voilà... Elle aimait Ari plus que tout et, quelque part au fond de son âme, elle savait que c'était Lui, et que ce ne serait jamais personne d'autre. Ça, nul ne pouvait l'entendre, nul ne pouvait le comprendre. Ces choses-là ne s'expliquent pas. Malgré tout ce qui les séparait, malgré cette porte close qui ne s'ouvrirait peut-être jamais plus, elle savait qu'il était l'homme de sa vie. Il était tout simplement celui qui lui donnait ces foutus papillons dans le ventre.

Mais il fallait croire qu'elle n'était pas faite pour le bonheur. Cette idée était stupide, elle le savait. *La fatalité n'existe que quand on croit en elle*, disait ce texte de Simone de Beauvoir que Lola avait affiché dans ses toilettes, au milieu des cartes postales. Pourtant elle avait fini par se persuader qu'elle ne pourrait jamais être heureuse. Quand elle avait quitté Bordeaux pour monter à la capitale, elle s'était dit que sa chance allait enfin tourner. Elle avait cru laisser derrière elle toutes les blessures profondes d'une adolescence catastrophique : divorce violent de ses parents, décès de son petit frère et cette sale, sale histoire dont elle taisait le nom, même en souvenir, car cet homme lui avait fait l'indicible. Elle en gardait une large cicatrice sur le poignet droit mais, en arrivant à Paris, elle avait eu la certitude de pouvoir enfin repartir de zéro et s'ouvrir à une vie simple et sans bagages. Elle était venue chercher ici ce qu'elle croyait être son droit le plus fondamental, le droit au bonheur, et à peine l'avait-elle touché du doigt qu'il lui avait échappé.

Alors comment y croire encore ? Elle se voyait déjà vieillir seule, incapable de cicatriser, condamnée à relire ces lettres encore et encore dans la solitude cruelle de son appartement.

Il allait bien falloir qu'elle avance, qu'elle *vive un peu*, comme lui disaient ses amies. Alors ce soir elle avait décidé de sortir, de rejoindre « les miss ». Et peut-être même qu'elle chercherait quelqu'un, comme ça, pour la nuit, pour oublier, pour se sentir désirée. Trouver un garçon, pour une fille comme Lola, rien n'était plus aisé. Mais garder celui qu'elle aimait...

Elle enfila son haut noir échancré, l'ajusta, lissa le fin tissu sur ses hanches, puis se maquilla pour masquer la mine terrible que lui avaient donnée les pleurs.

À cet instant, la sonnerie de son interphone retentit dans l'entrée.

22.

Alors qu'il approchait de l'appartement de Lola, boulevard Beaumarchais, Ari reçut un appel masqué sur son téléphone. Il décrocha, intrigué.

— Allô ?

— M. Mackenzie ?

C'était une voix féminine qu'Ari ne connaissait pas.

— Oui.

— Ne quittez pas, je vous mets en ligne avec M. Beck.

Ari écarquilla les yeux. Il se demandait ce que le vieil homme pouvait bien lui vouloir à une heure pareille, et il était toujours amusé par ces personnes qui demandaient à leur secrétaire de passer leurs appels à leur place, estimant sans doute qu'ils étaient bien trop importants pour risquer de tomber sur un répondeur ou un numéro occupé.

Frédéric Beck était le président d'honneur et l'actionnaire principal de la SFAM, la deuxième plus importante société d'armement en France. Le sexagénaire, grand

officier de la Légion d'honneur, était également l'une des plus grosses fortunes de France et possédait notamment, par le biais de son entreprise, des participations dans l'industrie automobile, la presse et le bâtiment... Mais surtout, il était le père d'une fille de trente-deux ans qu'Ari avait un jour sortie des griffes d'une secte évangéliste installée dans l'Essonne et, depuis lors, le vieil homme s'imaginait avoir une dette envers lui.

Ari, qui estimait n'avoir fait que son travail, était gêné par cette affection soudaine et avait toujours refusé les nombreuses rétributions que l'industriel avait voulu lui offrir. En outre, il n'était pas particulièrement à l'aise avec les entrepreneurs richissimes de la trempe de M. Beck. Malgré tout, les deux hommes se parlaient de temps en temps et, bien qu'ils fussent issus de milieux fort différents, ils avaient fini par nouer des liens amicaux ou tout au moins respectueux.

— Ari ?

— Bonsoir, monsieur Beck.

— Je me suis laissé dire que vous aviez des ennuis...

Ari secoua la tête. C'était donc ça...

— Rien de grave, monsieur, rien de grave.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, oui. Je vous assure. La situation est... sous contrôle, dirons-nous.

— Écoutez, je ne veux pas vous déranger, Ari, mais je voulais simplement me rappeler à votre bon souvenir, et vous dire encore une fois de ne pas hésiter à m'appeler si je peux vous être utile d'une façon ou d'une autre...

Le vieil homme avait évidemment le bras long et de nombreuses accointances dans les sphères politiques. Il fallait bien reconnaître qu'il était parfois tentant d'avoir recours à ses faveurs, mais Ari s'y était toujours refusé.

— C'est très aimable, mais je vous assure que tout va bien. Transmettez mes amitiés à Mme Beck.

— Je n'y manquerai pas.

Le vieil homme raccrocha.

Ari, amusé par cet appel inopiné, rangea son téléphone dans sa poche en arrivant enfin au pied de l'immeuble de Lola.

Il s'arrêta devant la porte. Était-ce vraiment une bonne idée ? Était-ce le meilleur endroit où aller ce soir ? N'avait-il pas déjà fait assez de mal à cette fille pour lui imposer tout ce qu'il vivait à présent ? De quel droit pouvait-il encore demander du réconfort à une jeune femme qu'il avait tant fait souffrir – et qu'il faisait encore souffrir aujourd'hui ? Mais Paul n'était plus là et son père n'était pas en état de comprendre ; Lola était finalement la dernière personne à laquelle il pouvait encore se confier.

Il appuya sur l'étiquette « Dolores Azillanet » en haut de l'interphone. De longues secondes plus tard, la voix cassée de Lola répondit enfin dans un grésillement.

— Oui ?

— C'est moi, répondit-il simplement.

— Ari, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je peux monter ?

Il y eut un silence.

— T'as le don d'arriver toujours au mauvais moment, toi. J'étais sur le point de partir ! Allez, ramène-toi. Vite !

La porte s'ouvrit devant lui et il monta jusqu'à l'appartement de la libraire qui, à en juger par sa tenue, malgré l'heure tardive, était effectivement en train de se préparer à sortir. Elle portait un ensemble noir, élégant et décontracté à la fois, et elle était maquillée avec soin.

Ari entra dans le salon d'un air gêné.

Il adorait cet endroit. Il reflétait tant la personnalité de Lola ! Les meubles, la moquette, la housse de son clic-clac, tout était couleur pastel. Elle avait accumulé tant de babioles et de gadgets qu'il y aurait eu de quoi remplir un appartement deux fois plus grand ; pourtant tout était bien rangé, bien à sa place : ses cadres colorés avec les photos de ses amis et de sa famille, ses petites figurines japonaises à la mode, ses centaines de livres, ses bougies parfumées, ses montagnes de CD, ses collections de magazines d'art contemporain et tous les objets

apparemment anodins qui entretenaient sûrement en elle de vieux souvenirs secrets : flacons de parfum vides, capsules de bouteilles de bière, cailloux, paquets de cigarettes étrangères... Sur les murs, les posters de groupes de rock le disputaient aux affiches de films et aux illustrations fluo de designers urbains underground. Seule sa garde-robe échappait à son obsession du rangement. Les jeans, les jupes, les hauts, les chaussures, la lingerie, tout était entassé en vrac derrière les portes mal fermées d'un placard Kazed.

Ari se laissa tomber sur le canapé-lit.

— Bon, tu me dis ce que tu fais chez moi ? Je suis attendue dans une demi-heure au Triptyque...

— Tu vas à un concert ?

— Soirée électro hardcore. Laisse tomber, tu comprendrais pas. Bon, allez, accouche...

Ari la regarda de ses grands yeux bleus. Il était encore temps de faire marche arrière, de la laisser tranquille. Mais il n'avait pas la force de garder tout ça pour lui. Plus maintenant. Il avait besoin de parler. Parler à quelqu'un qui le connaissait et qui, il l'espérait, le comprendrait.

— Lola, je viens de tuer quelqu'un.

La jeune femme resta bouche bée, puis, comprenant que la conversation allait être plus sérieuse qu'elle ne l'avait imaginé, elle s'assit doucement en face de lui.

— Comment est-ce arrivé ?

Ari lui raconta tout depuis le début. Le meurtre de Paul, la voiture dans les rues de Reims, la lettre mystérieuse qu'il venait de recevoir et, pour finir, ce type qu'il avait abattu de deux balles à travers la cloison de son appartement et qui portait sur le bras un tatouage en forme de soleil noir. La libraire l'écouta, perplexe, sans dire un mot.

— J'ai l'impression de vivre un cauchemar, Lola. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que tout est lié, évidemment.

— C'était donc ça, ton humeur d'hier soir ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— J'avais pas envie de t'embêter avec tout ça...

— T'es vraiment trop con !

— Tu me connais ! Tu vois, maintenant que je t'ai tout raconté, je me sens idiot. J'ai l'impression de t'emmerder avec mes histoires, alors que t'es attendue à ta soirée... T'as sûrement mieux à faire que d'écouter les plaintes d'un vieux flic.

— Laisse tomber, Ari. Je ne suis pas vraiment obligée d'y aller, à cette soirée... Tu veux un whisky ?

— Avec plaisir.

Elle leur servit un verre à tous les deux.

— Tu n'as rien à te reprocher, Ari. Le type était rentré par effraction chez toi, il t'a tiré dessus. C'était ta vie ou la sienne.

— Oui, enfin, il ne suffit pas de se dire qu'on n'avait pas le choix pour assumer facilement d'avoir zigouillé un type.

— Ari ! le secoua-t-elle. T'es un flic ! Tu as participé à une opération en Croatie... Tu ne vas quand même pas te laisser démonter par cette histoire !

— Je n'étais pas soldat, là-bas, Lola. J'étais policier civil. Je participais à une opération de démilitarisation. J'ai pas passé mon temps à flinguer des mecs.

— Oui, enfin... tu en as quand même vu d'autres, hein ?

— Ouais. Mais... je sais pas. C'est pas pareil. C'était la guerre. Là, j'accuse le coup.

— T'es sûr que ce n'est pas plutôt la mort de Paul qui te travaille ?

Ari avala une gorgée de whisky.

La jeune femme serra tendrement le genou de son ami.

— Bon. Montre-moi la lettre que Paul t'a envoyée, dit-elle enfin.

Ari prit la photocopie dans sa poche et la déplia sur la table basse. Lola, qui s'était assise par terre en tailleur, se rapprocha et inspecta le document.

— Qu'est-ce que c'est que ce dessin ? On dirait une sorte de compas pour la navigation ou un appareil d'astronomie du Moyen Âge...

— Oui, c'est sans doute ça.

— Et toutes ces inscriptions... C'est en quelle langue ?

— Je ne sais pas, en haut, on dirait une phrase codée : « LE RP -O VI SA ». Quant aux deux textes du bas, ça ressemble à de l'ancien français, non ?

Lola tenta de déchiffrer l'écriture calligraphiée.

— « *Je ui cest engien que gerbers daureillac aporta ichi li quex nos aprent le mistere de co qui est en son le ciel et en cel tens navoit nule escriture desore.* » Il y a quand même pas mal de mots qu'on peut comprendre... Montre-moi le deuxième texte : « *Por bien comenchier, ia le cors de le lune deuras siuir par les uiles de franche e dailleurs lors prenras tu mesure por co que acueilles bon kemin.* » C'est vrai qu'on dirait de l'ancien français.

— Oui. Mais ce doit être une forme bien particulière... Et tu vois, là, l'inscription « L :. VdH :. » ? Les trois points en triangle, c'est la ponctuation que les francs-maçons utilisent comme abréviation pour crypter leurs textes. Le truc qui m'étonne, c'est que le document semble bien plus ancien que le XVIII^e siècle, époque à laquelle a été créée la maçonnerie. Pourtant, l'autre jour, chez Paul, j'ai vu une équerre et un compas entrecroisés dans une vitrine. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me demande si Paul était maçon, et, surtout, quel peut être le lien avec son assassinat...

— Tu crois que s'il avait été franc-maçon, il te l'aurait caché ?

— Non. Je ne vois pas pourquoi il en aurait fait mystère.

— En tout cas, ce dessin est incroyable. Tu veux qu'on fasse des recherches sur le Net pour voir ce que ça peut être ?

— Ah non, pitié ! Pas Internet ! Et si je veux avoir l'esprit clair demain, j'aurais intérêt à ne pas passer la nuit devant un ordinateur...

Lola sourit. L'allergie d'Ari à l'informatique l'avait toujours amusée. Elle n'ignorait pas que c'était une forme de coquetterie de sa part : il aimait bien se donner des airs d'intellectuel décalé.

— Comme tu voudras...

Après avoir étudié en silence le document, la jeune femme ouvrit un tiroir sous la table basse et en sortit une vieille boîte en bois. Elle en vida méticuleusement le contenu : il y avait de longues feuilles de papier à cigarettes, des bouts de carton découpés en rectangle, du tabac et un paquet enrobé de papier aluminium.

— Ça dérange pas tes instincts de flic si je roule un pétard ? demanda-t-elle en levant les yeux vers Ari.

— Ce sera pas la première fois, répondit-il d'un air indifférent. Et puis, officiellement, je suis en congé.

En général, quand Lola fumait un joint en sa présence, Ari se contentait de la regarder d'un air vaguement paternaliste... Mais cette fois, il avait envie d'en profiter avec elle. Il se doutait d'ailleurs qu'elle n'avait pas sorti ça par hasard. Cela faisait des années qu'il n'avait pas fumé du hasch et, pour autant qu'il s'en souvint, cela avait sur lui l'effet plaisant d'un somnifère. L'idée de bien dormir était assez tentante.

Quand il tendit la main après qu'elle eut tiré deux ou trois bouffées, elle le regarda avec un sourire moqueur.

— On se lâche, mon commandant ?

— Écoute, ma fille, t'étais encore à la maternelle quand j'ai fumé mon premier pétard, hein...

Lola éclata de rire et lui passa le joint. Elle adorait quand Ari jouait les jeunes décontractés. Cela lui allait si mal que c'en était attendrissant.

— Tu sais, je n'ai jamais compris ce qu'un type comme toi fichait aux RG... Tu corresponds si peu à l'image qu'on se fait d'un flic, surtout d'un flic aux renseignements.

— Bah... Je voulais être guitariste ! Mais ce sont les hasards de la vie, Lola. Après le bac, je me foutais un peu de mes études, ce qui m'intéressait, c'était la musique. Et puis j'ai fini par entrer à l'école de police pour faire plaisir à mon père. La mort de ma mère l'avait tellement détruit que j'ai pas osé le contrarier. Après, il y a eu son accident, j'ai un peu pété les plombs et je suis parti en

Croatie sans réfléchir. Et puis tout s'est enchaîné. Mais c'est vrai que je fais un peu tache, là-bas. Cela dit, tu serais surprise si tu voyais certains de mes collègues. On a même un ou deux anars, dans nos bureaux. Les flics ne sont pas tous des gros bourrins...

— Arrête, tu vas me faire pleurer ! Ça me rappelle *Willy Brouillard*, la chanson de Renaud. *Willy Brouillard* le flicard !

— C'est un peu ça, répondit Mackenzie amusé. Appelle-moi Willy.

Ils fumèrent le joint en silence et passèrent le reste de la soirée à boire quelques verres en écoutant de la musique. Lola avait rangé la compilation secrète qui la faisait tant pleurer et l'avait remplacée par un album de Led Zeppelin : c'était l'un des rares groupes qui leur plaisaient à tous les deux malgré leurs dix ans d'écart. Ari se détendit, avachi sur le canapé-lit, bercé par les envolées aiguës de Robert Plant, les complaints bluesy de la Gibson de Jimmy Page et les effets du hasch. C'était si bon de se laisser aller, de s'abandonner un peu !

Ari n'avait personne, dans son entourage, avec qui il se sentait aussi bien. Sans doute parce qu'ils partageaient beaucoup de choses. Les blessures de l'adolescence, la disparition prématurée d'un être cher : quand Ari avait perdu sa mère, il avait à peu près le même âge que Lola à la mort de son petit frère. Et puis ils se complétaient bien. Mackenzie, rongé par la peur de vieillir, avait l'impression de rester accroché à sa jeunesse quand il était avec elle. Quant à la libraire, elle avait besoin de l'assurance que lui donnait ce trentenaire endurci. C'était comme si chacun répondait aux angoisses de l'autre.

Tard dans la nuit, Lola ouvrit le clic-clac et ils se couchèrent côte à côte sans rien dire. La jeune femme lui caressa longuement la tête, comme pour l'endormir, puis elle l'embrassa sur le front. Ari se retourna sur le ventre et passa un bras autour d'elle. Tendrement, du revers de sa main, il effleura la peau douce de son

ventre musclé. Elle avait les abdominaux d'une sportive, absolument parfaits. Il savait que ces gestes étaient ridicules et dangereux. Que cela ne servait à rien, pire, que c'était parfaitement égoïste. Mais il ne pouvait s'en empêcher. Il aimait tellement sentir le corps de Lola sous ses doigts. Sa pureté, sa douceur, son parfum, elle était tout entière comme un irrésistible aimant. Ari remonta lentement la paume vers la poitrine de Lola, deux petits seins fermes et soyeux, mais elle lui agrippa aussitôt le poignet.

— Arrête.

Il enleva sa main et la posa sur la joue de la jeune femme.

— Excuse-moi, murmura-t-il.

— Allez, dors, maintenant.

Il ferma les yeux et le sommeil arriva plus vite encore qu'il ne l'avait espéré.

23.

III. Et que le sec paraisse.

Les gestes sont devenus un rituel. C'est comme si je comprenais peu à peu le sens de la cérémonie qui s'est imposée à moi. Il n'y a pas de hasard.

Je garde soigneusement les cerveaux liquéfiés que je récupère les uns après les autres. C'est l'essence même des êtres que je vide. Je sacrifie leurs âmes, pour le creux. Ils représentent tout ce qui devra disparaître, tout ce qui devra se dissoudre devant Eux.

Le troisième carré est celui de notre Mère. La signification secrète des pages m'apparaît, à présent. Nous suivons le bon ordre, nous ne nous sommes pas trompés. Et le creux va sortir.

24.

Ari fut réveillé par le bruit de la porte.

Il se redressa et vit que Lola était partie, sans doute à la librairie. Il regarda sa montre. Il était un peu plus de 9 heures. Sur la table basse qu'ils avaient poussée sur le côté, il aperçut un mot sur un morceau de papier. « Je pars au Passe-Muraille. Tu peux me rejoindre pour le déjeuner si tu veux. Claque la porte en partant. Je t'adore. Bises. »

Il attrapa son téléphone pour s'assurer qu'il n'avait pas raté un appel d'Emmanuel Morand pendant la nuit. Aucun appel en absence. Visiblement, son ami de la DST n'avait pas encore retrouvé la trace du suspect, qui avait dû se débarrasser de son cellulaire.

Ari se leva, se fit un café dans la minuscule cuisine, puis il s'habilla et mit un peu d'ordre dans l'appartement. Quand il eut terminé, il prit son carnet Moleskine et appela Iris Michotte au siège de la DCRG.

— Ari ? C'est toi ? J'ai appris pour ce type dans ton appartement hier soir. Je suis vraiment désolée. J'espère que tu tiens le coup...

— Merci. T'en fais pas pour moi. Tu peux me rendre un service ? Depierre m'a mis en congé forcé, je suis tricar à Levallois...

— Oui, j'ai entendu ça. Tu t'es encore affiché, hein ? Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'ai besoin d'infos sur le type que j'ai... le type qui était chez moi hier soir.

Il lui épela le nom qu'il avait inscrit sur son carnet.

— Je sais pas si ça peut t'aider, mais il avait un soleil noir tatoué à l'intérieur de l'avant-bras droit.

— C'est noté. Je te rappelle dans un quart d'heure, ça te va ?

— Parfait.

Il raccrocha, puis alla fouiller dans la bibliothèque de Lola. Il récupéra deux encyclopédies illustrées et les posa

sur la table basse. Il parcourut tous les articles se rapportant à l'astronomie au Moyen Âge. Il espérait trouver une iconographie qui ressemblât à celle du document envoyé par Paul.

Dans la première encyclopédie, il tomba d'abord sur des portraits des grands astronomes de l'époque, Copernic, Brahé, Kepler... Puis sur un dessin du tout premier télescope, créé par Galilée. Mais rien qui se rapprochât de son dessin. Il ouvrit la seconde encyclopédie et dès la première page du chapitre consacré à l'astronomie islamique, il vit une photo d'un objet qui correspondait presque parfaitement. Il lut la légende : « Astrolabe perse, XIII^e siècle ». Aucun doute. C'était donc le nom de cet appareil. Un astrolabe. Il approfondit ses recherches.

Cet instrument était aussi désigné sous le nom d'Almicantrat, un mot d'origine arabe qui signifiait « cercles de latitude céleste » ; il désignait une double projection plane permettant de représenter le mouvement des étoiles. Bien qu'il fût apparu à l'époque grecque, c'étaient les astronomes de l'Islam qui avaient développé son utilisation. À en croire les diverses explications qu'Ari put trouver, cet outil permettait à la fois d'enseigner l'astronomie et de calculer l'heure par l'observation soit du soleil, soit des étoiles.

Il examina plusieurs représentations d'astrolabes pour voir si l'un d'eux ressemblait à celui dessiné sur la photocopie. Mais aucun ne lui était similaire, car tous portaient des inscriptions en arabe sur les différents disques, tandis que celui de Paul ne contenait aucune écriture, seulement des graduations et les différents dessins de la lune.

Ari prit rapidement des notes sur son Moleskine. Il ne savait pas où le mènerait cette découverte, mais il avait enfin l'impression d'avancer.

À cet instant, son téléphone se mit à vibrer. Il s'attendit à Iris ou Morand, mais le numéro qui s'afficha ne correspondait à aucun des deux. C'était à nouveau le commissaire Bouvatier. Il décrocha, impatient.

— Ari ! Le meurtre de votre ami n'était pas le premier. Il y a eu un autre assassinat en tout point similaire la veille, dimanche 20 janvier.

— Comment se fait-il que cela ait pu vous échapper ?

— Cela ne s'est pas produit en France, mais à Lausanne. Il faut croire que la communication entre les services de police français et suisses reste à améliorer.

— Et la victime ?

— Christian Constantin. Un prof de fac, la soixantaine, quasiment à la retraite...

— Il enseignait quoi ?

— L'histoire de l'art.

Ari griffonna sur son carnet.

— Vous ne m'avez pas dit ce que faisait la troisième victime, assassinée à Chartres...

— Il était patron d'une entreprise de charpenterie spécialisée dans la restauration de bâtiments très anciens.

Ari remplit consciencieusement un nouveau paragraphe.

— Christian Constantin assassiné le 20 janvier à Lausanne, Paul Cazo le 21 à Reims et Sylvain Le Pech le 23 à Chartres, énonça-t-il lentement. Trois lieux différents en quatre jours. Le meurtrier, s'il agit seul, est un sacré voyageur... Trois hommes entre la cinquantaine et la soixantaine, dont deux enseignants, et travaillant tous dans des domaines liés à l'art ou l'architecture.

— Oui, répondit le commissaire. Le lien est mince, mais on a peut-être un début de profil.

— Le problème, c'est que ce n'est pas avec ça qu'on va pouvoir réduire le champ pour identifier ses prochaines victimes potentielles...

— Oui. Et il y a fort à parier qu'il ne va pas s'arrêter là. Vu la vitesse à laquelle il a enchaîné ses trois premières victimes, il faut s'attendre à voir la liste s'allonger dans les prochains jours.

— Les collègues de la DIPJ de Versailles ont-ils au moins une piste ?

— Pas que je sache.

— Rien sur Mona Safran ?

— Ses empreintes étaient partout dans l'appartement de Paul Cazo, mais cela n'indique rien. Ils attendent sans doute de pouvoir comparer les analyses scientifiques des trois scènes de crime. Ces choses-là prennent du temps. Et j'ai du mal à obtenir des infos. Honnêtement, j'ai l'impression qu'ils pédalent un peu dans la choucroute. En revanche, de mon côté, j'ai tenté d'établir le profil psychologique du meurtrier avec un collègue criminologue.

— Je croyais que vous n'étiez plus en charge du dossier...

— Eh, Mackenzie, c'est l'Hôpital qui se fout de la Charité !

Ari ne put réprimer un léger ricanement.

— Il est ici, avec moi, reprit le divisionnaire. Son hypothèse est intéressante. Il veut bien vous donner son avis, si vous voulez... Tout ça est off, bien sûr.

— Bien sûr.

— Je vous le passe.

Ari tourna une page dans son carnet Moleskine et s'apprêta à prendre de nouvelles notes.

— Bonjour, commandant.

Le collègue à l'autre bout du fil semblait ne pas vouloir décliner son identité.

— Comme vous l'a dit le commissaire Bouvatier, nous avons travaillé ensemble sur le profil psychologique du meurtrier. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Vous connaissez les limites du *profiling*...

— Je vous écoute.

— À partir des éléments dont nous disposons, je pense pouvoir dire que nous avons affaire à un profil bien précis. Ce que nous appelons aujourd'hui un pervers narcissique criminel.

— C'est-à-dire ?

— En psychopathologie, un pervers narcissique est une personne atteinte à la fois d'un narcissisme exacerbé et

de perversion morale. Poussée à l'extrême, cette pathologie peut amener la personne à commettre des actes criminels. C'est un profil relativement fréquent chez les tueurs en série.

— Et quels en sont les principaux traits ? demanda Ari tout en griffonnant sur son carnet.

— Il faut bien savoir que tout ceci est théorique et que nous sommes obligés de généraliser. Mais cela permet d'avoir une première idée de la psychologie de l'individu que vous recherchez.

— Ne vous inquiétez pas, je sais faire la part des choses.

— Alors, avant tout, le pervers narcissique présente une absence totale de morale et d'empathie et donc une indifférence absolue à la souffrance d'autrui. La plupart du temps, c'est un personnage qui a tendance à endosser une personnalité factice. Il souffre d'une constante dévalorisation de son identité et, pour se donner une image plus satisfaisante de lui-même, il s'invente un personnage pour être perçu tel qu'il aimerait être. Ce sont souvent des individus qui n'ont pas réussi à se réaliser à l'âge adulte. Ils en retirent un sentiment de jalousie extrême et un besoin de détruire le bonheur d'autrui.

— Cela peut aller jusqu'au meurtre ?

— Oui, malheureusement. Pour s'affirmer, le pervers narcissique doit triompher de quelqu'un d'autre, ce qui peut aller jusqu'à le détruire, en prenant d'abord du plaisir dans sa souffrance. Il éprouve de la jouissance à voir l'autre souffrir devant lui, à l'asservir et à l'humilier, jusqu'à l'éliminer. Cela, dans le cas qui nous intéresse, explique notamment l'utilisation du tensioactif et de l'acide dilué qui, plutôt que de tuer la victime sur le coup, prolonge sa souffrance tout en la laissant assister à sa mort inéluctable.

— Ce sont des psychopathes ?

— Pas du tout. Et d'ailleurs, dans le cas d'un tueur en série, c'est presque plus inquiétant. Ils ont en général un excellent niveau culturel, sont plutôt intelligents et, surtout, ce sont de fins psychologues. Les pervers

narcissiques renvoient la plupart du temps l'image de personnes parfaitement calmes, maîtresses d'elles-mêmes, et sont capables d'attirer la sympathie.

— Un bon moyen de rassurer leurs proies potentielles.

— Oui, exactement. Ce sont de grands manipulateurs, qui savent se rendre aimables avant de s'attaquer à leurs victimes. Ensuite, ils peuvent faire preuve d'une absence d'état d'âme déroutante. Le pervers narcissique n'a pas le moindre respect, n'éprouve jamais de remords, n'a jamais de problème de conscience, ce qui le conduit à banaliser le mal. Ce qu'il faut noter, et je crois que c'est le cas dans ce dossier, c'est que cette banalisation du mal devient parfois doctrinale, militante. Pour se justifier, il embrasse une cause, souvent illusoire ou complètement déraisonnable. Le maquillage des meurtres qui ont été commis me fait pencher pour ce type de pathologie. Le meurtrier cherche à donner un sens symbolique à ses actes.

— Je vois. Et qu'est-ce qui peut motiver de telles pratiques ?

— En général, c'est une personne qui n'a jamais été reconnue pour ce qu'elle est vraiment. Un enfant qui a subi un investissement narcissique important de la part de ses parents, par exemple, et qui a donc été obligé de s'inventer une personnalité, pour exister conformément à l'image attendue de lui. Le fait de n'avoir jamais été apprécié pour ce qu'il est le pousse ensuite à satisfaire, toute sa vie, un besoin de reconnaissance, mais aussi de vengeance.

— Dans le cas qui nous intéresse, le meurtrier choisit des cibles bien précises, utilise un mode opératoire récurrent... Pourrait-il tuer en dehors de ce cadre-là ?

— Malheureusement, c'est fort possible. En cas d'échec ou s'il éprouvait un sentiment de rejet. Les pervers narcissiques ne supportent pas l'échec. Orgueilleux et mégalomanes, ils veulent gagner à tout prix, sans cesse, et ne peuvent admettre de perdre, ne serait-ce qu'une fois.

— Bien. Je vous remercie, c'est... très instructif.

— Je vous en prie. Si je peux me permettre un dernier avis, je vous recommanderais la plus grande prudence, commandant. Les pervers narcissiques sont des adversaires redoutables. Ils font souvent preuve d'une combativité et d'une capacité à rebondir particulièrement étonnantes. La mégalomanie et la paranoïa ne font que renforcer leur pugnacité. Ils ne lâchent jamais.

— Je vois... De toute façon, je ne m'attends pas à tomber sur un enfant de cœur.

En raccrochant, Ari vit qu'il avait reçu un SMS d'Iris pendant sa conversation. « Rien trouvé sur ton type. Fausse identité. J'essaie de voir si les collègues ont relevé ses empreintes et te tiens au courant. »

Mackenzie fut touché par le zèle qu'Iris mettait à lui rendre service. Malgré leur aventure passée – ou grâce à elle peut-être – elle gardait pour lui une amitié dévouée. Elle lui avait donc pardonné leur rupture brutale et n'avait nourri aucune rancœur. Partir pour lui à la pêche aux infos à la PJ, ce n'était pas vraiment légal, et si leurs supérieurs respectifs apprenaient cela, elle risquait un blâme. Il culpabilisa en songeant qu'il ne se montrait sans doute pas aussi serviable en retour. Un jour, il allait devoir trouver une façon de lui exprimer sa reconnaissance. Mais pour le moment, il y avait plus urgent.

Il regarda sa montre. Il était déjà 11 heures. Ce qu'il venait de découvrir concernant le document envoyé par Paul était certes encourageant, mais assez mince, et il n'avait toujours pas résolu la question de l'appartenance de son ami à la franc-maçonnerie.

Il chercha dans son portefeuille le morceau de papier avec le numéro de téléphone de Mona Safran. Après tout, elle prétendait bien connaître Paul et s'était dite prête à échanger des informations. Cela valait le coup d'essayer. Et peut-être serait-ce l'occasion d'en apprendre davantage sur elle.

— Allô ?

Instantanément, il reconnut la voix posée de son interlocutrice, et son visage, ses allures de femme fatale quelque peu maniérée lui revinrent en mémoire.

— Ari Mackenzie, à l'appareil.

Il y eut un silence. Visiblement, elle ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Bonjour, Ari. Vous avez du neuf ? demanda-t-elle.

— Oui. Il y a eu deux autres meurtres identiques à celui de Paul. Il faut croire que nous avons affaire à un tueur en série.

Elle ne répondit rien. Ari ne sut si elle était trop surprise pour parler, ou si au contraire elle était déjà au courant. Peut-être y avait-il eu des papiers dans la presse ; il n'avait pas vérifié.

— Dites-moi, j'ai une question à vous poser, madame Safran.

— Appelez-moi Mona.

— Vous m'avez dit que vous étiez une amie très proche de Paul.

— En effet.

— Savez-vous s'il était franc-maçon ?

À nouveau, un silence un peu trop long.

— Non. Pas à ma connaissance.

— Il ne vous avait jamais parlé de franc-maçonnerie ?

— Non.

Décidément, elle n'était pas loquace. Ses réponses étaient trop brèves pour ne rien dissimuler. Cette femme gardait un secret.

— Bon... Je... Je vous remercie, balbutia Ari, troublé par les blancs qui punctuaient leur conversation.

— Je vois que vous ne m'avez pas téléphoné en appel masqué... Dois-je en conclure que je peux vous appeler moi aussi, à présent que je connais votre numéro ?

Ari se mordit les lèvres. Ses collègues lui avaient conseillé mille fois d'activer l'option de masquage de numéro sur son portable, mais il n'avait jamais pris le temps de se pencher sur ce détail technique.

— Euh... Oui, bien sûr.

— Vous m'en voyez ravie, dit-elle d'un ton qui était tout autant empreint de sensualité que de malice. Alors à bientôt, Ari...

— À bientôt...

Il raccrocha, perplexe. Cette femme était pour le moins singulière et il ne s'expliquait toujours pas quel lien avait pu l'unir à Paul Cazo. Il se demanda s'il avait finalement bien fait de l'appeler. En attendant, il n'avait toujours pas sa réponse. Le moment était venu de chercher ailleurs.

Enfilant son manteau, il sortit de l'appartement et claqua la porte derrière lui.

Une vingtaine de minutes plus tard, il sortit du métro Cadet et se dirigea vers le siège du Grand Orient de France. Il avait un contact, un ami même, qui travaillait au secrétariat de la première obédience française, et il était bien décidé à trouver enfin une confirmation à ses soupçons.

Il traversa la rue animée où les commerçants occupaient même les trottoirs étroits, mordant sur cette voie semi-piétonne. Il y avait beaucoup de bruit et de monde. Ici, Paris avait gardé un peu de son visage populaire d'autrefois. Ari longea une librairie où s'empilaient des livres sur l'ésotérisme, puis il passa les barrières de sécurité du plan Vigipirate et pénétra dans le grand bâtiment à la façade argentée.

À l'entrée, un grand Noir l'arrêta et lui demanda poliment ce qu'il cherchait.

— J'ai rendez-vous avec Pascal Bayard au secrétariat, mentit Mackenzie.

Son ami aurait sans doute l'élégance de confirmer.

Le tuileur – c'était ainsi que les maçons désignaient cette fonction – appela quelqu'un, puis invita Ari à monter au cinquième étage.

Il traversa le grand hall où quelques hommes en costumes sombres discutaient à voix basse sur des bancs, passa devant un large buste de Victor Schoelcher, aperçut les escaliers qui menaient vers les temples, puis il obliqua à droite et monta dans un ascenseur. Les locaux

ressembaient à une fac des années 1970, propres mais déjà marqués par le temps. Arrivé à l'étage indiqué, il frappa à la porte du bureau qu'occupait son ami.

— Entre !

Pascal Bayard l'accueillit debout, tout sourire. La quarantaine, les tempes grisonnantes, il tenait une pipe dans la main gauche.

— Vous avez le droit de fumer, ici ? s'étonna Ari en prenant place face au bureau.

— Euh... En fait, non.

— Eh bien ! lança Mackenzie d'un ton ironique. Moi qui croyais que vous autres maçons vous efforciez de respecter scrupuleusement les lois de la République !

— Bah... Les maçons sont des hommes, et les hommes ne sont jamais parfaits, que veux-tu ! Perfectibles, à la limite...

— Je vois.

— Que me vaut le plaisir de ta visite ?

Ari savait que sa demande allait embarrasser Bayard et il n'était même pas sûr de parvenir à le convaincre. Mais c'était sans doute sa dernière chance. Il fallait tout tenter.

— J'ai trois noms, là, sur ce carnet, et, vois-tu, je voudrais savoir s'ils apparaissent sur ton fichier.

— Tu plaisantes ?

— Non. Pascal, faut que tu m'aides. J'ai vraiment besoin de savoir si ces types sont maçons... Ou plutôt s'ils l'étaient.

— Comment ça, « s'ils l'étaient » ?

— Ils ont été assassinés au cours des cinq derniers jours.

— Et tu penses que c'est parce qu'ils étaient maçons ? s'exclama Bayard. Tu crois pas que t'es en plein polar, là ? *Meurtre au Grand Orient* ou un truc dans le genre ? Non, franchement, Ari, des meurtres liés à la maçonnerie, faut pas exagérer...

— Pascal, s'il te plaît, je te donne trois noms, tu me dis juste oui ou non.

— Mais j'ai pas le droit ! L'appartenance à la maçonnerie reste du domaine privé, tu le sais. Un maçon a le droit de révéler son appartenance, mais pas celle d'un autre frère. Surtout pas moi, avec les fonctions que j'occupe.

— Mais ils sont morts, qu'est-ce que ça peut faire, maintenant ?

— Ça ne change rien, Ari, fais pas l'innocent. Ils seraient morts il y a cinquante ans, je dis pas...

— Écoute. L'un d'eux était le meilleur ami de mon père. Tu veux pas au moins regarder pour lui ?

Pascal Bayard soupira, exaspéré. En général, il ne refusait pas de donner une ou deux informations à Ari, tant que cela ne violait pas la vie privée d'un frère ; des tendances, des bruits de couloir... Qui risquait de devenir le prochain Grand Maître par exemple, ou qui, au contraire, risquait de se faire blackbouler. Mais là, c'était différent.

— Ari, vraiment, ça m'embête.

— Et quand je te faisais sauter tes PV, petite crapule, ça t'embêtait pas, hein ?

— Ben justement, tu peux plus, maintenant ! répondit le maçon avec une moue ironique.

— Allez, Pascal, je suis coincé, là, je piétine. Il y a un malade qui a enchaîné trois victimes en moins de cinq jours. Il faut absolument qu'on le retrouve, et pour ça, qu'on comprenne déjà comment il choisit ses cibles. Je voudrais juste une confirmation. Paul Cazo. Tape ce nom sur ta foutue bécanne et dis-moi s'il appartenait à une loge, après j'arrête de t'embêter. Tu ne peux pas me laisser comme ça...

Bayard fronça les sourcils d'un air faussement fâché.

— Tu lâches jamais, toi, hein ?

— Honnêtement, tu ne fais rien de mal, là. C'était un très bon ami à moi, il est mort, et il n'a pas d'enfants. Je t'assure que tu ne trahis pas un frère. Au contraire. Tu vas peut-être m'aider à comprendre pourquoi il s'est fait assassiner, et à retrouver l'ordure qui a fait ça. Dis-toi qu'en réalité tu fais un acte purement fraternel en me rendant ce service !

— Bon, ça va ! Allez ! Me la joue pas mélodramatique ! T'écris ça comment ?

Ari épela le nom et le secrétaire tapa les quatre lettres sur son ordinateur. Puis il releva la tête d'un air désolé.

— Non. Que dalle. Ton type n'a appartenu à aucune loge du GO. Ou alors, il l'a quittée avant les années 1980, quand les fichiers n'étaient pas encore informatisés.

— Et si c'était le cas ? Vous avez des fiches quelque part ?

Bayard pencha la tête d'un air accablé.

— Au sous-sol.

— On y va ?

— Tu fais chier.

— Je sais. On y va ?

Bayard passa devant en traînant des pieds.

— Tu sais que normalement t'es même pas autorisé à descendre avec moi ?

— Ça va, Pascal, me fais pas ton numéro, toi non plus. Vous me faites marrer avec vos grands mystères !

Le maçon haussa les épaules. Il savait qu'avec Ari il était inutile de discuter. Ils prirent l'ascenseur et descendirent dans les sous-sols de la rue Cadet. Après plusieurs couloirs, ils débouchèrent dans une pièce exiguë où des milliers de fiches étaient conservées dans des longs boîtiers rectangulaires.

— On se croirait chez nous ! glissa Ari en souriant.

Pascal Bayard chercha le casier qui correspondait au nom que lui avait donné son ami. Une à une, il parcourut les petites fiches jaunes ou blanches, certaines emplies de texte tapé à la machine, d'autres écrites à la main. Après quelques minutes de recherche, il fit à nouveau une moue désolée.

— Non. Rien de rien. Mais tu sais, il y a quand même une dizaine d'obédiences en France, alors ça veut rien dire, il appartenait peut-être à l'une des autres, ton ami. À la Grande Loge de France, ou au Droit humain, j'en sais rien... Et je veux pas te décourager, Ari, mais ça m'étonnerait que tu trouves des bonnes poires comme

moi dans les autres obédiences. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il était maçon ?

— Il avait une équerre et un compas entrecroisés dans sa vitrine.

— Ah. Certes. Mais bon... Il était peut-être simplement sympathisant. Ou bien... Nous ne sommes pas les seuls à utiliser ce symbole. Il pouvait aussi être compagnon du devoir. C'est un symbole dont ils se servent aussi souvent que nous. Ils l'ont même utilisé bien avant nous.

Ari resta bouche bée. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Cela lui paraissait tellement évident, à présent ! D'abord, les lieux des deux derniers meurtres, Reims et Chartres, étaient des villes où le compagnonnage avait toujours eu une place importante. Ensuite, les métiers des trois victimes pouvaient correspondre au profil : architecte, charpentier... et même professeur d'histoire de l'art, après tout ! La formation que recevaient les compagnons du devoir menait éventuellement à ce genre de carrières. En outre, le système d'abréviation avec les trois points en triangle avait également été utilisé par les compagnons bien des siècles avant que la franc-maçonnerie n'existe dans sa forme actuelle. Bref, ça pouvait coller.

Il ne pouvait en être absolument sûr pour le moment, il lui fallait des preuves, mais il était persuadé qu'il avait moins de chances de perdre son temps en cherchant d'abord de ce côté-là plutôt qu'en essayant de fouiller les archives de toutes les obédiences maçonniques françaises.

Ari, excité à l'idée d'avoir peut-être une piste sérieuse, sortit la photocopie de Paul et la montra à son ami.

— Cela t'évoque quelque chose ?

Pascal fixa le dessin, dubitatif.

— Je ne sais pas. Un extrait d'un carnet de dessins d'un compagnon du Moyen Âge, non ?

— Tu dis ça à cause de l'inscription, en haut ?

— Oui...

— Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, « L :. VdH :. » ?

— Aucune idée. Le « L :. », cela peut signifier « Loge ». En tout cas, chez nous, c'est comme ça qu'on l'écrit et

les compagnons utilisent souvent les mêmes abréviations que nous... Donc, c'est possible.

Ils regardèrent encore le document pendant quelques minutes, sans trouver de piste concrète, puis, certain d'avoir malgré tout avancé dans son enquête, Ari remercia Pascal et quitta le temple de la rue Cadet.

25.

— Ari. Ton type a sans doute passé la nuit et la matinée dans un sous-sol. Il vient de réapparaître il y a tout juste deux minutes. Il marche dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, en direction de Nation...

Mackenzie n'en revenait pas. D'un seul coup, tout s'accélérait. Son enquête prenait enfin un peu de consistance. C'était souvent ainsi. D'abord, on piétinait, perdu au milieu de plusieurs pistes, et puis soudain un fil venait et toute la pelote se déroulait.

— OK. Ne coupe pas, je prends un taxi et j'y vais, répondit-il sans perdre une seconde.

Il chercha son kit mains libres dans sa poche, le brancha sur son portable et plaça l'écouteur dans son oreille. Il sortit au pas de course de la rue Cadet puis héla un taxi.

Une fois à l'intérieur du véhicule, il décida de tenter quelque chose. Il tendit sa carte de police au chauffeur, un grand roux d'une trentaine d'années.

— Bonjour, monsieur, je suis un agent de la DCRG, je suis en mission, j'ai besoin que vous m'emmeniez au plus vite rue du Faubourg-Saint-Antoine...

— Mais... Vous plaisantez, là ? Vous n'avez pas de voiture dans votre service ?

— Pas ici, non, et je n'ai pas le temps d'en récupérer une, alors soyez gentil, foncez !

— Euh... Oui, mais, euh... Je respecte les limitations de vitesse, moi... Il me manque assez de points comme ça sur mon permis !

— Ne vous en faites pas, j'en prends la responsabilité... Il n'y aura pas de problème, lança Ari. Allez, dépêchez-vous, bon sang !

Impressionné, le chauffeur finit par obtempérer. Il appuya sur l'accélérateur et la voiture partit sur les chapeaux de roues.

La voix de Morand, hilare, grésilla dans l'oreillette.

— Bravo, Ari ! Je vois que tu as toujours des méthodes irréfutables...

Ari se contenta de sourire, en espérant que le chauffeur ne le voyait pas.

La voiture fonça sur la voie de bus et Mackenzie se demanda même si le taxi n'y prenait pas un certain plaisir.

— Il est à pied ? chuchota Ari dans le petit micro qui pendait sur sa chemise.

— J'en ai bien l'impression pour le moment, confirma Morand. Il n'avance pas vite. Il continue de remonter vers la place de la Nation.

Ari s'approcha du fauteuil passager devant lui et fit signe au conducteur de maintenir le rythme.

— Je le grille ? demanda celui-ci à l'approche d'un feu rouge.

— Ralentissez. Si vous ne voyez personne, passez.

Le chauffeur s'exécuta. Il laissa passer une voiture sur la droite puis s'engouffra sur le carrefour et le traversa en accélérant.

— J'ai le droit de savoir ce que vous faites, exactement ? tenta-t-il en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur central.

— Je dois intercepter un criminel. Allez !

De l'autre côté du fil, Ari entendait les rires de son collègue. Tout ça n'était pas réglementaire, et compte tenu que l'analyste n'était même pas censé être en service, il espéra ne pas tomber sur un agent de la circulation un peu trop zélé.

— Il vient de tourner à gauche, rue de Charonne.

Ari pesta. Ils n'étaient même pas encore arrivés à Bastille. Mais le chauffeur se débrouillait plutôt bien et

prenait de bonnes initiatives. Dès qu'il voyait qu'une voie de bus était bouchée, il changeait brusquement de file et se glissait entre les autres voitures, récoltant au passage coups de klaxon et poing levé.

— Il s'est arrêté, annonça la voix de Morand dans son écouteur.

Au loin, l'ange de la place de la Bastille se profila entre les rangées d'immeubles.

— On n'est plus très loin, expliqua Ari.

— Je sais, bonhomme, je sais.

Emmanuel Morand ne faisait pas les choses à moitié. Il ne s'était pas contenté de tracer l'homme qu'ils poursuivaient. Il avait également localisé le portable d'Ari sur ses moniteurs et suivait toute la scène en direct depuis le centre d'écoutes de la DST.

— Dis à ton chauffeur de couper par la prochaine à gauche !

Ari répéta la consigne au taxi.

— Le type se remet à bouger. Je pense qu'il est monté dans une voiture...

Le taxi donna un coup de volant et obliqua vers la gauche. La voiture entra dans la rue du Pasteur-Wagner en crissant des pneus. Ils franchirent le canal à pleine vitesse.

— On dirait que vous avez fait ça toute votre vie, encouragea Ari, étonné par la fougue grandissante du chauffeur.

— Il ne faut pas sous-estimer les taxis parisiens, monsieur !

Il réinséra parfaitement sa voiture dans l'axe et fonda vers le nord, les deux mains cramponnées au volant.

— Ari, le type vient de tourner dans la rue des Taillandiers.

Mackenzie eut une hésitation, puis il débrancha son kit mains libres et approcha son téléphone du conducteur.

— Manu, je te mets sur haut-parleur, le chauffeur t'entend.

— Parfait. Vous êtes trois rues derrière lui. Ralentissez un peu, le temps que je voie de quel côté il tourne.

Le taxi relâcha l'accélérateur.

— Prenez tout de suite à gauche ! s'exclama Morand.

Le chauffeur s'exécuta, manquant heurter le rétroviseur d'une camionnette au coin de la rue.

— Prenez la rue Boule, puis à droite dans la rue Sedaine et vous êtes derrière lui.

La voiture s'engagea dans les rues indiquées par Morand. Mais soudain, le taxi écrasa la pédale de frein. Les pneus émirent un cri strident sur l'asphalte lisse. Ari se rattrapa de justesse au dossier devant lui pour ne pas passer par-dessus.

Un camion-poubelle bloquait le passage au milieu de la rue.

— Désolé ! lâcha le conducteur.

— Manu, on est bloqués par un camion !

— OK. Revenez au croisement derrière vous et contournez par la droite.

Sans perdre de temps, le chauffeur engagea la marche arrière, passa la main droite derrière le fauteuil passager et accéléra d'un coup en faisant hurler le moteur. Tant bien que mal, il maintint une trajectoire rectiligne. Fort heureusement, personne n'était venu bloquer la rue derrière eux. Au croisement, il immobilisa la voiture et repartit brusquement en avant. Il contourna alors le pâté de maisons par la droite. Quand ils furent dans la bonne rue, ils ne virent aucune voiture devant eux.

— Il est où, bordel ?

— Il a tourné à droite, rue Basfroi, expliqua Morand.

Le taxi donna un nouveau coup d'accélérateur puis vira du bon côté.

— Voilà, il est devant vous ! s'exclama Morand, satisfait.

— Attends, il y a deux voitures, grogna Ari. Comment savoir dans laquelle il est ?

— Ah, merde ! Bon, eh bien collez la première voiture, je vous dirai à combien de mètres vous êtes de lui.

— On est collés, là !

— Alors c'est pas celle-là. Ce doit être celle encore devant.

Ari ouvrit sa fenêtre, se pencha à l'extérieur et essaya de mieux voir la voiture qui était en tête de file. C'était une Rover assez récente, gris mat, et il n'y avait qu'un seul homme à l'intérieur.

— Je pense que je le tiens ! s'écria Ari. Essayez de doubler le type devant nous !

— Il n'y a pas la place, répliqua le taxi, désolé.

— Reste patient, Ari.

La Rover tourna dans une rue à gauche.

— Tu le vois tourner, là ? demanda Ari dans le petit micro.

— Oui, à gauche.

— Alors c'est sûr, c'est bien lui.

La voiture devant eux continua tout droit. Ils se retrouvèrent enfin derrière le suspect.

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? s'inquiéta le chauffeur de taxi.

— Pour l'instant, on le suit, répondit Mackenzie qui avait du mal à garder son calme.

Ils restèrent quelques mètres en retrait. Ari espérait que le type ne les remarquerait pas.

La Rover tourna à nouveau dans une rue, puis son conducteur ralentit, s'immobilisa et enclencha son clignotant. Il allait faire un créneau et se garer là.

— Lâchez-moi un peu plus loin. Manu ? C'est bon, je tiens le mec, je coupe. Je te rappelle au cas où...

— Ça marche. Fais attention à toi, ne joue pas les gros bras, hein ? C'est plus ton boulot...

Ari raccrocha au moment où le taxi s'arrêtait sur une place de livraisons.

— Dépêchez-vous, monsieur, votre type est sorti de sa voiture, pressa le chauffeur.

Mackenzie sortit et se pencha à la fenêtre du taxi.

— Combien je vous dois ?

— Laissez tomber, j'ai même pas démarré le compteur.

Il lui adressa un sourire reconnaissant et partit d'un pas rapide vers son suspect. Il le vit qui marchait en direction d'un immeuble en pierre blanche. C'était un grand blond, plutôt carré, les cheveux taillés en brosse. Il était à quelques mètres à peine, à présent.

Ari glissa la main sous son manteau, pour vérifier que son Magnum était toujours dans son holster, comme s'il avait pu disparaître... Il serra une seconde la crosse dans sa main, cherchant à se rassurer, puis il accéléra le pas. Le type ne semblait pas l'avoir remarqué.

Au bout de la rue, le grand blond poussa une haute porte cochère et se faufila à l'intérieur du bâtiment. Ari se précipita et entra à son tour dans le hall obscur, typique des vieux immeubles parisiens : pavés carrés au sol, trottoirs de chaque côté de l'allée centrale, moulures au plafond et grandes portes vitrées menant à deux escaliers opposés.

Mais alors qu'il s'était arrêté pour tenter de deviner de quel côté était parti son suspect, il sentit soudain un grand choc sur la nuque.

Ari s'écroula sur le sol en poussant un râle de douleur. Il eut la vue troublée quelques courtes secondes, le champ de vision comme empli de mille étoiles brillantes, puis il reprit rapidement ses esprits. Il recula malhabilement sur ses coudes et découvrit devant lui la silhouette du grand blond, les deux poings serrés. Il porta aussitôt sa main vers son holster, mais le type ne lui laissa pas le temps de saisir son arme et jeta ses cent kilos de muscles sur lui. Mackenzie releva les genoux pour bloquer son adversaire et tenta de le saisir au cou. Il ne parvint pas à l'arrêter et reçut un coup de tête en plein front. À nouveau, sa vue se brouilla, et cette fois il crut qu'il allait perdre connaissance.

La colère et l'instinct de survie lui donnèrent toutefois la force de relever son bras pour bloquer les nouveaux assauts du colosse. Il réussit à placer son poignet sous la pomme d'Adam du grand blond et appuya dessus de toutes ses forces. Celui-ci poussa un gémissement avant de

reculer pour ne pas étouffer. Ari profita de cette seconde de retrait pour balancer, de sa main gauche, un large crochet au visage de son attaquant. L'homme encaissa le choc sans grogner. Aussitôt, Ari lui asséna un deuxième coup de poing, du droit cette fois, plus puissant. Le grand blond reçut la frappe en pleine tempe. Il fit un bond sur le côté, dégageant presque complètement le corps d'Ari.

Mackenzie glissa en arrière et se releva. Il remarqua alors le tatouage sur l'avant-bras de son adversaire. Le même que celui qu'il avait déjà vu sur l'homme chez lui. Un soleil noir.

Avant qu'Ari n'ait eu le temps de récupérer son arme, le grand costaud lui sauta dessus et lui saisit les deux jambes pour le faire tomber à la renverse. Mackenzie perdit l'équilibre et ne put ralentir sa chute. Il s'écroura lourdement contre l'une des deux portes vitrées. Les innombrables petits carreaux volèrent en éclats et quand Ari atterrit sur le sol au milieu des morceaux de verre, il sentit les multiples coupures sur ses mains et son dos. Il tenta péniblement de se relever, au milieu des débris qui jonchaient le sol. Avant de se remettre sur ses pieds, il vit le grand blond se précipiter vers la porte cochère.

— Putain ! Mais qu'est-ce que c'est que ce mec !

Ari enleva rapidement quelques bouts de verre plantés dans ses paumes puis se hâta à son tour vers la porte.

Une fois dehors, il jura : le type avait déjà démarré sa voiture. Sans perdre une seule seconde de plus, Ari pointa son arme en direction du conducteur.

— Stop, police ! hurla-t-il, sans vraiment y croire.

Le véhicule quitta sa place et s'engagea dans la rue.

Ari tira une première balle. La custode arrière vola en éclats, mais la voiture filait toujours. Il courut au milieu de la chaussée, tira une deuxième balle, puis une troisième. En vain. Le type venait de tourner dans la première rue à droite.

— Merde et merde et merde ! s'écria Ari en attrapant son téléphone.

Tout en composant le numéro de Morand, il courut dans la direction où s'était enfui le suspect. Son collègue répondit rapidement. Il suivait probablement toute la scène depuis le centre de la DST.

— Je l'ai perdu ! s'exclama Mackenzie. Vite, dis-moi où il est !

— Ben... Il est juste derrière toi, dans l'immeuble.

— Hein ? Dans l'immeuble ?

— Le signal ne bouge plus depuis une bonne minute. J'ai cru que tu lui avais fait la peau, mon pote.

— Eh merde, il a dû lâcher son portable, l'enfoiré !

Mackenzie se laissa tomber lourdement sur un banc.

— L'enfoiré ! répéta-t-il.

Il avait été à deux doigts de l'intercepter. Quel gâchis ! Un à un, il enleva les éclats de verre encore plantés dans ses mains, puis il se releva et retourna dans le hall de l'immeuble. Il n'y avait toujours personne. Visiblement, malgré le vacarme de la porte qui avait explosé, la bagarre n'avait pas attiré l'attention des voisins. Pas encore en tout cas. Après avoir ramassé le téléphone du grand blond, il sortit dans le vent de l'hiver.

Il marcha dans la rue d'un pas décidé. Cela ne servait à rien de désespérer. Il n'avait pas tout perdu. Ce téléphone renfermait peut-être des informations précieuses. Et puis il y avait ce tatouage : plus il y pensait, plus Ari était certain d'avoir déjà remarqué ce symbole quelque part.

L'information essentielle, toutefois, c'était qu'il y avait bien un lien entre le type qu'il avait tué dans son appartement, le grand blond et les assassinats des derniers jours. Ce qui signifiait que, tout compte fait, il n'avait pas affaire à un meurtrier en série, mais plutôt à une organisation criminelle. Les tueurs en série agissaient seuls, ou en couple à la limite, mais là, à sa grande surprise, son enquête le menait dans une direction bien différente : une entreprise de crime organisé qui déguisait ses homicides en meurtres en série. Oui, peut-être était-ce cela.

Ari regarda sa montre. Il était déjà 14 heures. Il songea qu'il aurait tout le temps d'étudier la question de plus près le soir même. Pour le moment, il avait autre chose à faire.

26.

« T'aurais pu venir manger avec moi, canaille ! Tu redors chez moi ce soir ? »

Ari lut le texto de Lola en sortant du métro Pont-Marie. Après son excursion au Grand Orient de France et la poursuite avec le grand blond, il avait complètement oublié de rappeler la libraire. Il prépara un SMS d'excuses et précisa qu'il dormirait plutôt chez lui si la police le lui permettait. Accumuler les nuits auprès de Lola n'était pas une bonne idée, ils finiraient certainement par faire l'amour et Ari savait pertinemment où tout cela menait : dans une impasse. Et ce n'était pas le moment.

Il envoya le texto, un peu à contrecœur malgré tout, puis il en profita pour contacter à nouveau Iris.

— Toujours rien de neuf ?

— Non, rien, Ari. Mais ne t'inquiète pas, je ne t'ai pas oublié... Dès que j'ai des infos sur ton type, je t'appelle.

— Tu vas me détester, mais j'ai encore besoin de tes services. Promis, c'est la dernière fois.

— Je t'écoute.

— Peux-tu vérifier si Paul Cazo était compagnon du devoir ?

— Hein ?

— Le type sur lequel tu t'es renseignée pour moi, l'ami de mon père, je veux que tu regardes si son nom apparaît quelque part. Par exemple dans les archives des différentes associations qui s'occupent de la formation des compagnons du devoir. Je sais pas, moi... Essaie de trouver un lien entre lui et le compagnonnage.

— OK. Je vais voir ce que je peux faire.

— Parfait. Euh... Pour lui, et pour deux autres personnes, aussi. Christian Constantin, un Suisse de Lausanne, et Sylvain Le Pech, à Chartres. Ce sont les deux autres victimes de l'assassin de Paul. J'essaie de trouver des liens dans leurs profils et quelque chose me dit qu'ils étaient peut-être tous les trois compagnons du devoir. Tu crois que tu peux me dégoter l'info ?

— Je vais essayer, je te dis !

Ari remonta l'artère qui partait du Pont-Marie, abandonnant la Seine embrumée derrière lui, et obliqua à droite dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Les trottoirs, plongés dans l'ombre, étaient déserts. Ce secteur du 4^e arrondissement évoquait un Paris médiéval, avec ici et là de très vieilles maisons aux angles imparfaits, aux fenêtres étroites et opaques. Les murs gris et le pavé souillé assombrissaient l'atmosphère. Ari traversa la rue d'un pas rapide et s'arrêta devant le numéro 82.

C'était une porte basse, comme écrasée sous cet immeuble ancien, et qui ne portait qu'une pancarte discrète : « Bibliothèque des compagnons du devoir ». Ari ajusta sa chemise, frotta ses mains et épousseta son jean qu'il avait sali dans la bagarre, puis entra à l'intérieur, découvrant au passage les outils symboliques accrochés aux murs et quelques chefs-d'œuvre en bois posés à même le sol, comme abandonnés. Traversant une cour, il se dirigea, de mémoire, vers une autre partie du bâtiment. Là, il aperçut l'entrée discrète de la bibliothèque et ouvrit doucement la porte. Quelques jeunes gens travaillaient, attablés en silence près des immenses étagères emplies de livres.

Une petite femme d'une cinquantaine d'années, le visage austère, de courts cheveux blancs en bataille, vint à sa rencontre.

— Je peux vous aider ? lui demanda-t-elle avec un regard suspicieux.

— Eh bien, oui.

Ari sortit de sa poche la photocopie de Paul et la tendit à la bibliothécaire.

— J'essaie d'identifier la provenance de ce document et je me demandais, étant donné l'inscription qu'il y a en haut, s'il n'était pas d'origine compagnonique...

La femme prit la feuille d'une main et de l'autre fit descendre sur son nez les lunettes demi-lunes qu'elle avait sur le crâne. Elle regarda le papier un moment, puis le posa sur une table et s'assit pour l'inspecter de plus près.

— C'est possible, oui, murmura-t-elle. Encore que l'inscription en haut de la page est récente alors que tout le reste semble très ancien. Cela ressemble à un extrait d'un carnet de croquis.

Elle marmonna quelques mots tout en lissant soigneusement la feuille.

— Et l'abréviation « VdH :. », tiens... Oui...

— Quoi ? la pressa Ari en s'asseyant près d'elle.

— Le dessin et le texte m'évoquent un célèbre manuscrit du XIII^e siècle : les carnets de Villard de Honnecourt. Et l'abréviation « VdH :. » correspond bien à ses initiales. Ça pourrait venir de là ?

— Je n'en ai aucune idée...

— Écoutez, je ne peux pas vous le garantir, mais c'est peut-être ça. Ça y ressemble en tout cas. D'autant que les deux textes du bas semblent bien être en picard médiéval. Oui, cela pourrait être un extrait des carnets de Villard.

— Et ce Villard de Honnecourt... C'était un compagnon ?

— À proprement parler, non. Vous savez, au XIII^e siècle, le compagnonnage n'existait pas de façon très formelle. C'étaient les tout débuts. Quant à ce Villard, on ne sait pas grand-chose de lui, presque rien en vérité. On ignore s'il était architecte, maître d'œuvre ou simplement un voyageur curieux et habile au dessin. Ces carnets sont assez célèbres, il y a eu pas mal d'études sur ce sujet et je sais que l'original est conservé à la Bibliothèque nationale.

— Et en quoi consiste ce carnet, exactement ?

— Eh bien, c'est un recueil de textes et de dessins, essentiellement consacrés à l'art des bâtisseurs, et un peu à l'ingénierie.

— Le « L :. » devant l'abréviation « VdH :. » pourrait-il signifier qu'il existe une loge compagnonique qui porte son nom ?

— Peut-être. La « Loge Villard de Honnecourt ». Ça pourrait éventuellement être le nom d'une loge compagnonique, en effet.

Ari sourit. Cette journée lui réservait de bonnes surprises.

— Il y a un moyen de vérifier si elle existe ?

— Je peux jeter un coup d'œil, si vous voulez, mais je n'ai pas accès à la liste de toutes les loges, vous savez. Il faudrait que j'appelle le secrétariat...

— Vous feriez ça pour moi ?

La bibliothécaire releva ses lunettes sur son front et fixa Mackenzie du regard.

— Excusez-moi, mais dans quel cadre effectuez-vous vos recherches ?

Ari hésita un instant. Son interlocutrice était plutôt affable et il n'aimait pas trop mentir, mais il se voyait mal lui raconter toute l'histoire.

— Oh... C'est la copie d'un document que j'ai trouvé chez un antiquaire, je voudrais juste savoir ce que c'est, d'où il vient...

— Eh bien ! Si c'est une page originale du carnet de Villard, s'amusa la petite femme, vous allez faire fortune ! Mais ça m'étonnerait qu'un antiquaire laisse filer comme ça un manuscrit du XIII^e siècle... Bon, restez là, je vais voir ce que je peux trouver.

Ari la remercia et la regarda s'éloigner. Son enquête avançait pas à pas de manière concrète. Il ne comprenait toujours pas la raison de l'envoi de Paul, mais peut-être allait-il bientôt y voir un peu plus clair.

Son téléphone vibra dans sa poche. C'était un message d'Iris : « Confirmé. Constantin, Cazo, Le Pech, tous trois formations compagnoniques dans leur jeunesse. J'ai d'autres infos pour toi. RV ce soir à 18 heures chez Dada. »

Cette fois, c'était sûr, il était sur la bonne voie. La franc-maçonnerie était bien une fausse piste.

Les trois victimes avaient donc un point commun et le document envoyé par Paul laissait penser que c'était probablement à cause de ce lien qu'ils étaient morts. La question était : qui pouvait avoir intérêt à assassiner d'anciens compagnons du devoir, et pourquoi ? Quel était le rapport avec ce Villard de Honnecourt et ce dessin d'un vieil astrolabe ?

Quelques instants plus tard, la bibliothécaire réapparut. Elle tenait des livres dans les bras qu'elle déposa un à un sur la table.

— Voilà tout ce que j'ai pu rapporter sur Villard de Honnecourt. Vous aurez pas mal d'infos là-dedans, y compris des reproductions de toutes les pages du fameux carnet. Sinon, j'ai effectué quelques recherches et a priori il n'existe pas de loge compagnonnique qui porte ce nom-là... En tout cas, aucune ne figure sur nos listings ou dans nos archives, je suis désolée.

— Je vous remercie, c'est vraiment très aimable.

— Je vous laisse consulter tout ça. Vous pouvez lire les livres ici et il y a une photocopieuse à pièces au bout de la salle, si vous voulez, mais nous fermons à 17 heures.

— Entendu. Je vais faire vite.

La bibliothécaire s'éloigna et Ari étala les ouvrages devant lui. Il sortit son Moleskine et commença sa lecture en prenant des notes.

Peu à peu, il découvrit l'étonnante histoire des carnets de Villard de Honnecourt. En 1825, ce document du XIII^e siècle avait été retrouvé, comme par miracle, dans un fonds provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et, comme l'avait précisé la bibliothécaire, il était à présent précieusement conservé à la Bibliothèque nationale.

Il s'agissait d'un portfolio de trente-trois feuilles de parchemin, soit soixante-six pages, cousues dans une épaisse reliure en cuir marron. Les feuilles étaient de qualité médiocre et pas toutes exactement de la même taille – quoique proches de 23 cm en hauteur et 16 cm

en largeur, ce qui correspondait à peu près à la page photocopiée par Paul. Ari en déduisit que l'auteur des carnets n'avait pas acquis toutes les feuilles en même temps et que le contenu de ce recueil s'étalait sûrement sur plusieurs années. Tous les ouvrages que consulta Ari s'accordaient d'ailleurs sur un point : le portfolio était incomplet, les différentes numérotations des pages laissant entendre qu'il en manquait plusieurs.

La seule chose que les historiens connaissaient de ce mystérieux Villard de Honnecourt était ce carnet qui contenait près de deux cent cinquante dessins et schémas ainsi que de nombreux textes, lesquels étaient bien écrits en ancien picard. Les quelques phrases qui apparaissaient sur la photocopie étaient probablement dans cette langue. Il allait falloir les faire traduire.

Quant à Villard, son nom ne figurait sur aucun autre document historique, aucune archive, aucun registre contemporain de l'époque où il avait vécu. Au fond, la seule preuve de son existence était ce carnet, et sa renommée à travers l'histoire venait uniquement de la qualité exceptionnelle de ses dessins. Au sein du portfolio, Villard ne mentionnait lui-même son propre nom que deux fois, et sous deux orthographes différentes : « Wilars dehoncort » et « Vilars dehoncort ». Toutefois, son patronyme et la langue qu'il utilisait avaient permis aux historiens de déduire qu'il était probablement né dans le village de Honnecourt-sur-Escout, en Picardie. Les dates exactes de sa naissance et de sa mort ne pouvaient être connues, mais selon toute vraisemblance il avait vécu entre les années 1200 et la fin des années 1240.

Quant au contenu du carnet, il ressemblait de façon troublante à ce qu'il y avait sur la photocopie de Paul.

Les dessins de Villard de Honnecourt avaient été effectués, semblait-il, lors de ses nombreux voyages à travers l'Europe. La plupart représentaient des édifices architecturaux, mais on y voyait aussi des figures géométriques, des personnages, des scènes religieuses ou encore des schémas d'ingénierie, des automates et quelques dessins

symboliques, sinon ésotériques. En somme, c'était tout à la fois un carnet de voyage, un carnet de notes et une somme précieuse des connaissances architecturales et techniques du XIII^e siècle.

Ari décortiqua alors les soixante-six pages qui étaient reproduites dans l'un des ouvrages. Il recopia soigneusement ce qu'il y découvrit.

D'abord de nombreux plans d'architecture, comme ceux de chœurs d'église, d'élévations de chapelles... Beaucoup, accompagnés de commentaires, prodiguaient des conseils en matière de construction ou de géométrie : comment vérifier un aplomb, mesurer la distance d'un point inaccessible, tracer un angle droit avec un compas... Villard livrait également dans ses croquis des notions de stéréotomie, une technique issue de l'art du trait, cher aux compagnons du devoir, et qui permettait entre autres de tailler les pierres brutes à l'avance et avec précision. Sur d'autres pages, il donnait aussi des conseils de mnémotechnique, qu'il appelait lui-même « l'art de iométrie ». D'autres dessins étaient consacrés à d'étranges inventions, des sortes d'automates ou de machines insolites, des grandes roues complexes. Villard de Honnecourt semblait obsédé par la question du mouvement perpétuel et la façon de « faire tourner une roue par elle seule ».

Mais ce qui intrigua surtout Ari, c'étaient toutes ces pages énigmatiques qui traitaient de sujets bien plus mystérieux. Certains dessins évoquaient un symbolisme proche, justement, de celui des compagnons du devoir : des croquis sur le rectangle d'or, une esquisse du tombeau d'un Sarrasin, qui aurait bien pu être celui d'Hiram, l'un des personnages légendaires de la culture compagnonnique.

Ari inspecta ces reproductions avec une excitation grandissante, mais il constata rapidement qu'aucune, toutefois, n'était l'originale de la photocopie envoyée par Paul. Pourtant, cela ne faisait aucun doute : l'écriture et le trait des dessins étaient parfaitement identiques.

Mais alors, était-ce une copie inspirée de ces originaux, ou bien pouvait-il s'agir, par miracle, de l'une des pages disparues dont parlaient les historiens ?

Il continua ses recherches, décidé à en apprendre davantage sur cet étonnant personnage.

Soudain, alors qu'il griffonnait encore frénétiquement, Ari laissa tomber son stylo et empoigna l'ouvrage à deux mains pour lire une seconde fois un paragraphe : l'auteur donnait la liste des villes dans lesquelles serait passé Villard de Honnecourt et où il aurait exécuté ses dessins. Or, cela ne pouvait pas être une coïncidence. Dans cette liste figuraient Reims, Chartres et Lausanne. Ari sentit son pouls s'accélérer. Cette fois, aucun doute, il était sur la bonne piste. Un lien direct existait entre Villard de Honnecourt et les assassinats. Mais ce n'était pas tout. Il y avait plus troublant encore...

Plus bas, dans la notice biographique, l'auteur affirmait que Villard avait probablement travaillé, en tant qu'architecte ou maître d'œuvre, sur le chantier d'une immense abbaye située à quelques kilomètres de Honnecourt-sur-Escaut, son village natal. Cette abbaye, dont il ne restait plus que quelques ruines aujourd'hui, était un chef-d'œuvre qui mêlait harmonieusement art gothique et art roman. Elle se trouvait à Vaucelles. Ari n'eut pas besoin de vérifier dans son carnet. Il savait pertinemment où il avait vu ce nom. Vaucelles n'était rien d'autre que le village où habitait Mona Safran.

27.

Ari, impatient, sortit de la bibliothèque des compagnons du devoir pour passer son coup de fil.

L'énigmatique Mona Safran était bien impliquée dans cette affaire, d'une façon ou d'une autre. Depuis le premier instant, Ari avait senti que quelque chose ne collait pas. Et maintenant, il détenait la preuve qu'elle ne pouvait être étrangère à ce qu'il se passait.

Fébrile, il composa son numéro. L'idée qu'elle puisse ne pas décrocher le saisit aussitôt. Or il voulait une réponse, tout de suite. L'obliger à lui expliquer quel était son lien avec toute cette histoire.

Finalement, la femme décrocha.

— Mackenzie ? C'est vous ?

Ari ne prit pas la peine de répondre et alla droit au but.

— Mona, je crois qu'on a assez joué, vous et moi. Dites-moi la vérité, à présent : quel est le lien entre vous, Paul et les carnets de Villard de Honnecourt ?

Elle marqua un moment d'hésitation.

— Pardon ?

— Vous m'avez très bien entendu, Mona. Vous habitez Vaucelles, une ville où a travaillé Villard de Honnecourt. Sa ville natale, Honnecourt-sur-Escaut, se trouve à une quinzaine de kilomètres à peine de chez vous. Et, comme par hasard, Paul me poste le jour même de sa mort une lettre contenant un dessin évoquant ce fameux Villard de Honnecourt. Alors ne me prenez pas pour un idiot, Mona. Vous savez quelque chose à ce sujet. Si vraiment vous êtes une amie de Paul, expliquez-moi ce que vous cachez.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Ari, désolée, répondit-elle d'une voix posée. Je suis confuse, mais je suis à la galerie, voyez-vous, j'ai des clients, je suis obligée de vous laisser...

Elle raccrocha avant même qu'Ari ait eu le temps de l'interrompre. Furieux, il la rappela, mais elle avait coupé son téléphone.

Ari secoua la tête. Cette femme avait quelque chose à se reprocher, ou tout au moins à cacher. Il avait néanmoins du mal à imaginer qu'elle pût être responsable de tous ces meurtres. Elle ne serait pas venue se jeter ainsi dans la gueule du loup à Reims. Toutefois, il supputait à présent que ces crimes n'étaient pas le fait d'une seule personne, mais plutôt d'un groupe. Si Mona n'en était pas l'exécutrice directe, elle avait certainement un lien avec celui ou ceux qui les avaient commis...

Ari se mit en route pour rejoindre Iris chez Dada, ou elle lui avait donné rendez-vous. À la station Hôtel-de-Ville, avant de descendre dans la bouche du métro, il acheta *Le Parisien* au kiosque à journaux puis rejoignit le quai direction La Défense.

Installé seul sur une banquette du wagon, il feuilleta le journal. Depuis son retour de Reims, il n'avait pas encore eu le temps de consulter la presse ou d'écouter les informations et il se demandait si les trois meurtres avaient été révélés au public. Il en eut rapidement la confirmation. Ainsi qu'une surprise de taille. Un énorme titre couvrait la première double page du *Parisien* : « Le trépaneur serait une femme ! »

Les journalistes avaient donc déjà trouvé un surnom au supposé tueur en série, « le trépaneur ». Cela signifiait que l'affaire était suivie de près depuis plusieurs jours par les journaux. Avec les années, le temps de latence entre les grands homicides et leur révélation dans la presse était de plus en plus court. Avec Internet, notamment, la police avait de plus en plus de mal à garder son avance sur les journalistes, ce qui posait souvent problème aux enquêteurs.

Toutefois, l'information essentielle n'était pas le surnom du tueur, mais ce soupçon sur son identité. Une femme ?

Ari parcourut rapidement le sous-titre. « Consternation au parquet de Chartres : selon un rapport de la DIPJ de Versailles, établi à partir de relevés ADN effectués par les services d'identification judiciaire sur les lieux des trois meurtres, le tueur en série serait de sexe féminin. » Impatient, il continua la lecture de l'article. Le journaliste commençait par un rappel des faits.

« Dimanche 20 janvier, Christian Constantin, professeur d'histoire de l'art à la faculté de Lausanne, 62 ans, est retrouvé mort chez lui par la police suisse, ligoté nu sur la table de sa salle à manger, un trou de deux centimètres de diamètre percé au sommet du crâne, lequel est entièrement vide. Le lendemain, lundi 21 janvier, Paul Cazo, architecte, sexagénaire lui aussi, est retrouvé à Reims

dans les mêmes conditions. Mercredi 23 janvier, enfin, c'est au tour de Sylvain Le Pech, 56 ans, patron d'une entreprise de charpenterie, de subir le même sort.

Dans les trois cas, selon les rapports de police, le mode opératoire est strictement identique. La victime est attachée, le meurtrier lui administre un paralysant puis il la trépane alors qu'elle est encore consciente. Ensuite, il lui injecte de l'acide et du détergent industriel dans le cerveau et... »

Ari termina rapidement le paragraphe, constatant qu'il n'y apprendrait rien de neuf, puis il prêta attention au passage suivant.

« La découverte des experts de la division criminelle de la DIPJ de Versailles a surpris tout le monde, hier soir, y compris le procureur Rouhet, au parquet de Chartres, qui a demandé à deux nouveaux spécialistes de confirmer les faits. En effet, à en croire les premières analyses ADN effectuées par la police scientifique dans le cadre de l'enquête menée par l'équipe du commissaire Allibert, de la division criminelle de la DIPJ, celui que l'on avait tôt fait de surnommer "le trépaneur" serait en réalité une femme.

La nouvelle peut surprendre, mais contrairement à ce qui est souvent affirmé, les femmes tueuses en série – bien qu'elles soient beaucoup moins nombreuses que les hommes – existent bel et bien. Une cinquantaine de cas célèbres ont déjà été étudiés et on estime que 8 % des tueurs en série sont de sexe féminin, ce qui est certes peu, mais ne permet pas d'invalider la thèse des policiers de la DIPJ de Versailles.

On se souvient du cas d'Aileen Carol Wuornos, une prostituée qui, en 1992, avait été condamnée en Floride pour avoir abattu sept de ses clients.

Toutefois, le profil du tueur que la police a établi correspond à une typologie précise qui, elle, est presque exclusivement masculine.

Plusieurs études mettent en évidence les différences sensibles qui existent entre les tueurs en série des deux

sexes. La principale réside dans le fait que les femmes *serial killer* sont, si l'on peut dire, plus efficaces que les hommes, parce qu'elles s'avèrent souvent plus méthodiques et, surtout, plus discrètes. Ainsi, une étude portant sur cent cas a démontré que les femmes se faisaient prendre par la police au bout de deux fois plus de temps que les hommes.

Mais surtout, là où la typologie diffère le plus, c'est dans la présence d'un mobile concret. Si les experts distinguent plusieurs catégories de tueuses en série, chacune d'entre elles a en général des motivations assez claires.

Il y a les "veuves noires", celles qui tuent leurs époux ou leurs amants les uns après les autres. La plupart du temps, le mobile est lié à l'argent ; ces femmes tuent pour toucher héritage ou assurance-vie (*cf.* Belle Gunness dans notre encadré). On distingue aussi les "anges de la mort" qui, dans les hôpitaux ou les maisons de retraite, tuent les personnes dont elles sont responsables, persuadées d'agir pour leur bien, et grisées par leur pouvoir de vie ou de mort sur ces patients sans défense... Enfin, pour un tiers des cas, les crimes sont de nature sexuelle (*cf.* Gwendolyn Graham et Catherine May Wood dans notre encadré). En fait, les femmes tueuses en série n'assassinent pas pour le simple plaisir de tuer mais toujours pour des raisons précises.

Or, d'après les premiers éléments de l'enquête, le type de tueur en série auquel semble correspondre le trépaneur est celui du psychopathe sans mobile réel, qui tue par boulimie, pour le simple plaisir qu'il tire de ses actes.

Ce qui pousse ce genre de tueur à agir, d'après les spécialistes, c'est un sentiment de supériorité, sentiment qui l'amène à croire qu'il ne sera jamais pris et qui le conduit parfois – comme c'est le cas ici – à mettre en scène ses meurtres pour les sacraliser davantage et, par la même occasion, narguer la police. Ainsi, ces tueurs en série ne tuent pas par fanatisme ou par appât du gain, mais seulement pour éprouver ce sentiment de toute-puissance

que leur procurent leurs crimes. Or, et c'est là que le bât blesse, ces tueurs-là sont presque toujours des hommes.

Le trépaneur serait-il donc le premier cas connu d'une femme tueuse en série correspondant à ce profil des tueurs psychopathes dénués de mobile ? »

Ari continua l'article. Nulle part le journaliste ne faisait mention des liens possibles entre les profils des trois victimes. Aucun mot sur le fait qu'ils étaient tous trois d'anciens compagnons du devoir. Soit la police n'avait pas encore établi le lien, soit cela n'avait pas filtré jusque dans la presse. De même, l'auteur du papier privilégiait largement la thèse du tueur unique, alors qu'Ari soupçonnait la présence d'un groupe organisé derrière ces homicides.

Mackenzie aurait pu passer un coup de fil au commissaire divisionnaire de la DIPJ pour lui confier ses dernières découvertes, mais il n'était pas loin de penser que celui-ci avait participé aux pressions exercées par le procureur sur Depierre et qui avaient débouché sur ses « vacances forcées ». Il décida que, puisqu'on l'avait mis en congé, ce qu'il faisait ne regardait que lui. S'il trouvait une piste concrète qui pût mener tout droit au tueur, il ne manquerait certes pas de prévenir la DIPJ. Mais pour le moment, il voulait mener sa propre enquête. Il le devait à Paul et puis d'avoir manqué se faire écraser et vu son appartement mis à sac suffisait à l'impliquer directement dans l'histoire. Il n'avait pas la moindre intention de lâcher le bébé.

La grande question, toutefois, restait de savoir si les analyses de la DIPJ permettaient ou non de déterminer si cette femme était Mona Safran. Il faudrait pour cela attendre une fuite du commissaire Bouvatier.

Ari referma le journal sur ses genoux et songea un instant à ce qu'il venait de lire. Se pouvait-il vraiment qu'une femme fût derrière tout cela ? Une femme était-elle réellement capable de meurtres aussi abjects que ceux de Constantin, Cazo et Le Pech ? Cela faisait longtemps qu'Ari avait perdu ses dernières illusions et, depuis

la Croatie, Ari savait que n'importe qui était capable de commettre des crimes atroces. Il avait compris que le monde ne se divisait pas entre les bons d'un côté et les méchants de l'autre, mais qu'il était composé de six milliards d'individus différents, capables de franchir la limite pour peu que le contexte les y contraigne. Les pires travers de l'être humain le désolaient encore, mais ne l'étonnaient plus.

Arrivé à la station Charles-de-Gaulle-Étoile, Ari sortit du métro et marcha jusqu'au Dada, le café de l'avenue des Ternes où Iris et lui étaient déjà allés boire quelques verres depuis que la DCRG s'était installée dans l'Ouest parisien.

Certain qu'Iris l'attendait à l'étage, il salua un serveur à l'entrée et monta directement l'escalier. Son ex-petite amie était là, en effet, installée à une table près de la fenêtre. Il aperçut sa chevelure rousse, ses épaules rondes. Elle ne l'avait pas vu arriver et il la surprit en lui déposant un baiser sur le front.

— Tu m'as fait peur, imbécile !

— Désolé. Alors, qu'est-ce que tu as pour moi ? dit-il en s'asseyant en face d'elle.

— D'abord, je t'ai rapporté les documents qui relient les trois victimes et le compagnonnage. Tu verras que les trois hommes ont été formés par des compagnons et qu'ils ont effectué leur fameux Tour de France...

Elle lui tendit une fine chemise en carton.

— Merci.

— Tu as aussi un dossier sur le type que tu as flingué dans ton appartement. La DIPJ l'a identifié.

— Alors ?

— C'est un ancien mercenaire, recyclé comme employé dans une société de sécurité privée, le schéma classique de l'homme de main. A priori, ça ne t'aidera pas beaucoup, parce que ces mecs ne laissent pas de traces, on ne sait jamais pour qui ils bossent. La seule chose qu'on peut supposer, c'est qu'il a été payé pour venir chercher quelque chose chez toi.

— Je vois.

Ari jeta un coup d'œil au dossier. Le casier judiciaire de l'homme était loin d'être vierge et sa fiche RG était bien remplie aussi : participation à des missions de sécurité privée au Nigeria, en Serbie, en République démocratique du Congo... Pas un enfant de chœur. Toutefois, ses activités semblaient interrompues depuis deux ans. Toutes les informations à son sujet remontaient à une époque antérieure. C'était comme s'il était soudain entré dans l'ombre.

— Parfait. Dis-moi, je voudrais pas abuser, mais j'ai encore un petit service à te demander. Est-ce que tu pourrais me trouver un spécialiste des carnets de Villard de Honnecourt ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un manuscrit du XIII^e siècle. J'ai besoin qu'un type me donne des infos dessus, tu peux me trouver ça ?

Iris inscrit le nom sur son agenda.

— D'accord. Je te trouve le bonhomme et ses coordonnées. Mais attends, c'est pas tout. J'ai encore quelque chose pour toi. J'ai gardé le meilleur pour la fin.

— Quoi ?

Iris fit un large sourire et sortit de son sac une enveloppe blanche.

— Qu'est-ce que je ferais pas pour toi, hein ? Je surveille ton courrier depuis que tu es... en vacances. Tu as reçu ça, aujourd'hui. Si c'est pas une lettre anonyme, je me fais nonne !

Ari prit l'enveloppe dans sa main. Son nom et l'adresse de la DCRG étaient en effet écrits avec la calligraphie caractéristique des expéditeurs qui ne veulent pas être identifiés. Des lettres majuscules tremblantes, de tailles inégales.

— Tu l'as ouverte ? demanda Ari, perplexe.

— Tu vois bien que non, enfin !

Il s'empressa de la décacheter et lut aussitôt la lettre qu'elle contenait. Il n'y avait qu'une seule ligne, dans la

Pierre Mollier, directeur des archives et du musée du Grand Orient de France.

Merci aussi à Sandrine Pineaud, qui a décrypté pour moi un message devenu illisible sur une photo de l'église de la Santa Caridad... et à Alberto Belòn et Elena Bernardo Gil pour leur aide sur Séville.

Enfin, il y a ceux qui me soutiennent (ou me supportent) depuis des années :

Teresa Cremisi, Gilles Haéri, Patrice Hoffman, Anna Pavlowitch, Caroline Lamoulie, Virginie Plantard, Tatiana Seniavine, Soizic Molkhou, Sandie Rigolt, Silvana Bergonzi, François Durkheim et toutes les « petites mains » si chaleureuses et si discrètes des éditions Flammarion et J'ai lu, qui me pardonneront de ne pas toutes les nommer. Une pensée éternellement reconnaissante et admirative pour Stéphanie Chevrier, qui fut, avec Charles-Henri Flammarion, ma première éditrice en ces lieux et qui me fit accoucher d'Ari Mackenzie.

Mes parents, Christine et Jean-Pierre, qui sont un exemple de tolérance et de générosité, et mon ex-épouse, Delphine, qui m'a tant soutenu quand rien n'était acquis.

Les vrais amis : Yves Ragazzoli et sa bande, la Ligue de l'imaginaire, les fous furieux de Cinémalt, mes frères du SRHDC et les musiciens de TRTF, ainsi que tous les fidèles de ma page Facebook.

Un grand merci à Mlle Scheuer, à qui il faut tant de patience pour me soutenir.

Mes plus tendres pensées, enfin, vont à ma princesse, Zoé, et à mon dragon, Elliott, qui sont chaque jour un émerveillement et un réconfort.

Table

Le rasoir d'Ockham	7
Les cathédrales du vide	513
Le mystère Fulcanelli	949